

MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE



L'ACTE
D'OFFRANDE

RETRAITE AVEC LA PETITE THÉRÈSE

SAINT-PAUL

L'ACTE D'OFFRANDE

Nihil obstat

Fr. Philippe-Marie MOSSU
Communauté Saint-Jean, 11 août 1997

Fr. Marie-Dominique GOUTIERRE
Communauté Saint-Jean, 28 août 1997

Chanoine Gérard DUFOUR
Cens. dep., le 20 septembre 1997

Imprimatur

Mgr Raymond SÉGUY
Evêque d'Autun, Châlon et Mâcon

1^{er} octobre 1997

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés pour tous les pays.

© *Œuvres complètes de Thérèse de Lisieux*, Cerf/D.D.B.

© Cl. Couverture O.C.L.

© 1997, Éditions SAINT-PAUL
3, rue Porte de Buc, B.P. 652
78006 Versailles Cedex

ISBN 2-85049-727-4

Marie-Dominique PHILIPPE

L'ACTE D'OFFRANDE

Retraite avec la petite Thérèse

Collection

SPIRITUALITÉ CONTEMPORAINE



Editions SAINT-PAUL, VERSAILLES

1997

DU MÊME AUTEUR

Les trois sagesse. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Editions Fayard (collection « Aletheia ») 1994.

Ouvrages de philosophie

- Introduction à la philosophie d'Aristote*, Editions universitaires, Paris 1991.
Une Philosophie de l'être est-elle encore possible ? 5 fascicules :
I. *Signification de la métaphysique*. — II. *Signification de l'Etre*. — III. *Le Problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas)*. — V. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty)*. — V. *Le Problème de l'être chez certains thomistes contemporains*. Téqui, Paris 1975.
Philosophie de l'art, 2 tomes, Editions universitaires, 2^e éd. 1991 et 1994.
L'être. Essai de philosophie première, deux tomes (le second en 2 volumes). (Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris 1972-1974.
De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris 1977.
Un tome accompagné de 3 volumes de topique historique :
I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui 1977. — II. *Philosophie et foi*, Téqui 1978. — III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).
Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Editions universitaires, 2^e éd. Paris 1992.
Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame-Ed. universitaires, Paris 1993.
De l'amour, Mame, Paris 1993.

Ouvrages de théologie spirituelle

- Le mystère de l'amitié divine*, Luff-Egloff, Paris 1949. (épuisé)
Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris 1958 (réimprimé*).*
Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, La Colombe, Paris 1958 (réimprimé*).*
Mystères de miséricorde : 1. *L'Immaculée Conception*. — 2. *La Présentation de Marie*. — 3. *L'Annonciation*. Saint-Paul, Fribourg 1958 et 1960.
Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2^e éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris 1992.
Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris 1960. (épuisé)
Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris 1961. (épuisé)
La symbolique de la messe, La Colombe, Paris 1961. (épuisé)
Le mystère de l'Eglise. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris 1967.
Le mystère du Christ crucifié et glorifié. (Sources de Spiritualité, 17), Alsatia, Colmar-Paris 1968. Nouvelle édition : Collection « Aletheia », Fayard 1996.
L'Etoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, Le Sarmant-Fayard, Paris 1995.
« *Abba, Père* » (Αββά, ο Πατήρ). Ed. bilingue, Ephèse Editions 1994.
Suivre l'Agneau, 2^e éd., Saint-Paul 1995.
« *J'ai soif* ». Entretiens sur la Sagesse de la Croix, Saint-Paul 1996.
Le mystère de Joseph, Saint-Paul, 1997.

Ouvrages de pédagogie familiale

- Questions disputées*, Beauchesne, Paris 1972.
Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, Le Sarmant-Fayard, Paris 1987.

*Cet ouvrage est disponible à Notre-Dame de Rimont, 71390 Fley.

*Pour vous aimer comme vous m'aimez,
il me faut emprunter votre propre amour,
alors seulement je trouve le repos.*

Ms C 35 r^o

AVANT-PROPOS

Pour m'associer à ceux qui ont largement contribué à cette grande année consacrée à la petite Thérèse, j'ai pensé publier une retraite prêchée il y a quelques années. Ce livre est donc la simple reproduction de ces conférences, ainsi que des questions posées au cours de la semaine.

Que Thérèse soit proclamée Docteur de l'Eglise (la troisième femme après Thérèse de Jésus et Catherine de Sienne), cela n'ajoute bien sûr rien à ce qu'elle a vécu ni à sa doctrine, mais cela apporte une lumière nouvelle. Car en la proclamant Docteur, l'Eglise déclare que ce que Thérèse de l'Enfant-Jésus a vécu est important pour l'Eglise et l'humanité d'aujourd'hui. Par le fait même, ses écrits prennent pour nous tous un intérêt nouveau, et acquièrent une autorité très spéciale.

La référence à Catherine de Sienne et Thérèse de Jésus s'impose, car ces deux femmes totalement consacrées à Jésus et à son Eglise ont joué un rôle important à deux grandes périodes difficiles du pèlerinage de l'Eglise : la première s'éteint à trente-trois ans à la fin du XIV^e siècle (1380), et la seconde à soixante-sept ans, à la fin du XVI^e (1582) ; quant à Thérèse, elle « entre dans la vie » à vingt-quatre ans à l'aube du XX^e siècle.

Ce qui est très frappant, c'est de voir que ces trois femmes se caractérisent par leur recherche incessante de vérité (donc leur réalisme) et l'ardeur de leur désir. En quoi cela a-t-il permis aux deux premières de jouer le rôle qui leur a été confié dans l'Eglise de leur temps ? Le saisir nous aiderait peut-être à mieux comprendre ce que l'Esprit Saint désire que nous vivions aujourd'hui, en préparation au troisième millénaire. Cela nous aiderait à approfondir le mystère du cri de soif de Jésus. Car la ferveur de Thérèse de Jésus dans son désir de voir Dieu et de le servir ici-bas, le désir « infini » de Catherine et « les désirs infinis » de Thérèse, sont bien comme un écho de la soif du cœur de Jésus, qui a marqué le dernier moment de sa vie sur la terre.

C'est grand de voir comment Catherine de Sienne et Thérèse de l'Enfant-Jésus, à deux périodes si différentes de l'Eglise, ont reçu le cri de soif de Jésus et l'ont vécu. Pour nous, qu'est-ce que cela signifie ? Nous qui sentons tellement notre fragilité au milieu des luttes dans lesquelles nous sommes engagés, ne devons-nous pas découvrir que ce que Jésus regarde le plus en nous, et aime le plus en nous, c'est notre soif d'aimer, notre désir d'aller toujours plus loin que ce que nous avons fait ? Ce que nous avons réalisé dans notre vie est tellement peu de chose comparativement à ce que nous aurions désiré faire et, surtout, à ce que le cri de soif du Christ aurait dû réaliser au plus intime de notre cœur... Notre pauvreté nous entraîne vers la béatitude des pauvres, qui n'a peut-être jamais été vécue dans l'Eglise avec autant d'intensité que maintenant. Au milieu de l'activité si intense de l'humanité qui, grâce au progrès de la science et de la technique, réalise des choses grandioses, le chrétien risque toujours d'être séduit. Comme il est important, alors, de savoir que ce que Jésus regarde en premier lieu, et plus que tout le reste, c'est la soif de notre cœur, à la suite de la sienne ! C'est cela qui nous révèle le plus directement le regard du Père sur nous. Par là, en comprenant de mieux en mieux

notre petitesse, nous découvrirons que cette petitesse même — « ma faiblesse même », disait Thérèse — est peut-être le meilleur moyen de répondre à l'appel si impératif du Christ : « J'ai soif ! »

Plus l'Eglise s'approche du terme de son pèlerinage sur la terre — à la suite de Jésus elle « va vers le Père » —, plus l'Esprit Saint creuse la pauvreté dans le cœur de ses fidèles, mais aussi un appel de plus en plus grand. Comme si elle prenait une conscience plus aiguë et plus profonde de cette parole mystérieuse de Jésus à ses Apôtres : « Vous ferez des œuvres plus grandes que moi »¹. Quelle œuvre plus grande que celles de Jésus pourrions-nous bien réaliser ? Ce « plus grand » est à comprendre « en creux ». C'est la soif de Jésus lui-même qui creuse dans le cœur de ses fidèles une soif qui n'est certes pas plus grande que la sienne, mais qui a une extension plus grande : vécue à travers notre misère, elle caractérise le « petit reste »² des chrétiens fidèles attendant le retour de Jésus : « L'Esprit et l'Épousée disent : “Viens !” (...) Et que celui qui a soif vienne, que celui qui le veut prenne de l'eau de la vie gratuitement »³.

N'est-ce pas cela qui donne à la « petite voie » de Thérèse — la voie du désir — ce caractère de doctrine pour notre temps ? On retrouve bien là, du reste, ce que Thomas d'Aquin enseigne quand, à la suite de saint Augustin, il montre l'œuvre du don de crainte en nous, ce don qui nous permet de vivre de la béatitude des pauvres. Cette crainte aimante, don de l'Esprit Saint, cette crainte « filiale » et « chaste », nous révèle que tout ce que nous sommes incapables de réaliser peut devenir comme un abîme qui appelle l'amour du cœur de Jésus. Il y a là

1. Cf. Jn 14, 12 : « En vérité, en vérité je vous le dis : Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que moi je fais, et il en fera de plus grandes, parce que moi je vais vers le Père. »

2. Voir Deut 4, 27 et 28, 62 ; Is 17, 4-6 ; Jr 42, 2 ; Bar 2, 13, etc.

3. Ap 22, 17.

comme un vertige, mais c'est un abîme d'amour que l'Esprit Saint creuse dans les benjamins, les plus petits de l'Eglise du Christ, les plus faibles. Ils ne sont plus capables de construire des cathédrales, mais ils laissent l'Esprit Saint creuser au fond de leur cœur un appel. Et Marie est là comme à Pellevoisin et à Banneux : « Je choisis les petits et les faibles... », « Je suis la Vierge des pauvres ».

1

ENTRER EN RETRAITE AVEC THÉRÈSE

La petite Thérèse est évidemment un grand don de Dieu, mais un don caché. Ce n'est pas parce qu'on a tout de suite beaucoup parlé d'elle, et qu'on a très vite répandu les nombreuses photos qui avaient été faites au Carmel, qu'elle n'est pas une sainte cachée. Elle reste même très cachée, et c'est pour cela qu'il est difficile de parler d'elle. Pourtant c'est nécessaire, parce qu'elle doit nous aider beaucoup et que nous devons l'aimer beaucoup, en lui demandant de nous aider à être fidèles.

Avant d'essayer d'entrer dans le mystère de son lien avec Jésus, avec le Père, avec Marie, rappelons-nous qu'une retraite ne peut se vivre que dans le silence. Nous devons tous être très désireux de garder le silence, pour que l'Esprit Saint puisse descendre sur nous en surabondance. Il est bon qu'il y ait un prédicateur, parce que sans prédicateur... il y aurait peut-être moins de monde ! Et sans prédicateur les retraitants auraient de la peine à rester dans le silence toute la journée, car on ne devient pas ermite d'un seul coup. Mais, comme le disait toujours Marthe Robin, les prédications sont en vue du silence de la prière ; et la retraite ne porte tous ses fruits que dans la mesure où ce silence est vrai, « divin », c'est-à-dire un silence qui ne soit pas imposé de l'extérieur comme un impératif catégorique : « Je dois garder le silence, autrement je serai puni ».

Entre nous, si le prédicateur imposait des amendes à tous ceux qui parlent, il ferait fortune ! Mais ce n'est pas ainsi que cela se passe ; il s'agit d'un silence d'amour, un silence qui vient d'en haut et qui nous prend entièrement, mais d'une manière intérieure. Car c'est l'amour qui, en grandissant en nous, réclame le silence, parce qu'on est alors porteur d'un secret.

Pendant la retraite, nous serons porteurs du secret de la petite Thérèse ; et pour recevoir vraiment son message, pour le recevoir en profondeur, il faut la supplier de nous le transmettre. Nous nous disposerons donc à le recevoir par cette attitude de prière et de silence intérieur, conséquence de la prière. Quand on porte un secret (or toute prière vraie implique un lien secret avec Jésus), on devient silencieux et il y a en nous des zones de silence selon les différents secrets que nous portons.

Notre grand secret divin est de nous savoir actuellement, *maintenant*, aimés personnellement par le Christ, de savoir que chacun de nous a ce lien d'amour avec Jésus. Notre âme, au baptême, a été consacrée au Christ, unie au Christ-Prêtre, au Christ-Roi, au Christ-Prophète. Notre « grâce sanctifiante » nous unit à Jésus et nous avons ce secret à porter : Jésus nous aime. N'est-ce pas extraordinaire ? Jésus nous aime, il nous a aimés le premier¹ et il continue de nous aimer, et il nous demande de l'aimer. Il faut découvrir ce secret. Notre vie chrétienne n'est véritablement une *vie* que lorsque nous découvrons ce lien profond avec Jésus ; tant que nous ne l'avons pas découvert, notre vie chrétienne risque de rester comme celle des justes de l'Ancien Testament. Saint Augustin disait déjà cela de son temps, et il le dirait avec encore plus de force aujourd'hui. Beaucoup de chrétiens en restent à la première Alliance, à la Loi ; ils ne vivent pas de la seconde Alliance dans le cœur de Jésus. Certes l'aspect moral, l'ac-

1. 1 Jn 4, 10 et 19.

quisition des vertus, est nécessaire, surtout quand on vit dans un monde où la décadence est si forte, mais ce n'est pas cela qui est premier dans la vie chrétienne.

Ce qui est premier, c'est notre foi, notre espérance, notre charité. C'est cela que nous devons exercer en premier lieu, au plus intime de nous-mêmes. Nous sommes *liés* au Christ par la foi, l'espérance et la charité, et c'est ce triple lien que nous devons faire grandir et approfondir le plus possible. De manière très simple. Non pas en faisant de grands discours, mais en aimant Jésus, en le considérant comme notre seule espérance, en nous appuyant de toutes nos forces sur lui et en nous laissant enseigner par lui dans la foi. Le chrétien, c'est celui qui est lié à Jésus, qui est « du Christ »².

Où en sommes-nous de tout cela, actuellement, par rapport à Jésus ? Voilà le grand examen de conscience de la retraite. Pendant une retraite, on a un peu plus de temps que d'habitude ; on doit donc, le soir, faire un petit examen de conscience, ou un grand, au niveau de la foi, de l'espérance et de la charité. C'est très important. Le but de la retraite, c'est de faire le point en face du Christ. Pas d'une manière psychologique, mais au niveau divin : « Quel est le regard du Christ sur moi actuellement ? » Cela, Jésus nous le fait comprendre, si nous le lui demandons. Encore une fois, il ne s'agit pas d'un examen psychologique, il ne s'agit pas de se tâter le pouls. Si nous mourons cette nuit, à quoi nous aura-t-il servi de nous tâter le pouls ? A rien. Tandis que si nous nous mettons en face de Jésus et que nous lui demandons pardon de toutes les bêtises que nous avons faites (et nous en faisons tout le temps), c'est différent. Il faut supplier Jésus de nous purifier, de nous donner à l'égard de nos fautes un repentir *vrai* — au lieu de vouloir nous excuser en invoquant nos fragilités. Il faut laisser Jésus nous pardonner, et recevoir le pardon du Christ est

2. Cf. 1 Co 1, 12 et 3, 23 ; Ga 3, 29, etc. Cf. He 3, 14 : « Nous sommes devenus participants du Christ ».

bien plus grand que de nous envelopper de nos excuses. Nos excuses, c'est nous... nous ou un autre, car quand on veut s'excuser il y a toujours quelqu'un d'autre à côté de nous. On sait ce qu'a fait Adam quand Dieu l'a appelé après la faute. Il a répondu à Dieu : « C'est la femme ! » et à son tour la femme a dit : « C'est le serpent ! »³, et le serpent a été le premier à recevoir la punition. Adam, en réalité, n'avait qu'une seule chose à faire, se mettre à genoux en disant : « Seigneur, je suis un orgueilleux ». Car le défaut dominant de chacun d'entre nous, c'est l'orgueil : inutile de faire une retraite pour s'en apercevoir. Mais le monde, aujourd'hui, s'absout lui-même d'un orgueil collectif en disant : « Ce n'est pas moi, c'est l'autre ». On retrouve ici l'attitude d'Adam, mais collective : « Que voulez-vous, j'ai eu un père et une mère qui étaient des imbéciles, ils n'ont rien compris, c'est de leur faute ». Ou : « Je vis dans une communauté impossible ». Mais vous-même, n'y êtes-vous pas entré ? « Oui, mais je ne savais pas », etc. Bref, c'est la femme, c'est le démon... Dieu désire tellement nous faire miséricorde, et nous l'en empêchons !

Empêcher Dieu de faire miséricorde, c'est le péché le plus grave. On peut dire que c'est le péché contre l'Esprit Saint⁴, puisque c'est lui qui est envoyé comme Paraclet pour faire miséricorde⁵. Il est donc bon, et même nécessaire, pendant la retraite, de se mettre en face de Dieu en toute simplicité et confiance, en sachant que Dieu nous aime, qu'il nous a aimés le premier et que son amour demeure toujours premier. Dieu nous aime actuellement et il n'a qu'un seul désir : nous envelopper de sa miséricorde.

3. Gn 3, 12-13.

4. Cf. Mt 12, 31-32 ; Mc 3, 29 ; Lc 12, 10.

5. Cf. Jn 20, 22-23 : « Ayant dit cela, il souffla sur eux, et il leur dit : "Recevez l'Esprit Saint, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez." » La liturgie du sacrement de pardon le dit très explicitement : « Il a envoyé l'Esprit Saint pour la rémission des péchés... »

On ne peut pas faire miséricorde seul ; pour que Jésus puisse faire miséricorde il faut un misérable, un mendiant, un pauvre, quelqu'un qui avoue sa misère, sa faiblesse, et qui la dépose à ses pieds... ou dans son cœur. Et la miséricorde de Dieu, la miséricorde du Christ, est étonnante : elle ressuscite les morts ! Tout peut être pardonné. Jésus nous le dit lui-même, en nous demandant de pardonner à notre prochain jusqu'à soixante-dix fois sept fois⁶ — ce qui signifie qu'il faut pardonner indéfiniment. Mais pour cela il faut s'avouer pécheur, il faut être un pauvre.

Voilà la première chose à faire au début de la retraite : reconnaître que nous avons besoin du pardon du Christ pour pouvoir avancer, pour aller plus loin, et cela parce que nous sommes pécheurs. Comme le prophète Elie, reconnaissons que nous ne sommes pas meilleurs que nos pères⁷, qu'il y a en nous un poids de péché, un poids d'orgueil et de vanité, de grosse vanité. La vanité de la grenouille qui veut être aussi grosse que le boeuf, on sait ce que cela représente : on veut toujours avoir raison. Il faut donc demander pardon de tout cela à Dieu ; nous ne lui en demanderons jamais assez pardon.

Ensuite il faut le prier, et le remercier, et lui demander de nous faire entrer dans la prière. Jésus, là, nous montre le chemin, un chemin très simple, qu'il indique à la Samaritaine. La Samaritaine était une pécheresse publique, et une femme qui, du point de vue de la foi, était un peu « à côté » comme étaient les Samaritains (de sorte qu'un Juif ne parlait pas à une Samaritaine⁸). On dirait aujourd'hui que c'était « une sœur séparée », pas tout à fait conforme à ce que Dieu voulait. Et surtout... elle avait eu cinq maris. Cela, tout le monde le savait. On ne savait pas forcément si c'était le deuxième ou le troisième, ou le quatrième ou le cinquième (ils se succédaient sans se ressem-

6. Mt 18, 22.

7. 1 Rs 19, 4.

8. Jn 4, 9.

bler), mais on voyait bien que le dernier qu'elle avait n'était pas son mari. Et Jésus relève cela. Quand la femme lui dit : « Je n'ai pas de mari », Jésus souligne : « En cela tu as dit vrai »⁹. Que fait ici Jésus ? D'une manière admirable il arrache le pansement. Quand on a cinq maris, le pansement est très bien fait. Cinq couches successives : personne ne voit plus la plaie, tout le monde a oublié... mais Jésus voit.

Réduite à la corvée d'eau en plein midi pendant que les hommes font la méridienne, cette femme vient au puits. A cette pauvre femme (sûrement très pauvre), Jésus indique tout de suite le chemin qu'il faut prendre pour redresser la route : « Dieu est Esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en esprit et en vérité »¹⁰. Cela, c'est vrai pour nous tous. Celui qui n'adore plus est un errant ; celui qui se regarde d'un point de vue psychologique devient un errant — alors qu'on ne peut pas être un errant si on reste attaché à Jésus, à celui qui est le Fils bien-aimé du Père. Si on sait que Jésus est notre Sauveur et qu'il est là pour nous, alors on va vers lui et on ne peut plus errer.

L'adoration est capitale pour nous... et nous ne savons plus adorer ! Adorer, c'est reconnaître que nous sommes dans les mains de notre Créateur ; et si nous sommes dans les mains de notre Créateur, alors il faut ouvrir toutes les portes. Mais il faut que Jésus lui-même frappe pour que notre cœur s'ouvre. Sachons reconnaître que le péché que nous avons commis risque toujours de fermer toutes les portes, de sorte qu'on n'entende plus Jésus frapper : « Voici que je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; et je prendrai le souper avec lui et lui avec moi »¹¹. Il faut savoir discerner la manière dont le Christ frappe ; il veut que nous ouvrons, et nous lui ouvrons la porte *en*

9. Jn 4, 17-18.

10. Jn 4, 24.

11. Ap 3, 20.

adorant.¹² C'est en adorant qu'on ouvre tout grand son cœur, en reconnaissant que tout ce qu'il y a de bon en nous vient du Christ, vient du Père. Car tout ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu ; ce qui nous alourdit vient de nos fautes, spécialement de notre orgueil qui nous empêche d'être en présence du Dieu créateur parce qu'il nous replie sur nous-mêmes et, par là, nous rend incapables de nous dépasser. N'arrivant plus à nous dépasser (parce que nous n'appelons pas la miséricorde de Dieu), nous nous replions sur nous-mêmes en pensant trouver en nous le salut.

N'oublions jamais ce qu'a dit le Saint-Père quand il est venu pour la première fois en France, à Paris. S'adressant aux Evêques il a dit que l'humanité (et donc aussi l'Eglise, les chrétiens) vivait aujourd'hui une tentation comme elle n'en avait encore jamais vécu. Et le Saint-Père, qui est assez philosophe, parlait d'une « méta-tentation », c'est-à-dire une tentation radicale, qui va plus loin que toutes les autres et qui est à la racine de toutes les tentations. L'homme, arrivé à l'âge « adulte » (en particulier grâce à la psychologie), croit pouvoir se sauver lui-même : il n'a donc plus besoin d'un Sauveur¹³. Il n'y a plus de place pour le Christ dans la culture d'aujourd'hui, puisque c'est la culture de l'homme adulte persuadé qu'il est capable de se sauver lui-même. On retrouve là l'orgueil collectif de

12. Voir Question 6, p. 200.

13. Cf. Discours de Jean Paul II aux Evêques de France à Issy-les-Moulineaux, le 1^{er} juin 1980 (n°3), in *France, que fais-tu de ton baptême ?* (Editions du Centurion 1980). — Voir aussi (entre autres) *Homélie de la messe de l'Assomption à Jasna Gora*, 15 août 1991 (in *Jean Paul II et les jeunes à Czestochowa*, Téqui 1991, p. 35) : « L'homme dans la vérité de la création à l'image et à la ressemblance de Dieu est en même temps l'homme tenté de transformer cette image et cette ressemblance en un défi adressé à son Créateur et Rédempteur. Tenté de le refuser. Tenté de former sa propre vie ici, sur terre, comme "si Dieu n'existait pas". Comme si Dieu, dans toute sa réalité transcendante, n'existait pas. Comme si son amour pour l'homme n'existait pas, amour qui a poussé le Père "à donner" son Fils unique pour que l'homme — à travers lui — ait la vie éternelle en Dieu. »

l'humanité construisant la tour de Babel et prétendant ainsi atteindre par elle-même le ciel, le visage du Christ, le salut. Il faut lire le mythe de la tour de Babel dans cette perspective. Dieu est obligé de regarder de l'extérieur ce que l'homme est en train de faire¹⁴... Quand nous construisons par orgueil (et là, dans un orgueil collectif), nous chassons Dieu de notre cœur. N'ayant alors plus de place dans notre cœur, Dieu est obligé de regarder de l'extérieur pour voir ce que nous faisons. Cette image, ce langage symbolique, ne sont-ils pas extraordinaires ?

Actuellement, le démon essaie de faire croire à l'homme qu'il peut se sauver et qu'il n'a plus besoin du Christ. Lors de la première venue du Christ, il n'y a plus de place pour lui à Bethléem¹⁵ ; là, c'est seulement (si l'on peut dire) une étroitesse du cœur humain. Maintenant c'est plus grave, car il n'y a plus de place pour le Christ en tant que Sauveur. Il faut beaucoup réfléchir là-dessus, car c'est un signe ; et quand le Saint-Père a dit cela aux Evêques français, il était mû par l'Esprit Saint pour nous révéler quelle est la grande tentation aujourd'hui, et donc la nôtre : croire que nous pouvons découvrir des méthodes qui nous permettront de nous sauver nous-mêmes. Cela, c'est terrible, parce que l'homme ne s'avoue plus pécheur, et donc il ne veut plus recevoir la miséricorde de l'Esprit Saint et du Christ. Souvent nous sommes en face de cette tentation et nous ne la voyons pas, et nous nous y laissons prendre, en acceptant que quelqu'un d'autre que le Christ puisse nous sauver. Une retraite avec la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus doit nous aider à comprendre cela, parce qu'elle-même l'a compris d'une manière magistrale. C'est même un de ses grands secrets.

14. Gn 11, 5.

15. Lc 2, 7.

2

EXAMEN DE CONSCIENCE SOUS LE REGARD DE JÉSUS

Afin d'être, pendant cette retraite, attentifs à ce que le Christ attend de nous, approfondissons notre examen de conscience en face de lui ; il faut s'habituer à cela. Il ne s'agit pas (nous l'avons dit) d'un examen psychologique, mais d'anticiper ce qu'on appelle « le jugement particulier »¹, pour exercer de la manière la plus profonde possible les vertus théologales. Car c'est vraiment cela que Dieu nous demande aujourd'hui : comprendre ce que c'est qu'*être chrétien*. Dans l'Évangile, Jésus dit à plusieurs reprises : « Les païens pourraient en faire autant »². Nous nous trouvons aujourd'hui dans une situation analogue, parce que nous vivons dans un climat laïcisé ; et être laïcisé, ce n'est pas être chrétien. Pour nous aussi, la parole de Jésus que saint Matthieu nous rapporte est vraie : « Aimer ses amis ? Les païens font de même ! ». Le chrétien ne peut pas s'en tenir à ce qui est seulement humain. On doit, certes, être attentif à certaines lacunes ou difficul-

1. Voir *Catéchisme de l'Église catholique*, I, ch. 3, nos 1022 et 1040 ; voir aussi *Catéchisme pour adultes* des Evêques de France, ch. 7, nos 659 et 670. Pour plus d'informations sur « le jugement particulier », lire l'explication de l'auteur, Question 4, p. 194.

2. Cf. Mt 5, 47 ; 6, 7 et 32.

tés qu'on peut avoir, et pour lesquelles on consulte des psychologues, mais il faut bien distinguer le domaine psychologique du domaine divin, surnaturel. Il y a, certes, des psychologues chrétiens, mais la psychologie comme telle ne peut rien dire du « divin », elle n'est pas chrétienne en elle-même. Or ce que nous cherchons, c'est à être des enfants de Dieu. Et dans notre monde, tous ceux qui ne cherchent pas à être enfants de Dieu finiront par être balayés, tant la lutte est forte et tant est violente la montée du paganisme.

Comment détecter ce qui, dans notre vie, est païen ? Est païen ce qui n'est pas sacré. L'humain assume le païen par le sacré, parce que l'être humain, étant fait pour Dieu, est un être sacré. L'homme est *par nature* orienté vers Dieu ; découvrir ce qu'est l'adoration relève donc de sa nature humaine. Adorer est un *acte humain* ; reconnaître que Dieu est le Créateur et l'adorer, cela relève de ce qu'il y a de plus profond dans l'homme. L'homme est fondamentalement un être *religieux* ; et s'il a découvert le Christ, ce qui est *chrétien* en lui est ce qui dépend directement des vertus théologiques, donc de l'Esprit Saint. Il est très important de comprendre cela ; parce que plus on avance, plus on voit les confusions qui se font dans le monde d'aujourd'hui (par exemple la confusion de la vérité et de la sincérité), qui proviennent de ce que nous ne voyons plus avec assez de netteté notre finalité, c'est-à-dire *ce pour quoi* nous sommes faits. La personne humaine, en ce qu'elle a de plus profond, a pour finalité de s'unir à l'Être premier qu'elle découvre comme sa Source, son Dieu Créateur et Père. Et en tant que chrétiens, nous savons (parce que cela nous a été révélé) que nous sommes prédestinés à être enfants de Dieu³ ; nous devons donc tout regarder dans cette lumière.

3. Cf. Eph 1, 4-6 : « Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le Bien-aimé. »

Chacun de nous doit donc se demander : qu'est-ce qui m'empêche *actuellement* d'être enfant de Dieu ? Qu'est-ce qui m'aide *maintenant* à l'être ? La retraite a cette exigence fondamentale de lucidité sur nous-mêmes. Ce n'est pas facile, mais c'est une grâce de Dieu, et il faut la demander comme une grâce. Déjà du point de vue humain nous pouvons avoir des difficultés très grandes, parce qu'une véritable éducation humaine (c'est-à-dire où on apprend à l'enfant à adorer Dieu dès sa première éducation) devient rare. Et si nous avons été baptisés, nous devons être conscients de ce que c'est qu'être baptisé, nous devons *vivre* notre baptême. L'Eglise nous demande d'être fidèles au don que nous avons reçu, autrement dit elle nous demande de vivre en enfants de Dieu. C'est cela que nous devons redécouvrir en premier lieu dans une retraite. Pendant l'année, bien souvent, nous n'avons pas le temps... Pendant la retraite, nous avons un peu plus de temps ; alors redécouvrons cela, dans la lumière de l'Esprit Saint. Redécouvrons ce que sont et doivent être en nous la foi, l'espérance et la charité. Dieu nous les a données gratuitement. Tous, nous avons reçu gratuitement la foi, non pas à cause de nos mérites, ni à cause de nos qualités, mais en pure gratuité.

Cependant nous sommes responsables, en face de Dieu, de la *croissance* de la foi, de l'espérance et de la charité. Alors, interrogeons-nous : avons-nous le souci de faire croître notre foi ? de faire grandir notre espérance ? et notre charité ? Cela, c'est à nous de le faire et c'est élémentaire, c'est l'exigence première de notre vie chrétienne. Faire des actes de foi, de *vrais* actes de foi. Ne pas se résigner en se disant qu'on vit dans un milieu qui n'est vraiment pas facile. Faire des actes de foi à l'état pur, tous les jours, en face du Christ, c'est pour nous un devoir élémentaire, puisque nous avons été baptisés et que Dieu nous laisse le soin de faire grandir en nous la foi, l'espérance et la charité.

Qu'entend-on par « faire des actes de foi » ? C'est dire tout simplement : « Seigneur, je crois ; Jésus, je crois en

toi ». C'est dire (mais pas machinalement, en s'engageant au contraire dans les paroles qu'on prononce) le *Credo* du dimanche. C'est aussi lire l'Écriture. Il faut que le chrétien se familiarise avec la parole de Dieu, car c'est elle qui nourrit notre foi. Ne disons pas que la parole de Dieu est réservée aux prêtres et aux religieuses. Non, elle est donnée au croyant, elle est pour le croyant. Ne disons pas non plus qu'il faut avoir une grande connaissance des vérités de la foi pour pouvoir lire la parole de Dieu : tout croyant peut la lire. Tout croyant peut lire saint Jean ; il ne comprendra pas tout, mais cela, c'est le propre de la foi ! On progresse lentement, et peu à peu on arrive à découvrir la Vérité première qui nous est révélée, qui nous est donnée.

Il est plus difficile de découvrir comment nous pouvons croître dans l'espérance. J'ai cherché longtemps, et il me semble que l'espérance grandit principalement par des actes d'obéissance. Celui qui n'obéit plus perd son espérance. J'ai beaucoup réfléchi à cela du point de vue théologique, et j'ai constaté que tous ceux qui perdent l'espérance n'obéissent plus, ne veulent plus obéir. Comme le démon est habile ! Il a tué l'autorité paternelle, et en la tuant il a plongé le monde dans le désespoir. Car la grande tentation d'aujourd'hui, c'est le désespoir. Quand on voit le nombre de suicides... c'est invraisemblable. Et on comprend ! Car si on regarde uniquement d'un point de vue humain, il faut bien constater que le monde aujourd'hui ne sait plus où il va, et ce n'est pas drôle d'être dans une barque secouée par le vent, sans savoir où l'on va. Un jour ou l'autre on va heurter un rocher et on va couler... Là il faut lire l'Apocalypse. C'est un livre qui n'est pas facile à lire ; il faut avoir du temps devant soi. Mais peu à peu on découvre que cela donne une très grande espérance. C'est le seul livre de l'Écriture dont il soit dit : « Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de cette prophétie »⁴... et aucun chrétien ne le lit ! Nous sommes vraiment des imbéciles. Jésus nous avertit : As-tu lu l'Apocalypse ?

4. Ap 1, 3 ; cf. 22, 7.

C'était mon livre : « Révélation de Jésus-Christ »⁵. Jésus-Christ aurait-il donné cette Révélation pour qu'elle reste dans un livre ? Non. C'est pour nous. Et on peut dire que l'Apocalypse n'a jamais été autant pour les chrétiens que maintenant. Cela, c'est une vérité de Lapalisse, parce que nous sommes plus proches du retour du Christ que les hommes des siècles précédents ! C'est pour cela que les événements se précipitent ; car plus on approche du terme, plus cela va vite⁶. La rapidité avec laquelle tout se précipite dans le monde d'aujourd'hui ne serait-elle pas un signe qu'on approche du terme ? C'est pourquoi nous avons plus que jamais besoin de lire l'Apocalypse.

Au début il faut accepter (c'est un très bon acte d'humilité) de ne pas comprendre grand-chose. Mais il est dit dans l'Apocalypse qu'on doit « manger le petit livre »⁷, et quand on mange il arrive parfois qu'on ne sache pas très bien ce qu'on mange ! et si on ne veut manger qu'à condition d'être sûr de savoir ce qu'on a mangé, on a tout de suite son petit régime. Avec la parole de Dieu il ne faut pas faire cela ; il faut accepter de lire l'Écriture même quand elle ne nous dit plus rien. A quelqu'un qui est faible on dit : « Mangez, même quand vous n'avez aucun goût à cela. Mangez par raison ! » Et si la personne objecte : « Je n'ai pas faim ce soir, je ne veux pas manger », on lui dit : « Mangez ! parce que si vous ne mangez pas, vous aurez de moins en moins faim ». C'est la même chose du point de vue surnaturel. Lisons l'Écriture, elle nourrira notre foi.

Qu'est-ce qui nourrit notre espérance ? La lecture de l'Apocalypse, sûrement, mais aussi l'obéissance, parce que dans nos actes de chaque jour elle nous fait nous appuyer sur la toute-puissance du Père pour coopérer à son œuvre ; c'est pour cela que, en nous donnant le sens de

5. Ap 1, 1.

6. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, I-II, q. 35, a. 6 ; *Contra Gentiles* III, ch. 50 ; *Commentaire de l'Épître aux Hébreux*, X, leçon 2, n° 513.

7. Ap 10, 9.

l'autorité du Père et en nous faisant faire œuvre commune avec lui, l'obéissance nourrit notre espérance de façon très étonnante.

Quant à la charité, elle se nourrit de l'Eucharistie : la messe, la sainte communion, les visites au Saint-Sacrement, l'adoration auprès de Jésus dans le tabernacle. Passons du temps auprès de Jésus devant le tabernacle, même si nous ne savons rien lui dire ; cela n'a pas d'importance, car Jésus connaît tout ce que nous avons dans la tête et dans le cœur. Mais donnons-lui du temps, car c'est la seule chose qu'on peut donner à Dieu. C'est ce que disait le père Dehau avec beaucoup de force⁸. Ne cherchons pas uniquement des moments de grande ferveur, acceptons ce côté très humain, terriblement humain, qui fait que parfois on s'ennuie... Mais, après tout, on s'ennuie beaucoup dans la vie ! et s'ennuyer pour Jésus, c'est très bien. On est là, on lui dit : « Je suis là pour toi », et c'est tout. Autant que possible on essaie de bien employer le temps qu'on donne, c'est sûr, mais l'important est surtout de donner ce temps à Jésus dans l'Eucharistie. Il est là *pour nous*. Et s'il est là pour nous, ne devons-nous pas essayer d'être là pour lui ? n'est-ce pas une politesse élémentaire ? Et pour faire une retraite sérieuse (or c'est important, car c'est peut-être la dernière qu'on fait ? on ne sait pas), il faut consacrer du temps à Dieu, il faut consacrer du temps à Jésus ; il est heureux de cela. Faire une retraite de cinq jours, cela fait plaisir à Jésus, parce qu'on lui donne ce temps. Même si on n'est pas très disposé ; cela n'a pas d'importance, pourvu qu'on ne se laisse pas aller à la tiédeur et donc à perdre du temps. On donne à Jésus ce temps et on essaie de l'employer le mieux possible.

Faisons donc, en face de Jésus, cet examen de conscience au niveau des vertus théologiques. N'oublions

8. Voir P.-TH. DEHAU, *En prière avec Marie* (éd. de l'Abeille 1943), pp. 328 à 335.

jamais de le faire à ce niveau-là, car tout nous poussera à le faire à un autre niveau : « est-ce que je réussis bien ? cela va-t-il bien ? suis-je heureux ? ai-je de la joie ? » etc. Mais cela, c'est tout à fait secondaire. L'important, c'est : « est-ce que ma foi grandit ? est-ce que je fais tout ce que je peux pour qu'elle grandisse ? » Quand le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?⁹ Jésus nous dit cela pour nous faire comprendre que nous devons être des croyants ardents, des croyants « qui en veulent », et pour qui la parole de Dieu est toujours neuve parce qu'elle est vivante. Quand nous lisons l'Évangile, ne disons jamais : « Je connais ! » Car, alors, ce n'est plus la parole de Dieu ; ce qui est connu de nous, et que nous « mesurons », que nous possédons en quelque sorte (notre « vécu »), ce n'est plus la parole de Dieu. Ce qui est parole de Dieu nous est donné directement par l'Esprit Saint, à nous personnellement, *maintenant*. La foi nous fait, dans l'instant présent, « toucher » l'éternité qui est toujours là ; la petite Thérèse nous le montre bien¹⁰. Et la parole de Dieu nous aide beaucoup à rester fidèles et à intensifier notre foi.

Même chose pour l'espérance : nous ne devons pas être des vaincus. Même quand tout est très lourd et dur, il ne faut pas être des vaincus. Dans le Christ nous sommes victorieux¹¹. C'est ce que montre admirablement l'Apocalypse, surtout dans la vision du cheval blanc monté par « celui qui s'appelle Fidèle et Véridique », le Christ, dont le manteau est « trempé dans le sang » et qui va de victoire en victoire¹². C'est propre à la vie chrétienne : nous sommes des victorieux. Pas nécessairement aux yeux des hommes, ni à un niveau purement humain

9. Lc 18, 8.

10. Voir p. 121, note 16.

11. Cf. Ro 8, 37 : « En cela nous sommes plus que vainqueurs (*supervincimus*) par celui qui nous a aimés ».

12. Ap 19, 11-16 et 6, 2.

(tout cela reste extérieur), mais dans notre cœur. Jésus nous aime, et c'est la grande victoire. Être aimé de Jésus, n'est-ce pas la plus grande des victoires ? et être aimé de Marie, c'est aussi la plus grande des victoires. Il faut comprendre cela tous les jours : Jésus nous aime, et parce qu'il nous aime il est mort pour nous¹³. Une fois qu'on a compris cela et qu'on en vit, le petit examen de conscience de tous les jours est véritablement une anticipation du jugement particulier. « Quelle joie », disait Thérèse à la suite de Thérèse de Jésus, « d'être jugée par celui que nous aurons aimé par-dessus toutes choses »¹⁴. Un jour, nous verrons Jésus face à face, directement ; un jour, nous verrons Marie. Et cela nous pouvons l'anticiper dans la foi, dans l'espérance, et donc être véritablement en leur présence. Faisons cela même quand c'est très rude, quand nous ne sentons plus rien et que c'est purement volontaire. Soyons de ceux qui, à travers tout, veulent être fidèles. Chaque soir, avant de nous endormir, mettons-nous en face du Christ, auprès de Marie, mettons-nous sous leur regard. Le contact avec eux est direct, puisqu'*ils nous regardent toujours* et qu'ils nous aiment ; mais à nous il appartient de *répondre* à cela.

Que veut donc dire alors « se mettre sous leur regard » ? C'est demander à Jésus de faire le point avec nous. Où en sommes-nous ? Et Jésus nous dira : « Pour toi, qui suis-je ?¹⁵ Il est temps de te convertir ! »¹⁶ Cela, c'est vrai pour

13. Cf. Eph 5, 2 : « Le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous » ; 5, 25 : « Le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle ». Ga 2, 20 : « Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi ».

14. LT 56, in *Œuvres complètes*, Cerf-DDB 1992, p. 349. Voir aussi CJ 25.9.1, p. 1137 : « Pour les petits, ils seront jugés avec une extrême douceur. (...) il est écrit qu' "à la fin, le Seigneur se lèvera pour sauver tous les doux et les humbles de la terre". Il ne dit pas *juger*, mais *sauver*. » – Toutes les citations de Thérèse seront désormais, sauf exception signalée, tirées de cette édition.

15. Mt 16, 15 ; Mc 8, 29 ; Lc 9, 20.

16. Cf. Ez 18, 32 : « Convertissez-vous donc et vivez ! » ; Mc 1, 15 ; Ap 2, 21.

nous tous : il est temps de nous convertir. Chaque retraite doit être une conversion, et elle doit être loyale et concrète, elle doit porter sur tel ou tel point ; mais avant tout, bien sûr, sur les vertus théologiques, parce que c'est cela qui est le plus précieux en nous. Et quand on a quelque chose de très précieux, on s'y intéresse et souvent on vérifie, on veut s'assurer que c'est toujours bien là, qu'aucun brigand n'est venu le prendre, que cela n'a pas été abîmé par le temps, etc. Instinctivement on fait cela, on veille sur ce qui a du prix pour nous.

S'examiner sur la manière dont on vit les vertus théologiques, cela entraîne immédiatement d'essayer d'entrer dans une prière contemplative. Car cela, c'est l'exigence de notre vie chrétienne. Prier, pour un chrétien, ce n'est pas uniquement réciter des prières ; c'est très bien, mais nous ne sommes pas des moulins à prière. Quand nous ne pouvons pas faire autrement, récitons des prières, et d'abord le chapelet, le rosaire. En voiture, récitons le chapelet, c'est excellent ; cela nous aide parfois à patienter, surtout en ville. Mais quand nous sommes en retraite, au moins une fois par an, pendant quelques jours, *demandons* à l'Esprit Saint de nous donner cette prière contemplative, c'est-à-dire une prière toute tournée vers le cœur de Jésus, vers le cœur de Marie, et qui par là nous met dans la lumière du Verbe de Dieu, dans la lumière du Père. Nous reviendrons sur la prière et sur l'oraison, qui est la prière contemplative. Cette prière contemplative (l'oraison), c'est *vivre avec une personne*. Tant que nous restons au niveau d'une « pratique religieuse » (aller à la messe parce qu'il faut y aller), on « remplit ses obligations », on se conforme à ce que font ceux qui « pratiquent ». Tandis que dans la prière contemplative on vit avec Jésus, avec Marie, avec le Père, avec l'Esprit Saint, en lui demandant de nous apprendre à aimer.

Toute retraite est une montée vers le cœur de Jésus, vers le cœur de Marie, vers le Père, et parce qu'il s'agit d'une conversion, cette montée implique un dépouillement de

nous-mêmes. Il faut vivre la retraite dans ce désir de nous convertir entièrement, comme si, à la fin de la retraite, nous devions vivre le face-à-face avec Jésus, avec le Père.

Pour cela, revenons sur ce que saint Thomas nous dit de la foi. Quelle est la nécessité de la foi ? La foi est nécessaire pour orienter notre âme vers la vision béatifique. La foi, qui est un *don de Dieu* (on oublie trop cela), ne nous est pas donnée pour connaître le monde, ni même pour nous connaître nous-mêmes. La foi est nécessaire *parce que nous sommes faits pour voir Dieu*, et le voir face à face. Cela montre bien que l'essentiel de la foi, c'est de nous faire vivre *maintenant* ce que nous vivrons éternellement. La foi, dit l'Épître aux Hébreux, est « la substance des choses qu'on espère »¹⁷, c'est-à-dire ce qu'il y a d'essentiel dans ce qu'on espère, et qui est la vision béatifique. Voir Dieu face à face, l'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit, de tout nous-mêmes, c'est cela que la foi met au plus intime de notre intelligence, de notre esprit, de notre volonté. Elle nous saisit radicalement, en nous faisant relativiser tout le reste et ne plus le regarder que dans cette lumière. Cela va très loin ; et là Marie nous aide beaucoup, c'est elle qui nous apprend cela. On comprend alors la signification profonde de la prière intérieure (l'oraison) et de toute prière, même la prière liturgique : mettre en nous cette orientation actuelle vers la vision béatifique. Autrement notre foi n'agit plus comme elle devrait agir ; on la met un peu entre parenthèses.

Je pense ici à un intellectuel qui disait à la fin de sa vie : « A un moment donné, j'ai mis ma foi entre parenthèses, parce que je ne voyais plus ». On n'a pas le droit de faire cela ; mais, grâce à Dieu, la petite Thérèse veillait sur lui, et le lien qu'il a eu avec elle jusqu'à la fin de sa vie lui a permis de ne pas perdre la foi. C'était beau de voir cet intellectuel se confier à la petite Thérèse. Si je rapporte cette anecdote, c'est parce qu'il est très important pour

17. He 11, 1.

nous de ne jamais mettre notre foi entre parenthèses : c'est trop dangereux, et on ne peut pas se permettre cela puisque la foi est un don de Dieu. « Bouder » les dons de Dieu, ce n'est pas précisément ce que l'Esprit Saint réclame de nous ; il veut au contraire que notre foi soit de plus en plus « en acte », pour mettre en nous cette orientation très directe vers *ce pour quoi* nous sommes faits. Insistons sur ce point : notre finalité propre de chrétiens, de fils de Dieu, d'enfants du Père, c'est la vision béatifique à laquelle nous tendons¹⁸. *Tous les jours* il faut revenir à cela, pour orienter toute notre journée vers la vision de Dieu et supplier l'Esprit Saint de réaliser cela en nous. Mais nous devons aussi faire tout ce que nous pouvons pour répondre à son appel, et on y répond à travers quantité de choses très diverses : on doit faire son travail et porter des soucis professionnels, on doit s'occuper de la cuisine, des enfants etc., bref, de tout ce qui est temporel. La foi ne supprime rien de tout cela, c'est évident ; mais tout peut être relativisé et orienté vers la vision de Dieu. Les « nécessités de la vie », nous ne pouvons pas y échapper, mais elles ne sont pas un absolu, elles font partie de notre conditionnement et le chrétien peut se servir de tout pour se tourner vers Dieu¹⁹.

Rappelons-nous la parole si forte de Jésus dans l'Évangile de Jean, après le miracle de la multiplication des pains. A la fin de la journée, voyant que la foule, rêvant d'un Messie qui satisferait ses désirs temporels (ce qu'on appelle le « messianisme temporel »), veut le glorifier humainement en le proclamant roi — car c'est agréable, d'avoir un roi qui donne du pain tous les jours, gratuitement —, Jésus s'enfuit, seul, au désert dans la montagne²⁰. A ce désir trop humain il répond par la prière

18. « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn 17, 3).

19. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Co 10, 31).

20. Jn 6, 15.

et la solitude. Le lendemain, la foule le rejoint à Capharnaüm, mais Jésus sait pourquoi : « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés »²¹. Le miracle de la veille, ces gens ne l'ont pas reconnu comme un *signe* (donc comme une réalité qui renvoie à une autre réalité), ils n'ont regardé que *l'effet* du miracle : ils ont été rassasiés. Cependant, ce n'est pas cela qui va leur éviter de devoir manger le lendemain — c'est la logique de l'estomac, on la connaît... Et voilà que Jésus leur dit : « Travaillez ! » Jésus a bien compris la tentation de paresse. « Travaillez ! » Le travail nous rééquilibre. Et Jésus poursuit : « Travaillez à acquérir non la nourriture qui périt, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera »²², c'est-à-dire l'Eucharistie. Or l'Eucharistie, c'est le « viatique » qui permet de cheminer vers la vision béatifique. Le travail, s'il est assumé par la foi, est donc ordonné à la vision béatifique. Malheureusement notre foi n'est plus suffisamment forte et « divine » dans son exercice ; elle a besoin d'être purifiée par le don d'intelligence, qui nous donne un cœur pur. Un cœur pur est un cœur qui va directement vers *ce pour quoi* nous sommes faits, sans s'arrêter à toute sorte de choses secondaires. Ces choses secondaires on doit les faire, et on les fera, mais on n'arrêtera pas son cœur à cela. Que notre cœur soit tout entier tourné vers le regard de Dieu sur nous, c'est cela qui importe ; et c'est cela qui donne la pureté du cœur.

21. Jn 6, 26.

22. Jn 6, 27.

L'ACTE D'OFFRANDE (1)

Acte d'offrande à l'Amour Miséricordieux

Offrande de moi-même
comme Victime d'Holocauste
à l'Amour Miséricordieux du Bon Dieu

O mon Dieu ! Trinité Bienheureuse, je désire vous Aimer et vous faire Aimer, travailler à la glorification de la Sainte Eglise en sauvant les âmes qui sont sur la terre et [en] délivrant celles qui souffrent dans le purgatoire. Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume, en un mot, je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté.

Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Epoux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi, je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour.

Je vous offre encore tous les mérites des Saints (qui sont au Ciel et sur la terre) leurs actes d'Amour et ceux des Saints Anges ; enfin je vous offre, ô Bienheureuse Trinité !

L'Amour et les mérites de la Sainte Vierge, ma Mère chérie, c'est à elle que j'abandonne mon offrande la priant de vous la présenter. Son divin Fils, mon Epoux Bien-Aimé, aux jours de sa vie mortelle, nous a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous le donnera ! » Je suis donc certaine que vous exaucerez mes désirs ; je le sais, ô mon Dieu ! (plus vous voulez donner, plus vous faites désirer). Je sens en mon cœur des désirs immenses et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. Ah ! je ne puis recevoir la Sainte Communion aussi souvent que je le désire, mais, Seigneur, n'êtes-vous pas Tout-Puissant ?... Restez en moi, comme au tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie...

Je voudrais vous consoler de l'ingratitude des méchants et je vous supplie de m'ôter la liberté de vous déplaire, si par faiblesse je tombe quelquefois qu'aussitôt votre Divin Regard purifie mon âme consumant toutes mes imperfections, comme le feu qui transforme toute chose en lui-même...

Je vous remercie, ô mon Dieu ! de toutes les grâces que vous m'avez accordées, en particulier de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance. C'est avec joie que je vous contemplerai au dernier jour portant le sceptre de la Croix ; puisque vous [avez] daigné me donner en partage cette Croix si précieuse, j'espère au Ciel vous ressembler et voir briller sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre Passion...

Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la Patrie, mais je ne veux pas amasser de mérites pour le Ciel, je veux travailler pour votre seul Amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur Sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement.

Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux.

Je veux donc me revêtir de votre propre Justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-même. Je ne veux point d'autre Trône et d'autre Couronne que Vous, ô mon Bien-Aimé !...

A vos yeux le temps n'est rien, un seul jour est comme mille ans, vous pouvez donc en un instant me préparer à paraître devant vous...

Afin de vivre dans un acte de parfait Amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne Martyre de votre Amour, ô mon Dieu !...

Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous me fasse enfin mourir et que mon âme s'élançe sans retard dans l'éternel embrassement de Votre Miséricordieux Amour...

Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que les ombres s'étant évanouies je puisse vous redire mon Amour dans un Face à Face Eternel !...

Marie, Françoise, Thérèse de l'Enfant Jésus
et de la Sainte Face
rel. carm. ind.

Fête de la Très Sainte Trinité
Le 9 juin de l'an de grâce 1895

Il nous faut maintenant parler de la petite Thérèse... Mais par où commencer ? C'est d'une telle simplicité, d'une telle limpidité, et nous, nous sommes beaucoup moins limpides... Il faudrait qu'elle nous dise ce qui aide le plus à entrer dans le secret de son cœur.

C'est par Marthe Robin que j'ai découvert le plus profondément la petite Thérèse. Ce n'est pas tellement par les livres, c'est par Marthe. C'était une voie que le Seigneur me donnait, très directe, et qui m'a beaucoup aidé. Car Marthe avait le privilège d'avoir des petites visites ! Thérèse venait lui communiquer son esprit. Or, du message que Thérèse a laissé pour le XX^e siècle, et surtout pour la fin du XX^e siècle, le plus important est l'Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux. Nous allons donc commencer par là, en le relisant pour essayer de le *vivre* ; car il ne s'agit pas de le réciter sans s'y engager vraiment, personnellement.

Relisons d'abord les paroles rapportées dans le *Carnet jaune* par Mère Agnès. Comme celle-ci demandait à sa petite sœur de lui « raconter encore ce qui lui était arrivé après son offrande à l'amour »¹, Thérèse, après lui avoir fait observer qu'elle le lui avait confié le jour même, mais que Mère Agnès « n'y avait pas fait attention », poursuit :

Eh bien, je commençais mon Chemin de Croix, et voilà que tout-à-coup, j'ai été prise d'un si violent amour pour le bon Dieu que je ne puis expliquer cela qu'en disant que c'était comme si on m'avait plongée tout entière dans le feu. Oh ! quel feu et quelle douceur en même temps ! Je brûlais d'amour et je sentais qu'une minute, une seconde de plus, je n'aurais pu supporter cette ardeur sans mourir. J'ai compris alors ce que disent les saints de ces états qu'ils ont expérimentés si souvent. Pour moi, je ne l'ai éprouvé qu'une fois et qu'un seul instant, puis je suis retombée aussitôt dans ma sécheresse habituelle².

1. CJ 7.7.2, p. 1026.

2. *Loc. cit.*, p. 1027. Si Thérèse aime faire des comparaisons, prendre des images, donner des exemples, elle n'est cependant pas du tout romantique.

On touche là l'humilité de Thérèse : elle dit la vérité. Cela n'a duré qu'un instant, mais cela a marqué toute sa vie. Pensons à sainte Bernadette, qui a été tellement marquée par le regard de Marie³ ! Toute sa vie, elle l'a cherché... Alors, quand il nous est donné d'avoir un contact brûlant avec Dieu, un contact de feu avec Jésus, avec le Père, cela nous marque encore plus, cela marque notre âme dans ce qu'elle a de plus profond, et c'est indélébile : on ne peut plus rien y changer. On dit que le « caractère »⁴ du baptême est indélébile, mais le sacrement est en lui-même quelque chose de moins profond que la grâce sanctifiante, à laquelle il est ordonné. Le baptême est *en vue* de la grâce sanctifiante, il est *pour* nous faire vivre ce contact direct avec Dieu⁵, cette *participation à la vie même de*

Les *apparences* de romantisme que peuvent avoir certains de ses écrits sont simplement dues au fait qu'elle est conditionnée par le style de son époque et de son milieu.

3. « La Sainte Vierge me regardait comme une personne qui parle à une autre personne » (R. LAURENTIN et M. TH. BOURGEADE, *Logia de Bernadette*, III, p. 28). Et Mélanie Calvat, voyante de La Salette : « Son regard était doux et pénétrant ; ses yeux semblaient parler avec les miens, mais la conversation venait d'un profond et vif sentiment d'amour envers cette beauté ravissante qui me liquéfiait. La douceur de son regard, son air de bonté incompréhensible faisait comprendre et sentir qu'elle attirait à elle et voulait se donner ; c'était une expression d'amour qui ne peut pas s'exprimer avec la langue de chair ni avec les lettres de l'alphabet. (...) Les yeux de l'auguste Marie (...) brillaient comme deux soleils ; ils étaient doux de la douceur même, clairs comme un miroir. Dans ses yeux on voyait le paradis, ils attiraient à elle ; il semblait qu'elle voulait se donner et attirer. Plus je la regardais, plus je la voulais voir ; plus je la voyais, plus je l'aimais, et je l'aimais de toutes mes forces. (...) Cette seule vue concentre l'âme en Dieu et la rend comme une morte-vivante, ne regardant toutes les choses de la terre, même les choses qui paraissent les plus sérieuses, que comme des amusements d'enfants ; elle ne voudrait entendre parler que de Dieu et de ce qui touche à sa gloire » (H. GUILHOT, *La vraie Mélanie de la Salette*, Téqui 1995, pp. 226-232).

4. Voir *Catéchisme de l'Eglise catholique*, II, 1, n° 1121.

5. L'image du contact, du toucher, pourrait paraître très imparfaite parce que trop extérieure. Mais saint Augustin et saint Thomas l'emploient parce que le toucher, s'il est le fondement de toute la connaissance sensible, exprime aussi un *achèvement* de la connaissance : voir SAINT AUGUSTIN, *De Trinitate*, I, IX, 18, Bibliothèque augustiniennne 15, p. 139 ; SAINT THOMAS, *Commentaire sur saint Jean*, 20, n° 2517. Saint Jean de la Croix, en mystique, emploie très

*Dieu*⁶ ; le caractère du baptême n'est donc parfaitement en acte que dans cette intimité avec les trois personnes divines. Et nous devons tous demander à l'Esprit Saint de nous prendre de cette façon, pour que la marque de Dieu dans notre âme soit vivante ; nous avons tous besoin que l'Esprit Saint nous fasse *vivre* effectivement cette participation à la vie de Dieu, et c'est cela qui nous permet d'être fidèles. Car c'est à l'amour qu'on est fidèle ; et quand nous avons été pris profondément par quelqu'un qui est notre Dieu, quand notre âme a été saisie par lui, cela reste pour toujours. Non pas qu'on en ait tout le temps conscience ! Thérèse elle-même est retombée aussitôt dans sa sécheresse habituelle ; mais *dans la foi* cela demeure.

Thérèse ajoute :

Dès l'âge de quatorze ans, j'avais bien aussi des assauts d'amour ; ah ! que j'aimais le bon Dieu ! Mais ce n'était pas du

souvent cette métaphore pour exprimer l'unité « substantielle » de l'âme avec Dieu, dans une foi contemplative toute pure, au-delà de toute « faveur » que Dieu puisse lui faire. Voir (entre autres) *La nuit obscure*, II, 23, *Œuvres complètes*, DDB 5^e éd. 1967, pp. 489-490 ; *Le Cantique spirituel*, str. XXXIII, 2, p. 662 ; *Vive flamme*, str. II, 3, pp. 749-750.

6. Cf. 2 Pe 1, 4. Voir *Catéchisme*, n^{os} 460, 505, 521, 1265. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, I-II, q. 110, a. 3 et q. 112, a. 1 : la grâce est « une participation à la nature de Dieu ». Elle est « une participation à la bonté divine » (q. 110, a. 3, ad 2). Thérèse n'a pas lu saint Thomas, mais elle a lu saint Jean de la Croix qui a été formé à l'école de saint Thomas. C'est pour cela qu'elle peut écrire : « Que nous serons *heureux* au Ciel, alors nous participerons aux perfections divines » (LT 250, p. 606), « à la justice, à la sainteté de Dieu » mais aussi à sa « miséricorde infinie » (LT 263, p. 622). Il y a là une réminiscence de la *Vive Flamme*, str. III, 1 (pp. 761-762). Notons que Thérèse, ici, applique au « Ciel », à la vision béatifique, ce que saint Jean de la Croix dit de « la transformation de l'âme en Dieu » (p. 764) réalisée dès cette terre par l'Esprit Saint ; car c'est bien ici-bas que « l'âme est faite Dieu de Dieu par participation de lui-même et de ses attributs » (*ibid.*). Mais peu importe, car (comme nous le verrons plus loin) Thérèse a compris, d'une manière étonnante, que la « transformation de l'âme en Dieu » dont parle saint Jean de la Croix n'est réservée ni aux bienheureux ni aux âmes parvenues aux « mariage spirituel » : c'est la *réalité* même de notre vie théologale si nous la vivons en dépendance étroite de l'Esprit Saint grâce à ses dons. C'est donc vrai pour tout chrétien qui veut vivre pleinement sa vie chrétienne.

tout comme après mon offrande à l'Amour, ce n'était pas une vraie flamme qui me brûlait.

Elle reconnaît donc que tout ce qui était avant son acte d'offrande était de l'ordre de la disposition, et qu'après cet acte quelque chose a marqué son âme ; de sorte qu'à partir de là, malgré la sécheresse, au-delà de la sécheresse, il y avait quelque chose qui durait. Il faut toujours se rappeler cela quand on veut faire cet acte d'offrande avec elle : comprendre que c'est le fruit direct de l'action de l'Esprit Saint sur son âme, sur sa volonté, sur son cœur. Cet acte n'est pas quelque chose qui a été « composé » ; c'est quelque chose qui vient de l'Esprit Saint, pour elle, et pour toute l'Eglise. On pourrait presque dire que dans la conduite de l'Esprit Saint sur l'Eglise, *il y a là quelque chose de nouveau*. Et si nous étions vraiment attentifs à cela, nous comprendrions que *nous ne pouvons plus vivre comme avant*.

Nous connaissons tous le texte de cet Acte d'offrande, mais il est bon de le relire ; car la retraite que nous faisons ici n'est pas faite pour inventer des choses nouvelles, mais pour nous remettre *en acte d'amour* à l'égard des trois personnes divines, par Marie. Nous allons donc essayer de voir successivement tout ce qui est impliqué dans cet acte d'offrande, pour découvrir par là le grand secret de Thérèse.

O mon Dieu ! Trinité Bienheureuse, je désire vous Aimer et vous faire Aimer...

Depuis l'âge de quatorze ans⁷ elle est étreinte par un désir d'aimer qui ne lui laissera plus de repos ; mais déjà

7. L'année 1887 est l'une des plus marquantes de la vie de Thérèse. C'est — entre autres — l'année de Pranzini, du voyage à Rome, de la révélation du cri de soif de Jésus (Ms A 45 v°, p. 143), de la lecture du livre du chanoine Arminjon (*Fin du monde présent et mystères de la vie future*, éd. de 1881 [réimpression de 1964], Septième conférence, p. 201) qui va la marquer si profondément : « Cette lecture fut encore une des plus grandes grâces de ma vie (...) l'impression que j'en ressentais est trop intime et trop douce pour que je puisse la rendre... » (Ms A 47 v°, p. 146).

bien avant, elle avait désiré se donner tout entière au Bon Dieu⁸. Et ici elle ne dit pas : « Je vous aime », mais : « Je désire vous aimer ». C'est très fort. Comme le dit saint Augustin : « Celui qui désire aimer, aime ». Nous ne sommes pas assez persuadés de cela, et bien souvent nous en restons à la conscience que nous pouvons avoir d'aimer, à ce que nous ressentons. Pourtant, le dernier enseignement que nous donne le Christ — « J'ai soif ! »⁹ — exprime bien cela. Jésus lui-même ne s'arrête pas au « vécu » de son amour pour le Père, il le dépasse — « J'ai soif ! » —, parce qu'il veut aller toujours plus loin. Catherine de Sienne le dit avec force : ce qu'il y a de plus grand sur la terre, c'est le désir¹⁰, le désir d'aimer, qui est

Le chanoine Arminjon, né à Chambéry en 1824, était alors un prédicateur de renom. Entré à dix-huit ans chez les Jésuites, il quitta la Compagnie de Jésus (sur le conseil du Père général) avant d'avoir prononcé des vœux définitifs ; il avait trente-cinq ans. Ayant regagné « sa chère Savoie » il enseigna au grand séminaire pendant quelques mois, mais sa farouche indépendance l'amena à passer le reste de sa vie — assez courte puisqu'il mourut d'épuisement à l'âge de soixante et un ans — à prêcher, presque sans arrêt, dans tous les diocèses de France. Le père Blaise Arminjon, s. j., petit-neveu du chanoine, a réédité récemment la Septième conférence de *Fin du monde présent...* (celle qui a le plus marqué Thérèse) : voir B. ARMINJON, *Thérèse et l'Au-delà*, DDB 1996. L'auteur y explique pourquoi l'ouvrage ne peut plus être réédité intégralement.

8. Dès l'âge de deux ans (âge où elle connaît déjà presque toutes les lettres de l'alphabet) elle dit qu'elle « sera religieuse » ; c'est même un de ses premiers souvenirs (voir Ms A 6 r^o, p. 77). Et c'est à l'âge de trois ans qu'elle a « commencé à ne rien refuser de ce que le bon Dieu [lui] demandait » (lettre de sœur Marie de l'Eucharistie à Céline Maudelonde, *Derniers entretiens*, Nouvelle Edition du Centenaire, Cerf-DDB 1992, p. 717 ; Thérèse aurait même dit qu'elle ne se rappelait pas lui avoir *jamais* refusé quelque chose : voir *loc. cit.*, note 141).

9. Jn 19, 28.

10. Ce que le Père, « la Vérité éternelle », attend de l'âme, c'est « le désir infini, parce que Dieu qui est infini veut infini amour et infinie douleur » (*Le Dialogue*, ch. 3, Cerf 1992, pp. 9-10). Cf. ch. 11, p. 25 : toutes les opérations humaines sont finies ; or « moi, Je suis infini et Je réclame des opérations infinies, c'est-à-dire un infini sentiment d'amour. » « Le désir de l'âme fondé en charité, laquelle donne vie à toutes les vertus, doit arriver à l'infini » (p. 26). Cf. ch. 93, pp. 164-165, etc. Même la souffrance du Christ, l'œuvre de la Croix, est finie, limitée. D'où le cri de soif et la blessure du cœur.

comme le fruit commun de la foi, de l'espérance et de la charité, et d'un exercice divin du don de sagesse et du don de crainte. C'est cela, ce désir d'aimer, et ce désir porte sur une *personne*, parce qu'on ne peut aimer spirituellement qu'une *personne*. Ici le désir porte sur trois personnes dans l'unité de la Très Sainte Trinité.

Je désire vous Aimer et vous faire Aimer [là se révèle l'âme apostolique de Thérèse], travailler à la glorification de la Sainte Eglise en sauvant les âmes qui sont sur la terre et délivrant celles qui souffrent dans le purgatoire.

Quand on aime la Très Sainte Trinité dans et par le cœur de Jésus, notre Sauveur qui est le Sauveur de tous les hommes, nécessairement notre amour prend cette dimension. On ne peut pas s'arrêter à soi-même ni à un horizon limité.

Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume.

Après « désirer aimer », il y a « désirer accomplir parfaitement votre volonté ». Cela, c'est pour l'espérance. Comme nous l'avons dit, l'obéissance est la nourriture de l'espérance et permet à celle-ci de grandir ; nous devons avoir ce désir de faire grandir notre espérance. Ce désir, qui est lié à celui d'accomplir parfaitement la volonté du Père, nous fait aspirer au degré de gloire qu'il nous a préparé dans son royaume.

En un mot, je désire être Sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu ! d'être vous-même ma Sainteté.

Tout est là : c'est le Christ qui est notre sainteté. Mais pour qu'il soit notre sainteté, il faut désirer être saint, et désirer être saint, c'est désirer accomplir pleinement et jusqu'au bout la volonté du Père, à travers tout. C'est cela qui compte, et on sait qu'on aura la grâce pour cela. « Ma

grâce te suffit¹¹. » C'est très exigeant, la conduite de Dieu sur nous ! Parce que Dieu veut agir directement, et il veut agir en Dieu, c'est-à-dire avec l'absolu de Dieu. Il ne faut pas relativiser, diminuer, les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, en les ramenant à notre prudence. Notre prudence, c'est nous ; les vertus théologiques, c'est Dieu en nous. Et Dieu n'aime pas que nous réduisions les vertus théologiques à notre vertu de prudence, car ce serait comme de vouloir faire avancer la voiture sans avoir desserré le frein à main. On voit ce que cela fait ! Quand on démarre en oubliant de desserrer le frein à main, cela n'avance pas. Pourquoi tant de chrétiens n'avancent-ils pas ? Parce qu'ils n'ont pas le souci de grandir dans la foi, l'espérance et la charité. Ils laissent le frein à main : il faut être prudent, il faut « faire comme tout le monde », « tout le monde fait cela, on ne peut pas se singulariser », etc. — alors que les vertus théologiques nous mettent *seuls en face de Dieu*, comme Moïse face à celui qui lui révèle qu'il est *Celui qui EST*¹². Dans l'acte même de foi, d'espérance et de charité, nous sommes seuls face à Jésus qui nous dit : « Je suis »¹³. « Je suis le Pain de vie »¹⁴, « Je suis le Bon Pasteur »¹⁵, « Je suis la Résurrection »¹⁶...

Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Epoux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi, je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour.

11. 2 Co 12, 9. Alors que saint Paul demande d'être délivré d'une grande faiblesse le Seigneur lui déclare : « Ma grâce te suffit ; car la puissance se parfait (τελείται, *perficitur*) dans la faiblesse ».

12. Ex 3, 14.

13. Jn 8, 24, 27 et 58.

14. Jn 6, 35 et 48.

15. Jn 10, 11 et 14.

16. Jn 11, 25.

On comprend là pourquoi elle a voulu s'appeler « Thérèse de la Sainte Face ». C'est à travers la face de Jésus qu'elle veut que le Père la regarde, et elle sait qu'il ne la regarde que comme cela. Ce qu'elle dit là est très juste, car le Père nous prédestine à travers la face de Jésus, à travers la blessure de son cœur¹⁷ ; il ne nous regarde donc qu'en Jésus et à travers son cœur blessé.

Je vous offre encore tous les mérites des Saints (qui sont au Ciel et sur la terre), leurs actes d'Amour et ceux des Saints Anges ; enfin je vous offre, ô Bienheureuse Trinité ! l'Amour et les mérites de la Sainte Vierge, ma Mère chérie, c'est à elle que j'abandonne mon offrande, la priant de vous la présenter.

On voit d'abord ici la petitesse de Thérèse, puis la place que Marie tient dans sa vie. Thérèse dit ici (probablement sans le savoir car elle ne l'a pas lu) la même chose que saint Louis-Marie Grignon de Monfort¹⁸. Elle a conscience qu'elle ne pourrait pas faire cet acte s'il n'était pas présenté à Dieu par Marie ; et qu'elle ne pourrait pas le faire si ce n'était pas « à travers la Face de Jésus ». Les deux médiations sont présentes : celle de l'unique Médiateur¹⁹, puis celle de Marie, médiatrice de toute grâce.

Son divin Fils, mon Epoux Bien-Aimé, aux jours de sa vie mortelle, nous a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera ! » Je suis donc certaine que vous exaucerez mes désirs ; je le sais, ô mon Dieu ! plus vous voulez donner, plus vous faites désirer. Je sens en mon cœur des désirs

17. Voir Eph 1, 3-6 : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle, dans les régions célestes, dans le Christ. C'est ainsi qu'il nous a choisis en lui avant la fondation du monde, pour être saints et irréprochables devant lui dans l'amour, nous ayant prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus-Christ selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés dans le Bien-aimé. » Et seul l'Agneau « comme égorgé » est digne d'ouvrir le livre aux sept sceaux : voir Ap ch. 5.

18. Voir *Le secret de Marie*, § 37 ; *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, §§ 146-150.

19. 1 Tm 2, 5 ; cf. He 8, 6 ; 9, 15 ; 12, 24.

immenses et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme²⁰.

« Des désirs immenses » : on sait que Thérèse avait écrit « des désirs infinis » mais que, en réponse à son souhait de faire contrôler son texte par un théologien, le père Lemonnier avait demandé que « infinis » soit remplacé par « immenses »²¹. On comprend ce souci du théologien, mais il reste vrai de dire qu'elle a des désirs infinis, parce que la grâce, notre grâce sanctifiante liée à la plénitude de grâce de Jésus, nous donne des désirs quasi infinis. Notre

20. Thérèse cite ici une phrase de saint Jean de la Croix qui l'a beaucoup marquée : « Plus [Dieu] veut donner, plus il fait désirer », *cuanto más quiere dar, tanto más hace desear* (Lettre du 8 juillet 1589 à la mère Eléonore de Saint Gabriel). Voir aussi *Maxime* n° 118 : « Plus Dieu veut nous donner et plus il augmente nos désirs de recevoir, jusqu'à faire le vide dans notre âme pour nous combler ensuite de ses biens » (*Œuvres spirituelles*, Seuil 1947). Mais auparavant elle a exprimé sa *certitude* que ses désirs seraient exaucés, puisque Jésus nous a dit que le Père nous donnerait tout ce que nous lui demandrions en son nom. Le leitmotiv des désirs, qui revient constamment chez Thérèse et qui exprime bien son espérance, a trois aspects : elle est certaine qu'elle sera exaucée, non seulement en s'appuyant sur la parole de Jésus, mais parce qu'elle a compris que ses désirs, c'est Dieu lui-même qui les lui inspire. Or « le Bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables » (Ms C 2 v°, p. 237), et il ne lui inspirerait pas les désirs qu'elle ressent « s'Il ne voulait les combler » (Ms A 84 v°, p. 213). Plus elle avance, plus elle le reconnaît : « Il m'a donné ce que j'ai désiré ou plutôt Il m'a fait désirer ce qu'Il voulait me donner » (Ms C 31 r°, p. 277 ; cf. LT 253, p. 608 et 197, p. 553) ; « c'est Lui qui nous fait désirer et qui comble nos désirs » (LT 201, p. 558). Et à la fin de sa vie elle le répétera : « Le bon Dieu m'a toujours fait désirer ce qu'il voulait me donner » (CJ 13.7.15, p. 1041 ; cf. 16.7.2, p. 1049 ; 18.7.1, p. 1051 ; cf. Ms A 71 r°, p. 190). Second aspect, très lié au premier mais qui insiste sur la croissance de l'espérance : plus Dieu veut donner, plus il fait désirer. Et troisième aspect : cette croissance va comme à l'infini, elle n'a pas de limites (sauf la limite inhérente à la créature) : « Il donne sans mesure tout ce que je lui demande » (Ms C 33 v°, p. 280). A la fin de sa vie, Thérèse ne dira donc pas seulement : « C'est incroyable comme toutes mes espérances se sont réalisées » (CJ 31.8.9, p. 1118 ; cf. Ms C 22 v°, p. 264 : « jamais mon espérance n'a été trompée »), mais : « le Seigneur fera pour nous des merveilles qui surpasseront infiniment nos immenses désirs ! » (LT 230, p. 593).

21. Voir *Procès de l'Ordinaire* (PO), p. 158 ; *Prières*, Cerf-DDB, 1988, pp. 86-87.

grâce en elle-même n'est pas infinie, mais dans la mesure où nous nous laissons « animer par l'Esprit de Dieu » qui *habite* en nous²², nous pouvons faire, mus par lui, des actes qui dépassent complètement, non seulement nos capacités humaines, mais même l'exercice « ordinaire » de la charité. Nous avons alors des désirs « infinis » d'appartenir à Jésus et de vivre de sa propre sainteté, et de vivre de la sainteté de Marie²³. Thérèse poursuit :

- Ah ! je ne puis recevoir la Sainte Communion aussi souvent que je le désire, mais, Seigneur, n'êtes vous pas Tout-Puissant ?... Restez en moi, comme au tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie...

Thérèse a conscience que les sacrements, en particulier celui de l'Eucharistie, sont là pour remédier à notre fragilité et à nos distractions. L'Eucharistie nous donne la présence *actuelle* de Jésus, sous ce mode particulier qu'est le mode sacramentel ; et il est normal, quand on aime intensément et qu'on désire aimer toujours davantage, de désirer que celui qu'on aime soit présent. Or Jésus est présent dans l'Eucharistie, il est réellement présent, substantiellement présent. Peu importe, en définitive, le « comment » — ou, en termes théologiques, le « mode » sous lequel il est présent. Quand on aime, cela n'a pas d'importance. Rencontrer quelqu'un qu'on aime dans une très belle salle

22. Cf. Ro 8, 11 et 14.

23. C'est pour cela que Thérèse, avant d'être rectifiée par un théologien, pouvait écrire à Céline en 1890 : « Ah ! Céline, nos *désirs infinis* ne sont donc ni des rêves ni des chimères puisque Jésus lui-même nous a fait ce *commandement* ["soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait"] » (LT 107, p. 411). A Céline encore elle écrira, un an après : « Oh ! Céline, aimons Jésus à l'infini » (LT 127, p. 438). Et plus tard (en 1894) : « Oh ! que notre religion est belle, au lieu de rétrécir les cœurs (comme le croit le monde), elle les élève et les rend capables d'*aimer, d'aimer* d'un amour *presqu'infini* » (LT 166, p. 501). Et en septembre 1896 elle s'écriera : « Ah ! pardonne-moi Jésus, si je déraisonne en voulant redire mes désirs, mes espérances qui touchent à l'infini, pardonne-moi et guéris mon âme en lui donnant ce qu'elle espère !!! » (Ms B 2 v°, p. 224).

ou dans une grotte toute froide, peu importe : l'essentiel, c'est qu'on soit seul avec lui, qu'il n'y ait personne d'autre et qu'on soit tranquille ! Qu'il y ait des animaux, ce n'est pas gênant. Des brigands, c'est déjà plus gênant, et des gens qui écoutent, c'est encore plus gênant !

On voit ici la distinction que fait Thérèse entre le *désir d'aimer* et les *moyens*. S'il y a un désir d'aimer, on prend tous les moyens pour intensifier cet amour. Car c'est cela, le désir : c'est intensifier l'amour. L'amour que j'ai actuellement, je veux qu'il grandisse, et je prends les moyens pour cela. C'est tellement grand, d'aimer Jésus, d'aimer la Très Sainte Trinité ! Il faut donc que cela grandisse. Or il y a un moyen donné par Dieu lui-même : c'est l'Eucharistie. Thérèse, quand elle communique, sait qu'au bout de quelques minutes l'hostie est dissoute et que, par conséquent, la présence eucharistique disparaît. Mais la présence sacramentelle est ordonnée à faire grandir la présence de grâce, et donc, si la présence sacramentelle disparaît, c'est pour que la présence profonde, substantielle, de la grâce sanctifiante, augmente, et que se réalise cette « transsubstantiation » dont parle saint Augustin : « Ce n'est pas toi qui me changeras en toi, comme l'aliment de ta chair, mais c'est toi qui seras changé en moi »²⁴ — « Nous sommes aussi des hosties que Jésus veut changer en lui », dira Thérèse²⁵. Mais nous ne vivons pas le sacrement de l'Eucharistie de manière assez parfaite, et c'est pour cela que nous aurons toujours besoin de communier. Cela, Thérèse le ressent très fort²⁶. Voilà pourquoi elle exprime ce désir. Il faut reconnaître que, du point de vue théologique, c'est un peu curieux, et les théologiens ont fait des remarques à ce sujet²⁷ ; mais comprenons le lan-

24. *Confessions*, VII, x, 16, Bibliothèque augustinienne 13, p. 617.

25. PN 40, 6, p. 725.

26. Voir ci-dessous, pp. 128-129.

27. Voir OC p. 1447, note 9 ; *Prières*, pp. 95-96 ; *Une novice de sainte Thérèse*, Cerf, Paris 1985, pp. 96-100.

gage de cette petite enfant, qui n'est pas un langage théologique un peu froid, mais un langage brûlant du feu dont elle est animée. Puisque cet acte d'offrande est fait dans cette flamme de feu qui la brûle, on comprend que ce feu demeure en elle (même quand elle ne le sent pas).

Je voudrais vous consoler de l'ingratitude des méchants et je vous supplie de m'ôter la liberté de vous déplaire ; si par faiblesse je tombe quelquefois, qu'aussitôt votre Divin Regard purifie mon âme, consumant toutes mes imperfections, comme le feu qui transforme toute chose en lui-même...

Si on voulait noter tous les excès de la petite Thérèse (ce qui serait très intéressant), on en relèverait un second ici. Les « excès » de Thérèse sont des excès de ferveur, et la ferveur, dit saint Thomas, c'est comme l'eau en ébullition²⁸, qui soulève le couvercle de la casserole. Autrement dit : la ferveur, c'est l'amour qui dépasse les limites. Thérèse voit donc les limites du sacrement de l'Eucharistie²⁹, les limites inhérentes à un sacrement (qui implique une réalité sensible), et elle est désolée de ne pas être le tabernacle de l'Eucharistie. Elle est aussi désolée de pouvoir être distraite de Jésus. C'est insupportable, d'avoir des distractions, de ne pas être tout le temps saisi par la présence de Jésus, de pouvoir donner son attention à une réalité qui n'est pas lui. D'où ce second « excès », par rapport au conditionnement humain : « Je vous supplie de m'ôter la liberté de vous déplaire », de vous offenser³⁰. Ce sont là des excès qui peuvent agacer les théologiens parce

28. *Commentaire des Sentences*, livre III, dist. XXVII, q. 1, a. 1, ad 4 ; livre IV, dist. XVI, q. 2, a. 1. Cf. *Somme théol.*, I-II, q. 28, a. 5.

29. Nous disons bien : du *sacrement*, pas du mystère.

30. Thérèse avait déjà fait cette demande à Jésus le jour de sa première communion : « Thérèse avait disparu, comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul, Il était le maître, le Roi. Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa *liberté*, car sa *liberté* lui faisait peur, elle se sentait si faible, si fragile que pour jamais elle voulait s'unir à la Force Divine ! » (Ms A 35 r^o, p. 125).

que ce n'est plus du tout le langage de la théologie « scientifique », un langage rigoureux, employant les termes « propres » ; mais il faut comprendre l'état dans lequel Thérèse est : on ne parle pas de la même façon quand on est confortablement assis sur sa chaise et quand on est brûlant de feu. Quand on brûle dans le feu, on crie son amour (cela donne du courage), et on appelle. Thérèse crie son amour ; ses « excès » sont des cris, ce sont des appels.

Je vous remercie, ô mon Dieu ! de toutes les grâces que vous m'avez accordées, en particulier de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance.

Sur cela nous reviendrons ; car on ne peut pas parler de la petite Thérèse sans parler de la souffrance, et montrer la place de la souffrance par rapport à l'amour.

C'est avec joie que je vous contemplerai au dernier jour portant le sceptre de la Croix ; puisque vous [avez] daigné me donner en partage cette Croix si précieuse, j'espère au Ciel vous ressembler et voir briller sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre Passion...

Thérèse n'a pas été stigmatisée... mais elle a eu ce désir ardent d'être stigmatisée éternellement, et elle l'est, puisque tout ce qu'elle a désiré, le Père le lui a donné, comme à son enfant bien-aimée.

Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la Patrie, mais je ne veux pas amasser de mérites pour le Ciel, je veux travailler pour votre seul Amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur Sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement.

Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. Je veux donc me revêtir de votre propre Justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-même. Je ne veux point d'autre Trône et d'autre Couronne que Vous, ô mon Bien-Aimé !...

L'ACTE D'OFFRANDE (2)

Comme il est limpide, cet acte d'offrande de la petite Thérèse ! C'est là qu'on voit ce qu'est la pureté du cœur, fruit du don d'intelligence. Cet acte, c'est vraiment *elle* qui le fait. Elle ne dit pas qu'elle a eu une illumination, que le Saint-Esprit lui a parlé, que cet acte d'offrande lui a été dicté par Dieu. Elle ne dit pas : « Dieu m'a dit cela », ou « l'Esprit Saint m'a inspiré ». Non, et cela montre bien son réalisme : c'est elle, avec l'Esprit Saint. C'est l'œuvre du don de sagesse et du don d'intelligence au plus intime de son cœur¹.

Mais l'Esprit Saint a voulu pour elle ce charisme qu'on appelle *sermo sapientiae*, la « parole de sagesse », qui lui permet de communiquer aux autres ce que l'Esprit Saint lui a fait comprendre et vivre² au plus intime de son cœur.

1. Dès l'âge de onze ans elle « fait oraison sans le savoir » et « le Bon Dieu l'instruit dans le secret » (voir Ms A 33 v°, p. 122. Voir aussi 49 r°, p. 149, cité p. 180, note 13). Thérèse a saisi de manière étonnante combien le don de sagesse est lié au don de crainte (celui qui fait les pauvres), comme le disent déjà les livres sapientiaux : « Le principe de la sagesse est la crainte du Seigneur » (Ps 110 [111], 10 ; cf. Prov 1, 7 et 9, 10 ; 15, 33 ; Jb 28, 28 ; Sir 1, 14 et 20). Cf. ci-dessous p. 38.

2. « Je sens mon impuissance, dit-elle, à redire avec des paroles terrestres les secrets du Ciel » (Ms B 2 v°, p. 221) ; mais en même temps elle reconnaît que « sans cesser d'être simple » elle exprime ses pensées « avec une très grande facilité » (Ms A 10 v°- 71 r°, p. 189) et qu' « en instruisant les autres [elle a] beaucoup appris » (Ms C 23 v°, p. 266).

Quand saint Paul, dans la première Epître aux Corinthiens, énumère les charismes, le premier qu'il nomme, et le plus important, est le *sermo sapientiae*³ qui consiste à transmettre aux autres — dans une très grande limpidité et simplicité, de manière objective, sans « se raconter » — les secrets que l'Esprit Saint met au plus intime de notre cœur. L'Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux que nous a laissé Thérèse est bien l'œuvre du *sermo sapientiae*. Elle aurait pu tout aussi bien le garder dans le silence, mais l'Esprit Saint a voulu qu'elle le communique à tous ceux qui vivront les grandes luttes du XX^e siècle. Car c'est le siècle où les luttes sont les plus fortes ; le Saint-Père l'a bien montré, en disant que l'humanité vit la plus grande des tentations qu'elle ait jamais vécues. Soyons lucides : comprenons que nous vivons des luttes extrêmes, qui s'attaquent directement à la nourriture de notre foi. Le démon ne peut pas attaquer directement la foi, mais il attaque le milieu dans lequel nous vivons et il nous empêche d'être bienheureux dans la foi — « Heureux ceux qui croient sans voir ! »⁴. Pour l'être il faut que nous soyons liés à Marie ; c'est elle qui est bienheureuse dans sa foi⁵, et par elle ses enfants le sont. La petite Thérèse l'a été pour nous, et elle nous communique ce secret.

Revenons donc au texte de l'Acte d'offrande ; mais là il faut savoir qu'on ne comprendra rien à sainte Thérèse si on ne fait pas soi-même cet acte. C'est comme pour l'Evangile de Jean : si on ne le vit pas, ou du moins si on n'a pas le *désir* de le vivre, on ne peut rien y comprendre. L'acte de Thérèse nous devons le vivre, ou du moins désirer le vivre, profondément, comme elle le désirait elle-même. Et le jour où, à cause de tentations dans lesquelles

3. 1 Co 12, 8. Saint Thomas nous dit que le *sermo sapientiae* a un triple effet : il instruit l'intelligence des croyants ; il touche leur cœur afin qu'ils aiment écouter la parole de Dieu ; il leur fait aimer ce que dit la parole, et vouloir l'accomplir (*Somme théol.*, II-II, q. 177, a. 1). Cf. Question 8, p. 204.

4. Jn 20, 29.

5. Lc 1, 45.

nous nous trouverons, nous dirons : « Ce n'est pas pour moi », nous nous souviendrons qu'au moins une fois cela a été pour nous.

Un religieux dominicain me faisait un jour cette confidence : « Quand j'étais jeune novice, je trouvais sainte Thérèse merveilleuse ; maintenant, cela ne me dit plus rien ». Je lui ai alors demandé si, dans sa foi, cela lui disait encore quelque chose. « Oui, a-t-il répondu, cela me dit encore quelque chose dans la foi, mais cela ne me dit plus rien du point de vue de ma sensibilité, de mon cœur sensible. » A quoi j'ai répondu : « Très bien, cela prouve que vous avez mûri. Comme le dit saint Paul, le Saint-Esprit donne d'abord du lait, le lait maternel, parce qu'on ne supporterait rien d'autre, et ensuite il donne de la nourriture solide ! »⁶

Autrefois, quand on apprenait aux enfants à écrire, on leur faisait faire des droites, puis des courbes, puis des ronds, et ainsi de suite. Le Saint-Esprit nous conduit comme cela ; il nous fait d'abord faire des droites, et voilà qu'un jour il veut qu'on fasse des courbes. Mais nous, qui savons maintenant faire des droites, nous voulons continuer ! Or le Saint-Esprit ne veut jamais qu'on puisse dire : « Maintenant je sais faire ». Il nous arrête toujours avant, pour qu'on ne soit pas pharisien. Car le Saint-Esprit a horreur du pharisaïsme ; il aime mieux nous voir patauger qu'être pharisien⁷. Mais nous, nous disons : « J'ai fait des droites pendant cinq ans, dix ans ; maintenant je sais les faire et j'en suis très heureux ; donc il va continuer jusqu'au ciel ? » Pas du tout. L'Esprit Saint veut qu'on avance... et les courbes, ce n'est pas tout à fait des droites :

6. Cf. 1 Co 3, 2.

7. Cf. Lc 21, p. 567 : « Il aime mieux te voir heurter dans la nuit les pierres du chemin que marcher en plein jour sur une route émaillée de fleurs qui pourraient retarder ta marche. » Les fleurs qui retarderaient notre marche, cela peut être les regards de satisfaction que nous avons sur nous-mêmes en nous comparant les uns aux autres : « Je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes... » (Lc 18, 11).

on est complètement dépaycé. Mais justement, chaque fois qu'on est dépaycé, on peut être sûr que c'est l'action du Saint-Esprit ; tandis que quand « cela continue comme avant », ce n'est pas toujours l'action du Saint-Esprit. C'est plutôt le vieux cheval en nous, qui est habitué à faire toujours le même trajet et qui est très content de le faire. On a beau tirer sur le mors, il ne veut pas changer de direction : c'est celui qui le conduit qui se trompe ! lui, il « sait », il ne changera pas. Avouons que nous sommes souvent comme cela. Ce n'est pas facile, de se laisser conduire par le Saint-Esprit.

« Va vers une terre étrangère » : voilà ce que Dieu dit à Abraham⁸. C'est très dépayçant d'aller vers la terre de Canaan. « Quitte ta maison, quitte tout ce qui t'est connaturel » ; le texte de la Vulgate est beau, il montre bien tout ce qu'on doit quitter : *Egredere de cognatione tua*⁹. On a été dépaycé une première fois, une seconde fois, une troisième fois... On croit que cela suffit, mais non ! Le Saint-Esprit nous dépayce une quatrième fois, une cinquième fois, il nous dépayce tout le temps. A soixante-quinze ans, âge où l'on demande aujourd'hui aux évêques de se reposer, Abraham est sur la route : « Quitte tout ! ». N'est-ce pas extraordinaire, cela ? On ne déracine pas les vieux arbres ! sauf en emportant beaucoup de terre... Et là, Dieu est bon : Abraham emmène avec lui Sarah, Lot, et tout son cheptel... mais il doit tout de même quitter tout pour aller vers une terre étrangère. Un dépaysement total : voilà ce que fait la foi.

Ce qui est curieux, c'est que pour Moïse, c'est juste l'inverse. C'est du reste très souvent comme cela que l'Esprit

8. Gn 12, 1 : « Yahvé dit à Abram : "Va-t-en de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai." » Cf. Ps 44 (45), 11 : « Ecoute, ma fille, vois et tends l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père... »

9. Le terme latin *cognatio* ne désigne pas seulement la parenté selon la chair, mais tout ce avec quoi on a une affinité, tout ce avec quoi on se sent « en connaturalité ».

Saint fait : il donne deux analogies. Parce que nous, nous restons dans l'univocité, celle de l'âne qui aime faire toujours le même trajet. Voilà pourquoi l'Esprit Saint nous donne ces deux exemples tout à fait différents : la vocation d'Abraham et celle de Moïse. Certes Moïse est dépaysé par rapport à sa mère ; mais sa mère est tout de même là. Puis il est élevé chez le Pharaon — la plus haute école qui existait de ce temps-là. C'est là que Moïse est préparé pour sa fonction, sa mission (c'est l'inculturation parfaite !). Mais au plus intime de son cœur, la grâce et la foi demeurent ; si bien que le jour où il se trouve devant un égyptien qui insulte un hébreu, Moïse, qui pourtant a été très bien élevé, ne peut pas se retenir : son sang ne fait qu'un tour, et pour défendre cet hébreu il tue l'égyptien et l'enfouit dans le sable... en espérant que personne n'aura rien vu¹⁰.

L'inculturation de Moïse est donc assez curieuse. Il y a en lui quelque chose qui ne relève pas des mœurs du Pharaon, mais des mœurs de l'Esprit Saint, et l'Esprit Saint le dépaysé d'autant plus qu'il était parfaitement adapté à la culture égyptienne et en connaissait tous les rouages. Comme c'est curieux, les mœurs du Saint-Esprit ! On voit cela souvent pour les vocations. Dans la même famille le Saint-Esprit en choisit un et le conduit à la vie religieuse, alors qu'à côté de lui son frère, qui a pourtant reçu la même éducation, ne croit plus à rien.

Regardons maintenant la conduite de l'Esprit Saint sur la petite Thérèse, dans cet acte d'offrande. Et d'abord, comprenons bien ce qu'est un acte d'offrande. On offre tout à Dieu, c'est-à-dire que plus rien ne nous appartient. Cela passe de nos mains, de notre cœur, au cœur du Christ et aux mains toutes puissantes de Dieu. C'est cela, un acte d'offrande. Nous, nous parlons plutôt d'actes de consécra-

10. Ex 2, 11-12.

tion. Quelle différence y a-t-il entre la consécration et l'acte d'offrande ? Pourquoi Thérèse ne dit-elle pas : « acte de consécration à l'Amour miséricordieux », mais « acte d'offrande » ? Nous parlons de consécration à la Sainte Vierge, nous ne disons pas « acte d'offrande ». Alors, qui a tort ? Nous, ou la petite Thérèse ? Aucun de nous n'oserait dire que c'est elle ! Pourquoi donc dit-elle « offrande » ? Parce que l'acte d'offrande exprime ce qu'est la consécration. La consécration exige de nous un *don* : on offre tout. Sommes-nous assez conscients du fait que tout acte de consécration doit être une offrande ? « Consécration » peut avoir quelque chose de plus passif : en me consacrant à Dieu, j'attends que le feu du ciel tombe sur moi. Tandis que dans l'acte d'offrande, je vais vers Dieu. « Mais maintenant je viens vers toi... »¹¹ Et je vais vers lui en l'appelant : « L'Esprit et l'Épouse disent : “Viens ! (...) Amen, viens Seigneur Jésus !” »¹². C'est bien l'offrande, cela : on va vers le feu qui nous brûle, on va vers l'Esprit Saint qui nous prend.

L'offrande naît du désir d'aimer, elle *est* un désir d'aimer. Rien n'est plus actif que le désir, on le sait. Quand on n'a plus de désirs on s'assied, et on attend que l'ouragan passe. Quand on a un désir, on s'y donne totalement, à fond. C'est bien l'intention profonde de Thérèse, sous le souffle de l'Esprit Saint :

Je désire vous Aimer et vous faire Aimer...¹³

11. Jn 17, 13.

12. Ap 22, 17 et 20.

13. Voir aussi LT 220, p. 576, lorsqu'en février 1897, elle demande au Père Roulland de « faire pour elle cette prière qui renferme tous ses désirs : “Père miséricordieux, au nom de notre Doux Jésus, de la Vierge Marie et des Saints, je vous demande d'embraser ma sœur de votre Esprit d'Amour et de lui accorder la grâce de vous faire beaucoup aimer.” ». CJ 13.7.17, pp. 1041-1042 : « Je ne puis pas penser beaucoup au bonheur qui m'attend au Ciel ; une seule attente fait battre mon cœur, c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner. »

Comme c'est grand, d'unir tout de suite, dans cette offrande, la contemplation et la charité fraternelle ! Car c'est bien par la charité fraternelle qu'on fait aimer Dieu ; toute la vie apostolique repose sur la charité fraternelle ; les deux sont intimement liées. Et Thérèse sait que le désir, s'il est vrai, s'incarne dans un *travail* : « travailler à la glorification de l'Eglise ».

Mais qu'est-ce que la glorification de l'Eglise ? Glorifier l'Eglise, c'est lui permettre de vivre toujours de la victoire de l'amour. Il faudrait, ici, chercher à travers toute l'Ecriture quelle est la signification de la gloire. C'est important, surtout dans la perspective de l'unité avec nos frères chrétiens d'Orient, qui sont très tournés vers la gloire. Nous ne parlons pas beaucoup, nous, de « glorifier l'Eglise », et pourtant il y a là une réalité très profonde. Il ne s'agit pas de faire de la propagande dans les journaux, de mobiliser les médias pour parler de l'Eglise ; ce n'est pas cela du tout. La glorification de l'Eglise n'est pas une question de gloire extérieure ; c'est intérieur, cela relève de l'Esprit Saint, et c'est pour que l'Eglise vive pleinement de la victoire de l'amour. Or l'Eglise, c'est nous, c'est chacun de nous, quelle que soit la place qu'il a dans l'Eglise. L'Eglise, c'est notre vie offerte à Jésus, vécue avec Jésus. L'Eglise est le corps mystique du Christ, et la glorification du corps mystique est la glorification de Jésus lui-même à travers ses membres — d'où le désir qu'a Thérèse de « sauver les âmes ».

Voyons bien le réalisme très grand de l'intention de Thérèse : le désir lié au travail. Le désir seul ne suffit pas, il faut mettre la main à la pâte. Il faut que les vertus théologiques s'incarnent dans toute notre vie et que, quoi que nous fassions, nous ayons des mœurs de travailleurs. L'Evangile nous montre ce que sont des mœurs de travailleurs, et il faut le savoir parce que nous devons tous travailler à la vigne du Seigneur. Certains sont des travailleurs de la onzième heure : on s'est converti à soixante-dix ans, ou on se convertit à la dernière minute,

sur son lit de mort. Tant mieux ! C'est une grâce. Et il y en a qui sont travailleurs depuis leur jeunesse ; cela aussi, c'est une grâce. Ce qu'il faut, c'est ne pas loucher sur les autres. Les plus vieux ne doivent pas loucher sur les plus jeunes, ni les plus jeunes sur les plus vieux.

« Ne jugez pas selon les apparences », nous dit Jésus¹⁴. Juger selon les apparences, c'est juger selon les résultats ; et on n'a pas le droit de juger selon les résultats, Jésus nous l'interdit. Quand le Mauvais a semé l'ivraie, le mauvais grain, il ne faut pas, nous dit encore Jésus, vouloir arracher l'ivraie tout de suite¹⁵. Il ne nous dit pas cela pour favoriser la paresse, mais pour nous faire comprendre que ce n'est pas à nous de discerner, chez les autres, le bien du mal. Juger selon les apparences, c'est prendre la place de Jésus grand prêtre. Lui ne juge jamais selon les apparences. Il peut nous arriver de voir une personne fragile, faible, qui a l'air de pécher — disons bien : qui a l'air de pécher, car nous ne pouvons pas savoir si elle pêche. Dieu seul le sait, lui seul sonde les reins et les cœurs¹⁶. Nous, nous ne le pouvons pas, et nous n'avons pas à le faire. Quand nous voyons quelqu'un qui a l'air de se conduire mal, une personne fragile qui se trouve dans des conditions très difficiles, ne jugeons pas ! Faisons comme Thérèse¹⁷ et aidons l'autre, portons la Croix avec lui. Parfois c'est cela, travailler à la gloire de l'Eglise. Et quand on appartient à une communauté, on doit travailler à

14. Jn 7, 24.

15. Mt 13, 24-30.

16. Cf. Ps 7, 10 ; Sag 1, 6 ; Jr 11, 20 ; 17, 10 et 20, 12 ; Ro 8, 27 ; Ap 2, 23, etc.

17. Lorsque le démon, écrit-elle, « essaie de me mettre devant les yeux de l'âme les défauts de telle ou telle sœur qui m'est moins sympathique, je m'empresse de rechercher ses vertus, ses bons désirs, je me dis que si je l'ai vue tomber une fois elle peut bien avoir remporté un grand nombre de victoires qu'elle cache par humilité, et que même ce qui me paraît une faute peut très bien être à cause de l'intention un acte de vertu. Je n'ai pas de peine à me le persuader, car j'ai fait un jour une petite expérience qui m'a prouvé qu'il ne faut jamais juger » (Ms C 12 v°- 13 r°, p. 251).

la gloire de l'Eglise dans cette petite Eglise qu'est la communauté ; et si on travaille ainsi à réaliser la victoire de l'amour à l'intérieur d'une communauté¹⁸, on ne peut plus la juger, on ne peut plus la critiquer. Dès qu'on y voit des fragilités, on se précipite pour aider. Dans une famille, c'est comme cela (et une famille chrétienne fait bien partie de la gloire de l'Eglise). Alors que si on ne travaille pas à la gloire d'une communauté, à la gloire de l'Eglise, on la juge tout de suite. Le « murmure » s'instaure, et il détruit tout. Thérèse est farouche sur ce point. Elle ne supporte pas qu'on juge les autres — on les juge toujours d'après soi-même, remarque-t-elle¹⁹ —, et elle ne se préoccupe aucunement des jugements qu'on porte sur elle²⁰.

C'est très exigeant, cette intention de la petite Thérèse ; cela relève vraiment de la béatitude des cœurs purs. Elle résume cela tout simplement en disant qu'elle désire être sainte en accomplissant pleinement, « parfaitement », la volonté du Père. Car il s'agit toujours de chercher la volonté du Père et de l'accomplir dans notre vie. La volonté du Père, c'est ce qu'il y a pour nous de plus concret. Ne cherchons jamais en premier lieu les effets, les réalisations. Voilà la vraie pauvreté chrétienne, et voilà la

18. Voir *loc. cit.*, p. 252, où Thérèse écrit qu'après avoir beaucoup combattu pour pratiquer la charité fraternelle, elle peut certes encore tomber, mais n'a plus beaucoup de mal à se relever parce que, dit-elle, « en un certain combat, j'ai remporté la victoire, aussi la milice céleste vient-elle maintenant à mon secours, ne pouvant souffrir de me voir vaincue après avoir été victorieuse dans la glorieuse guerre que je vais essayer de décrire ».

19. LT 169, p. 507.

20. Voir Ms C 13 r°- v°, pp. 251 et 252 : « Puisqu'on prend mes petits actes de vertu pour des imperfections, on peut tout aussi bien se tromper en prenant pour vertu ce qui n'est qu'imperfection. Alors je dis avec saint Paul : Je me mets fort peu en peine d'être jugée par aucun tribunal humain. Je ne me juge pas moi-même, Celui qui me juge c'est Le Seigneur. Aussi pour me rendre ce jugement favorable, ou plutôt afin de n'être pas jugée du tout, je veux toujours avoir des pensées charitables car Jésus a dit : Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. » Cf. LT 251, p. 607 (à sœur Marthe de Jésus) : « Ne soyez pas *une petite fille triste* en voyant qu'on ne vous comprend pas, qu'on vous juge mal, qu'on vous oublie. »

sainteté. Si Thérèse fait cet acte d'offrande, c'est pour aller vers la sainteté, et pour rien d'autre ; mais cette sainteté, ce n'est pas elle qui la fera : elle recevra la sainteté même du Christ.

Première exigence pour vivre de cette sainteté, et première manière de la recevoir : Thérèse supplie le Père de toujours la regarder à travers la face du Christ, la face de Jésus²¹. Cela, c'est aussi un enseignement pour nous : c'est seulement dans cette lumière que nous devons regarder l'Eglise, la communauté dans laquelle nous vivons, la famille à laquelle nous appartenons, et nous-mêmes. Toutes les petites curiosités malsaines doivent disparaître ; et notre manière de voir les choses, qui s'impose si facilement, disparaîtra si nous regardons les autres « à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'Amour ». C'est grand, parce que c'est mettre notre intelligence au service de la sagesse divine. La sagesse chrétienne consiste à tout regarder « à travers la Face de Jésus ». Nous sommes, nous aussi, « de la Sainte Face », si nous regardons tout dans le regard du Christ, et non pas avec notre manière de voir les choses et de les comprendre.

C'est cela qui permet à Thérèse d'offrir à Dieu la sainteté du Christ, les « trésors infinis de ses mérites », autrement dit le sacrifice de la Croix. Là, interrogeons-nous : quand nous assistons à la messe, offrons-nous au Père le sacrifice du Christ, pour nous offrir nous-mêmes à lui ? Notre prière est certes très fragile, très faible, mais nous sommes unis à Jésus ; nous pouvons donc (et c'est ce qu'il y a de plus grand dans notre prière) offrir la prière de Jésus, les mérites de Jésus crucifié et de toute sa vie. C'est ce que fait Thérèse dans son acte d'offrande. Elle offre aussi l'amour de la Vierge Marie, puisque Marie fait partie du corps mystique et qu'elle y est notre Mère. Tout ce que

21. Il y a là une réminiscence du Psaume 83 (84), 10 : « Ô Dieu notre protecteur, vois, et regarde la face de ton Christ » (selon la Vulgate). Cf. Pri 5, 6, p. 961.

Marie a nous est donné, et nous devons l'offrir ; par là notre offrande prend un poids qui nous dépasse complètement et elle devient « catholique ». Jésus, Marie, tous les saints, tous les anges, tout est offert pour glorifier le Père par Jésus, avec lui et en lui.

Nous avons relevé précédemment deux aspects très particuliers des désirs de la petite Thérèse, l'un concernant l'Eucharistie, et l'autre sa liberté. Son désir concernant l'Eucharistie est un désir fou, elle le sait, et c'est pour cela qu'elle le dit « infini » : que Jésus soit toujours présent en elle comme il est présent dans le tabernacle. Si on regarde ce désir matériellement, on dit qu'il est excessif et que c'est faux. Mais si on le regarde profondément, alors il est vrai. Le sacrement de l'Eucharistie est un *signe*, un symbole de l'amour de Dieu pour nous, mais un signe *divin*, c'est-à-dire qu'il *réalise* ce qu'il signifie : Jésus se donne à nous sous la forme du pain et il demeure au milieu de nous. Il nous faut donc comprendre la *signification* de ce signe, ce *en vue de quoi* il est donné : Jésus veut être toujours présent en nous « comme » il est présent dans le tabernacle. Il veut que, chaque fois que nous le pouvons, nous communions sacramentellement, mais *réellement*, à son corps et à son sang, afin de vivre de plus en plus du *mystère* de sa présence en nous par la grâce.

L'Eucharistie nous est donnée pour cela, pour que toutes nos activités deviennent une communion ; que même le travail devienne une communion — « travaillez (...) pour la nourriture qui demeure en vie éternelle »²². L'Eucharistie nous fait comprendre que Jésus, incessamment, se donne à nous et est *présent à nous* par ce don, et qu'il veut que nous vivions vraiment dans l'*unité* avec lui. Dans l'unité, aussi, avec tous ceux qu'il met auprès de nous. Dans la grande prière du chapitre 17 de saint Jean, dont on peut dire qu'elle

22. Cf. Jn 6, 27.

est la prière du Fils bien-aimé, Jésus demande au Père cette unité : « Qu'ils soient un comme nous »²³. Cette offrande que réclame Thérèse est donc l'offrande de tout le corps mystique. C'est très audacieux...

Plus loin, Thérèse remercie Jésus de l'avoir unie à ses souffrances. Là il y a un grand mystère, caractéristique du mystère chrétien, qu'elle a vécu dans une extraordinaire lucidité : l'amour chrétien, cet amour qui nous vient du cœur blessé de Jésus, est toujours lié à la souffrance. « Ne croyons pas pouvoir aimer sans souffrir », écrit Thérèse à Céline²⁴. Et à sœur Marie de la Trinité elle dit : « S'offrir en victime à l'amour, c'est s'offrir à la souffrance »²⁵. L'amour qu'on a pour le Christ crucifié est nécessairement lié à la souffrance, et à travers la souffrance il est lié à la gloire. Thérèse ne veut pas souffrir pour souffrir ! ni souffrir pour « expier »²⁶, comme c'était courant à son époque ; elle veut travailler pour glorifier le Père en glorifiant l'Eglise, et pour être glorifiée l'Eglise doit passer par la Croix, comme le Christ²⁷ dont elle continue la mission. Il y a donc toujours chez Thérèse ces deux versants : le versant de la glorification et le versant de la souffrance, qu'il ne faut jamais sépa-

23. Jn 17, 11, 21 et 22.

24. Voir ci-dessous, p. 86.

25. Voir ci-dessous, p. 166.

26. Thérèse dit très nettement que, à la différence « des saints qui passèrent leur vie à pratiquer d'étonnantes mortifications pour expier leurs péchés », elle n'a pas « choisi une vie austère » pour expier ses propres fautes, car « lorsqu'on jette ses fautes avec une confiance toute filiale dans le brasier dévorant de l'Amour, comment ne seraient-elles pas consumées sans retour ? » (LT 247, p. 604). Cf. Pri 7 (à Jésus au tabernacle), p. 965 : « Je vous offre tous les battements de mon cœur comme autant d'actes d'amour et de réparation et je les unis à vos mérites infinis. Je vous supplie, ô mon Divin Epoux, d'être vous-même le Réparateur de mon âme ». Et quand elle dit qu'elle n'a pas choisi la vie austère du Carmel pour expier ses fautes, « mais celles des autres » (LT 247, *loc. cit.*), il faut bien comprendre ce qu'elle veut dire — comme quand elle parle de « réparer ». C'est uniquement une question d'amour (voir LT 65, p. 360 ; 108, p. 413).

27. Cf. Lc 24, 26 : « N'est-ce pas là ce que devait souffrir le Christ pour entrer dans sa gloire ? »

rer. Il faut réfléchir à cela, car c'est sûrement un des aspects les plus caractéristiques de Thérèse — comme de Marthe Robin. On sait combien le cœur de chacune d'elles a été labouré ! avec cette différence que Thérèse a vécu très peu de temps, alors que Marthe est restée très longtemps sur la terre. Les souffrances de la petite Thérèse sont très intérieures, alors que dans les souffrances de Marthe il y a un aspect visible, charismatique : les stigmates et le fait de vivre sans prendre aucune nourriture.

A ce propos, je me souviens d'une étudiante en médecine de Paris qui avait entendu parler de Marthe et avait souhaité la voir. Le seul moyen de voir Marthe étant de suivre une retraite à Châteauneuf, je l'avais engagée à venir suivre celle que j'allais prêcher. Elle était donc venue, dans un but qui n'était peut-être pas d'une limpidité absolue par rapport au Saint-Esprit, mais qui était légitime, et elle s'était inscrite pour voir Marthe. Comme elle avait peur, elle m'avait supplié de l'accompagner — ce que j'avais aussitôt accepté, trop heureux de voir Marthe une fois de plus ! Sur la route elle avait cueilli des fleurs des champs, et était donc arrivée à la Plaine avec un gros bouquet de fleurs pour l'offrir à Marthe. Ainsi, elle aurait quelque chose à faire ! C'était plus facile d'arriver en disant : « Marthe, voici un bouquet pour vous », que de dire d'emblée : « Marthe, qu'est-ce que je dois faire ? » Alors Marthe lui a dit : « Déposez cela sur le lit, je ne peux pas le prendre ». Puis cette jeune fille, étudiante en médecine, a interrogé Marthe sur ce qui la frappait le plus : « Marthe, est-il vrai que vous ne mangez jamais ? » A quoi Marthe a répondu : « C'est la volonté de Dieu pour moi ». Et comme l'étudiante s'exclamait : « Ce doit être merveilleux de ne jamais manger ! on gagne du temps », Marthe a dit : « Ah ! vous croyez cela ? » On touche ici un aspect du réalisme de Marthe²⁸. De fait, c'est une détente

28. De même pour le sommeil, Marthe confie : « Il y a des fois, j'avoue bien humblement que j'aimerais dormir, pour oublier un peu ». Mais en même

de manger, même dans la vie religieuse où on écoute une lecture, et même si on prend le repas en silence. Parce que nous sommes trop habitués à manger, nous ne nous rendons pas compte de ce que cela peut représenter comme détente. Ne jamais manger, être toujours en face du Christ crucifié... on n'imagine pas ce que Marthe a pu vivre. Et sa remarque était très belle dans sa simplicité : « Ah ! vous croyez ? » Marthe n'a pas donné de leçon à cette jeune fille, elle n'a pas dit : « Ma petite, tu ne sais pas ce que tu dis ». Pas du tout ; elle a dit simplement : « Vous croyez ? »

Au-delà de ce réalisme fondamental, il y avait chez Marthe, comme chez Thérèse, le réalisme de l'amour divin qui nous fait reconnaître qu'au-delà de la souffrance il y a la joie, parce qu'au-delà de la souffrance et à *travers* la souffrance il y a l'amour. La souffrance peut être une purification qui permet à l'amour d'être parfait, et donc de combler de joie. C'est cela que nous donne l'acte d'offrande de Thérèse.

Ne pourrait-on pas dire que Marthe « achève » Thérèse ? Car Marthe, c'est bien cet acte d'offrande vécu dans la souffrance même de la Croix. Dans le regard de la sagesse de Dieu on ne peut pas séparer Thérèse et Marthe, et elles nous sont données l'une et l'autre d'une manière très spéciale. Marthe a vécu l'acte d'offrande. C'est Thérèse qui le lui a donné ; la petite enfant qu'est Thérèse, morte si jeune, l'a donné à celle qui allait le vivre si longuement et avec tant d'intensité... Marthe disait au père Finet que chaque semaine il lui fallait un nouvel acte de force (la force divine du martyre) pour entrer dans la Passion du Christ. Elle disait qu'on ne s'habitue jamais à la souffrance, que c'est toujours violent. Thérèse elle-même dit à ce sujet des choses très fortes, parce qu'elle aussi a souffert avec une extrême acuité. « Il faut, dit-elle en août 1897, que le bon

temps, comme Thérèse dans sa dernière maladie, Marthe dit : « Je ne voudrais pas dire non. Je ne pourrais pas dire non » (cité dans R. PEYRET, *Prends ma vie Seigneur* [Editions Peuple Libre - DDB 1985], p. 202).

Dieu soit bon pour que je puisse supporter tout ce que je souffre ! Jamais je n'aurais cru pouvoir souffrir autant »²⁹. Mais elle ne veut pas souffrir moins³⁰, ni moins longtemps, elle le redit encore quelques instants avant de mourir³¹. Dans son réalisme, elle n'aurait jamais voulu demander à Dieu de souffrir plus³², mais elle ne demande pas non plus de moins souffrir. La seule chose qu'elle désire, c'est d'aimer plus ; et si la souffrance est un moyen divin, alors c'est très bien, que Dieu la lui donne et lui donne de pouvoir la vivre afin d'être par là « consommée dans l'Amour »³³.

On voit combien cet acte d'offrande est lié à la sagesse de la Croix (nous y reviendrons). Thérèse le dit elle-même, en action de grâces :

Je vous remercie, ô mon Dieu ! de toutes les grâces que vous m'avez accordées, en particulier de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance.

Thérèse sait que l'Esprit Saint ne purifie notre cœur et notre intelligence que par « le creuset de la souffrance » ; c'est pour cela qu'on ne peut pas la supprimer, essayer de l'éviter.

C'est avec joie que je vous contemplerai au dernier jour portant le sceptre de la Croix. Puisque vous avez daigné me donner en partage cette Croix si précieuse, j'espère au Ciel vous ressembler et voir briller sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre Passion.

29. CJ 23.8.1, p. 1106.

30. Voir 25.8.5, p. 1110.

31. Voir 30.9, p. 1144 : « Jamais je n'aurais cru qu'il était possible de tant souffrir ! jamais ! jamais ! » ; et p. 1145 : « Oh ! je ne voudrais pas moins longtemps souffrir ».

32. 11.8.3, p. 1088 : « Je ne voudrais jamais demander au bon Dieu des souffrances plus grandes. S'il les augmente, je les supporterai avec plaisir et avec joie puisque ça viendra de lui. Mais je suis trop petite pour avoir la force par moi-même. Si je demandais des souffrances, ce seraient mes souffrances à moi, il faudrait que je les supporte seule, et je n'ai jamais rien pu faire toute seule. »

33. 31.8.9, p. 1118.

Stigmates éternels, ceux que Marthe, qui était si proche de Thérèse, a portés pendant tant d'années, unie à la Croix du Christ pour « vivre tout Jésus », « devenir totalement Jésus »³⁴. Remarquons combien Thérèse, dans son acte d'offrande, lie le « creuset de la souffrance » et la joie de contempler le Christ crucifié et glorifié, de le contempler face à face dans la gloire du Ciel parce qu'elle aura été intimement unie (la contemplation n'est pas un spectacle) à sa glorification sur la Croix — « Père, elle est venue, l'heure. Glorifie ton Fils afin que le Fils te glorifie... »³⁵.

« Je vous remercie (...) de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance. C'est avec joie que je vous contemplerai... ». L'âme de Thérèse, « purifiée comme l'or dans le creuset »³⁶, « mûrie dans le creuset des épreuves extérieures et intérieures, (...) relève la tête »³⁷. Comme saint Polycarpe au moment de son martyre elle rend grâces d'avoir été « trouvée digne de passer par le creuset de la souffrance »³⁸, digne d'avoir part au calice du Christ³⁹. Très tôt elle avait compris que pour s'offrir, il faut se dépasser⁴⁰. Nous ne nous offrons jamais dans l'immanence de notre « vécu ». Il faut dépasser cela pour être

34. Marthe disait le 30 octobre 1931 : « Pour vivre tout Jésus, pour devenir totalement Jésus, il faut vouloir être Jésus crucifié. Il faut se laisser tour à tour dépouiller, attirer, attacher sur la Croix au doux Bien Aimé, et demander, consentir à n'être qu'une âme, un cœur, une chair de souffrances pour tous avec Lui » (R. PEYRET, *op. cit.*, p. 84).

35. Jn 17, 1.

36. LT 165, p. 498 ; cf. LT 168, p. 505.

37. Ms A 3 r^o, p. 73. Cf. 27 r^o, p. 111 : « Mon âme était *loin* d'être *mûrie*, je devais passer par bien des creusets avant d'atteindre le terme tant désiré... »

38. LT 91, p. 392.

39. Voir *Le martyre de saint Polycarpe*, XIV, 2 (Sources chrétiennes 10, 3^e éd., 1958, p. 263) : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de ton enfant bien-aimé et béni, Jésus-Christ, (...) je te bénis pour m'avoir jugé digne de ce jour et de cette heure, de prendre part, au nombre de tes martyrs, au calice de ton Christ, pour la résurrection de la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité de l'Esprit Saint. »

40. Voir Ms A 12 r^o, p. 87 : « Je devais passer par le creuset de l'épreuve et souffrir dès mon enfance afin de pouvoir être plus tôt offerte à Jésus. »

tout entier pris par l'amour — autrement il n'y a pas d'offrande de la souffrance, et la souffrance nous ronge, elle nous aigrit, elle nous replie sur nous-mêmes. Il faut que l'amour divin soit là et brûle tout cela pour qu'il y ait un dépassement, et la liberté intérieure des enfants de Dieu⁴¹.

En disant que Jésus lui a donné sa Croix en partage, Thérèse nous montre que l'Eglise maintient en acte la mission du Christ en continuant de la vivre. Or l'Eglise, le corps mystique, c'est chaque membre uni à la Tête et tous les membres dans l'unité. Si donc nous sommes appelés (par pure gratuité) à continuer la mission de Jésus, nous devons maintenir dans notre cœur, au milieu des difficultés, des luttes, des angoisses, la joie que Jésus veut mettre en nous — la sienne⁴² —, joie qui n'est pas nécessairement sentie, éprouvée, expérimentée, mais qui doit être *toujours* présente. C'est la victoire de l'amour qui est source de toute joie, c'est elle qui donne la joie. La joie a un lien plus essentiel, plus direct, avec l'amour, avec l'*agapè*, que la souffrance ; l'amour est directement et essentiellement source de joie, n'oublions jamais cela. La petite Thérèse lie de manière extrêmement forte l'amour et la souffrance, mais sans faire aucune confusion entre ce *moyen* qu'est la souffrance — « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ? » — et la *fin* qui est l'amour. C'est parce que la souffrance lui permet d'aimer plus, d'aimer « comme Dieu aime » en se dépassant totalement elle-même, qu'elle peut dire : « Ici-bas tout me fatigue, tout m'est à charge... Je ne trouve qu'une joie, celle de souffrir pour Jésus, mais cette joie *non sentie* est au-dessus de toute joie »⁴³.

Si Thérèse *demande* de souffrir, si elle réclame la souffrance, c'est parce qu'elle la porte dans l'amour et s'en sert pour pouvoir aimer plus. Sa vocation, « c'est

41. Cf. Ro 8, 21.

42. Voir Jn 15, 11 et 17, 13.

43. LT 85, p. 384.

l'amour », et parce que « Dieu est plus grand que notre cœur »⁴⁴ Thérèse veut « élargir l'espace de sa tente »⁴⁵. Thérèse est là pour nous rappeler que l'amour est la vocation de tout chrétien, et que cet amour est source de joie⁴⁶. Chez un chrétien, toute souffrance doit être portée dans l'amour et donc dans la joie. Voilà ce que nous devons découvrir et vivre ; non pas seulement le découvrir intellectuellement, mais le découvrir d'une manière *pratique*. C'est vital. Le vieil adage : « Un saint triste est un triste saint » exprime quelque chose de tout à fait propre à la vie chrétienne. La vie chrétienne implique la joie. « Il est bon pour vous que je m'en aille », dit Jésus à ses disciples⁴⁷ ; puisque « c'est bon », c'est donc source de joie pour nous parce que c'est source d'amour.

44. 1 Jn 3, 20.

45. Is 54, 2. En juillet 1896 Thérèse écrit au père Roulland : « Ce soir pendant mon oraison j'ai médité des passages d'Isaïe qui m'ont paru si bien appropriés à vous que je ne puis m'empêcher de vous les copier. "Prenez un lieu plus spacieux pour dresser vos tentes... Vous vous étendrez à droite et à gauche, votre postérité aura les nations pour héritage, elle habitera les villes désertes... [Is 54, 2-3]. Levez les yeux, et regardez autour de vous ; tous ceux que vous voyez assemblés viennent vers vous, vos fils viendront de loin et vos filles viendront vous trouver de tous côtés. Alors vous verrez cette multiplication extraordinaire, votre cœur étonné se dilatera lorsque la multitude des rivages de la mer et tout ce qu'il y a de grand parmi les nations sera venu vers vous" [60, 4-5] » (LT 193, p. 547). Ces versets et ceux qu'elle cite encore, ont quelque chose de prophétique en ce qui la concerne : « "L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi (...) Il m'a envoyé pour annoncer sa parole, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour rendre la liberté à ceux qui sont dans les chaînes et consoler ceux qui pleurent [61, 1-2]. (...) J'irai dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler du Seigneur. J'annoncerai sa gloire aux nations et je les offrirai comme un présent à mon Dieu" [66, 19-20] » (*ibid.*).

46. Il y a un autre passage d'Isaïe que Thérèse, si elle l'avait connu, aurait beaucoup aimé (elle qui aimait tant Ap 21, 4 : « Il essuiera toutes les larmes de leurs yeux ») : « Les rachetés (*redempti*) du Seigneur reviendront, ils entreront dans Sion avec [des chants de] louange, une joie éternelle sera sur leur tête, ils auront la joie et l'allégresse, douleur et gémissements s'enfuiront » (35, 10 et 51, 11).

47. Jn 16, 7.

Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la Patrie [elle n'hésite pas à dire « jouir de vous », elle aspire à cette joie], mais je ne veux pas amasser de mérites pour le Ciel, je veux travailler pour votre seul Amour...

Cela, c'est encore le fruit du don de sagesse et du don d'intelligence. Car au niveau humain, si on travaillait « uniquement par amour », on perdrait le réalisme du travail, qui est un des grands aspects du réalisme de la vie humaine. Mais nous pouvons travailler pour *le seul amour du Christ* avec tout le réalisme de notre corps, qui porte ce que Jésus a porté dans sa Passion et à la Croix. Dans ce réalisme de l'amour divin prenant notre corps, on peut tout offrir, on peut tout donner, comme l'Agneau qui porte l'iniquité du monde. Cela, c'est le réalisme de l'amour divin ; seul l'amour divin est parfaitement concret, tout le reste est un peu abstrait. Parce que, comme le dit saint Augustin, Dieu est *la Réalité*, il *est*⁴⁸, et Dieu est Amour. Et l'Esprit Saint, qui nous lie à cet Amour trinitaire (puisque la charité est en nous une participation à l'Esprit Saint⁴⁹), veut que nous allions le plus loin possible dans cet amour divin.

Je veux travailler pour votre seul Amour, dans l'unique but de vous faire plaisir.

Cette exigence de travailler pour le seul amour de Dieu rejoint le souci constant chez Thérèse de « faire plaisir » au Père, de « faire plaisir » à Jésus. Pensons-nous assez à faire plaisir au Christ, à faire plaisir au Père ? Nous « faisons plaisir » au Père quand nous n'avons qu'un seul désir : l'aimer et travailler pour son seul amour.

Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides...

48. Voir *Enarratio in Psalmum* 101.

49. Voir SAINT THOMAS, *Somme théol.*, II-II q. 23, a. 3, ad 3. Voir aussi p. 143 et note 15.

Comme elle est limpide, l'intention de Thérèse dans cette offrande ! c'est uniquement Jésus, dans un dépassement complet d'elle-même. On voit là combien l'amour est extatique⁵⁰, combien il nous met *dans l'autre* et nous fait vivre de ce qu'il y a en lui de plus grand, de plus profond, de plus aimant.

50. Voir *Somme théol.*, I-II, q. 28, a. 3. Saint Thomas emprunte cette expression au Pseudo-Denys (*Sur les noms divins*, ch. 4). L'amour divin (mais c'est déjà vrai de l'amour humain) a un double mouvement : « Demeurez en moi, comme moi en vous » (Jn 15, 4). L'amour à la fois nous fait sortir de nous et creuse en nous une capacité de réceptivité à l'égard de celui que nous aimons. On va vers celui qu'on aime et on reçoit celui qu'on aime. Ces deux aspects peuvent paraître contradictoires, mais c'est parce que dans l'amour nos catégories « intérieur » - « extérieur » sont dépassées.

L'ACTE D'OFFRANDE (3)

L'acte d'offrande nous fait découvrir le secret fondamental de la petite Thérèse. Il faudrait que notre résolution de retraite soit de vivre cet acte d'offrande, de le faire nôtre, en le recevant comme un très grand don de Dieu pour le monde d'aujourd'hui, pour les hommes du XX^e siècle.

Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la Patrie, mais je ne veux pas amasser de mérites pour le Ciel, je veux travailler pour votre seul Amour, dans l'unique but de vous faire plaisir.

On voit ici la pureté du regard de Thérèse, la pureté d'un cœur qui ne veut qu'aimer, aimer « dans l'unique but de faire plaisir ». Ce n'est pas le « mérite » qui l'intéresse, car le mérite, c'est encore quelque chose qui nous appartient. Même chose pour le désir de perfection : il y a des gens qui veulent être parfaits, et qui croient qu'ils doivent être parfaits *avant* d'entrer dans l'intimité de Dieu. Ils se trompent complètement ! Etre parfait, c'est encore nous. Que les philosophes, eux, comprennent que la morale implique la perfection, d'accord. Mais la vie chrétienne est au-delà de la loi, sans la supprimer¹. La loi demeure et elle

1. Cf. Mt 5, 17 : « Ne croyez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. »

nous apprend à être vertueux ; elle est donnée pour qu'on soit vertueux. C'est pour cela que « pas un iota de la Loi ne disparaît »² ; parce que Dieu veut qu'on soit tout de même un peu vertueux... au moins pour ceux qui sont proches de nous ! Car si on est toujours de mauvaise humeur, c'est très ennuyeux pour le voisin ou la voisine. Quelqu'un qui est toujours de mauvaise humeur, qui a toujours l'air d'être Atlas portant la voûte céleste sur ses épaules, quelqu'un dont on n'arrive jamais à obtenir un sourire, c'est très ennuyeux ! Et cela vient d'un manque de vertu. Il faut donc, autant que possible, être vertueux ; mais ce n'est pas cela que Jésus demande en premier lieu.

Ce qu'il nous demande, c'est d'aimer Dieu et d'aimer le prochain³. Et pour que cet amour garde sa limpidité, il faut quelque chose de plus : chercher à plaire à Dieu. Non pas au sens où on cherche à plaire pour séduire, ou pour être estimé⁴, pour « se faire bien voir » ; chercher à « faire plaisir » comme dit Thérèse, c'est vouloir faire ce qui plaît à Dieu, ce qui lui est agréable. Et cela, ce n'est pas évident, il faut le chercher ; car quand on aime profondément quelqu'un qui nous dépasse complètement, qui est beaucoup plus grand que nous, on a parfois de la peine à découvrir exactement ce qui lui plaît. Un fiancé découvre ce qui plaît à sa fiancée parce qu'il veut conquérir son cœur. C'est pour cela qu'il est si charmant ! On voudrait bien qu'il

2. Mt 5, 18.

3. Mt 22, 37-39 ; Mc 12, 28-31 ; Lc 10, 27-28 ; Jn 13, 34 ; 15, 12 et 17.

4. Au contraire, Thérèse sait que ce qui plaît à Dieu, c'est de lui voir aimer sa faiblesse : « Ce qui plaît au Bon Dieu dans ma petite âme, ce qui lui plaît c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde » (LT 197, p. 552). Toute petite devant Dieu, elle lui « fera plaisir » aussi en restant toujours « un petit grain de sable bien obscur, bien caché à tous les yeux, que Jésus seul puisse le voir ; qu'il devienne de plus en plus petit, qu'il soit réduit à rien » (LT 49, p. 344). Jésus, écrit-elle encore (en comparant son âme et celle de Céline à des gouttes de rosée), « se plaît à les contempler mais Lui seul les regarde, et pour elles, ne connaissant pas leur valeur elles s'estiment au-dessous des autres créatures » (LT 141, p. 462).

reste toujours comme cela, si gentil... mais après le mariage, il s'habitue à son épouse. C'est cela qui est terrible dans la vie commune : on s'habitue ; et s'habituer, c'est contraire à l'amour. L'amour ne s'habitue jamais, il ne peut qu'être dans un renouveau et une découverte incessants. Là, humainement, l'imagination peut avoir sa place et être utile. Mais dans l'ordre surnaturel, c'est l'Esprit Saint qui fait cela, c'est lui qui nous fait découvrir toujours plus le bon plaisir du Père, le bon plaisir de Jésus. Et découvrir leur bon plaisir, c'est une qualité particulière du « premier amour »⁵. Le premier amour est inventif.

Ce qu'il y a de merveilleux chez la petite Thérèse, c'est que le premier amour est toujours là. Il n'est pas toujours exprimé, il n'est pas toujours senti, il n'a pas de répercussions psychologiques, mais il est présent ; et c'est ce premier amour qui permet de porter la souffrance, et de la transformer. La souffrance est alors vécue avec encore plus d'intensité, mais elle devient légère. Il y a une souffrance qui nous abat et une souffrance qui, au contraire, nous fortifie. Seul le premier amour permet d'être victorieux de la souffrance. Pourquoi ? Parce que ce premier amour est un grand désir, un grand désir d'aimer. On est dans l'état de celui qui veut conquérir, et donc il y a un grand désir ; tandis que lorsqu'on veut posséder, c'est terrible pour l'amour.

Entre posséder et aimer il y a en effet une contradiction interne. Quand on aime, on respecte tellement l'autre qu'on ne veut pas le ramener à soi ; tandis que quand on possède, on ramène à soi. Cela peut paraître subtil, mais quand on aime on comprend cela, on voit bien ce que c'est. Quand on ramène à soi, on est en pays conquis ;

5. Cf. Ap 2, 4, où le Christ reproche à l'Eglise d'Ephèse d'avoir perdu son « premier amour ». Au niveau éthique, une analyse de l'activité humaine révèle qu'il y a, à l'origine de toute amitié, un premier amour très radical qui nous connaturalise à la personne qui nous attire : on est « saisi » par cette personne.

alors que quand on aime profondément, quand on aime de ce premier amour, il y a à la fois un désir très grand et un très grand respect. On ne veut pas posséder, on respecte pleinement l'autre. Et respecter pleinement l'autre, c'est aussi découvrir ce qui peut lui faire plaisir ; c'est aimer en voulant lui donner ce qui lui fera le plus plaisir. L'amour, à ce moment-là, atteint toute sa force et garde en même temps toute sa légèreté, toute sa gratuité — bref, tout ce qui est propre à l'amour. L'acte d'offrande de Thérèse révèle le désir de son cœur : elle veut maintenir cela ; elle veut, tout en progressant dans l'amour afin d'aller sans cesse plus loin, garder toujours cette qualité du premier amour : sa délicatesse, sa finesse, sa gratuité.

Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres...

Thérèse a compris qu'il ne faut jamais regarder les résultats ; car si on les regarde, on en arrive à avoir une intelligence positiviste, qui reste accrochée aux résultats. Et celui qui fait cela ne regarde plus que ses décorations ! il ne progresse plus. Si on veut progresser, il ne faut pas regarder les résultats. Laissons les autres les compter.

Toutes nos justices ont des taches à vos yeux...⁶

La justice, qui consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, est la vertu qui nous permet de respecter l'autre ; c'est une des vertus fondamentales de toute communauté. Toute communauté humaine a comme *fondement* la justice. La *finalité*, la fin d'une communauté, c'est l'amour mutuel, la concorde, la confiance ; mais cela implique la justice (il ne peut pas y avoir de vie commune sans une certaine justice). Si donc la justice consiste à rendre à l'autre ce qui lui est dû, qu'en est-il à l'égard de Dieu, puisque l'homme

6. Cf. Is 64, 5 : « Nous avons été tous comme l'impur, et toutes nos œuvres de justice comme un vêtement souillé... »

doit *tout* à Dieu ? Comme le dit le Psaume : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce dont il m'a comblé ? »⁷. C'est pourquoi l'homme « juste », « juste et craignant Dieu », comme dit l'Écriture, sera celui qui adore Dieu et se confie à sa miséricorde.

« Toutes nos justices ont des taches à vos yeux. » Pourquoi ? Parce qu'il y a toujours un certain intérêt dans la justice. Celui qui s'en tient à la justice y cherche toujours un certain intérêt. Car il n'y a pas de surabondance dans la justice. Qui, parmi nous, paie ses impôts avec surabondance ? Payer ses impôts, cela relève bien de la justice, et là on n'est pas du tout au niveau de la surabondance. On va plutôt demander conseil aux gens avisés : « Que puis-je faire pour réduire un peu cette somme sans me faire "pincer" ? » Quand on aime, au contraire, on aime toujours avec surabondance : c'est le propre de l'amour. On ne peut jamais dire qu'on aime assez, et on ne peut pas se fixer une limite à ne pas dépasser, parce que l'amour implique la surabondance.

... Je veux donc me revêtir de votre propre Justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-même.

La justice de Dieu est liée à l'amour — Thérèse le dit souvent⁸. La justice humaine, elle, est distincte de l'amour,

7. Ps 115 (116), 3. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, II-II, q. 80.

8. Voir Ms A 83 v°, p. 211 : « A moi Il a donné sa *Miséricorde infinie* et c'est à *travers elle* que je contemple et adore les autres perfections Divines !... Alors toutes m'apparaissent rayonnantes d'*amour*, la Justice même (et peut-être encore plus que toute autre) me semble revêtue d'*amour*... Quelle douce joie de penser que le Bon Dieu est *Juste*, c'est-à-dire qu'Il tient compte de nos faiblesses, qu'Il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. De quoi donc aurais-je peur ? » LT 226, p. 588 : « Le Seigneur est infiniment *Juste* et c'est cette justice qui effraye tant d'âmes qui fait le sujet de ma joie et de ma confiance. Etre juste, ce n'est pas seulement exercer la sévérité pour punir les coupables, c'est encore reconnaître les intentions droites et récompenser la vertu. J'espère autant de la justice du Bon Dieu que de sa miséricorde. C'est parce qu'Il est juste qu'Il est compatissant et rempli de douceur, lent à punir et abondant en miséricorde [Ps 102 (103), 8]. Car Il connaît notre fragilité, Il se souvient que nous ne sommes que poussière [102 (103), 14]. »

et celle du démon s'oppose à l'amour. Le démon plaide parfois la justice (cela peut être pour nous des tentations très subtiles), mais une justice très dure parce qu'elle est sans amour. Thérèse, ici, discerne très bien la justice humaine de la justice de Dieu : « Je veux donc me revêtir de votre propre Justice et recevoir de votre Amour la possession éternelle de Vous-même ». On ne possède pas l'amour, mais on possède en quelque sorte la source de l'amour, qui est une Personne qui se donne à nous. Et c'est dit avec beaucoup de netteté : « Je ne veux point d'autre Trône et d'autre Couronne que Vous, ô mon Bien-Aimé ! »

A vos yeux le temps n'est rien, un seul jour est comme mille ans⁹. Vous pouvez donc en un instant me préparer à paraître devant vous...

Ce que Thérèse dit là est très important car cela montre le prix, aux yeux de Dieu, d'une prière très intense : un seul regard vers lui qui prend tout en nous vaut mille ans. Mais il faut aussi que, dans notre prière, nous sachions donner du temps. Ne disons jamais que « nous faisons une demi-heure d'oraison ». Cela n'a aucun sens, parce que l'oraison ne peut pas se mesurer¹⁰. On devrait plutôt dire : « Je consacre une demi-heure à essayer de faire oraison ». « Mon Dieu, je vous consacre une demi-heure, je la brûle pour vous. Je consacre cinq jours à faire une retraite : je les brûle pour vous. » Et au cours de la retraite il peut y avoir des moments de grande ferveur : l'aigle passe ! L'Esprit Saint, c'est l'aigle ; et il passe en nous emportant¹¹. Et quand on se laisse emporter par l'aigle, par

9. Cf. 2 Pe 3, 8 citant Ps 89 [90], 4. Thérèse aime beaucoup ce verset : voir entre autres Ms C 3 r^o, p. 238 ; LT 71, p. 367 et 87, p. 387 ; RP 3, p. 858.

10. De plus, on ne « fait » pas oraison. Remarquons à ce propos que sainte Thérèse de Jésus dit plus souvent « avoir oraison » (*tener oración*).

11. Cf. Ap 12, 14 : « Et les deux ailes du grand Aigle furent données à la Femme pour s'envoler au désert en son lieu, là où elle est nourrie *un temps et des temps et la moitié d'un temps*, loin de la face du Serpent. » ; Ex 19, 4 : « Vous avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait aux Egyptiens, comment je vous

l'Esprit Saint, un seul jour, un seul instant, il nous fait toucher l'éternité et nous redonne force, parce qu'on est tout près de la source. Sous le souffle de l'Esprit Saint, on rejoint la Source de tout amour. C'est là que Thérèse achève son offrande, dans ce qui est l'acte d'offrande proprement dit (que tout ce qui précède préparait) :

Afin de vivre dans un acte de parfait Amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux...

« Afin de » : voilà la finalité. Toute cette offrande d'amour est en vue de vivre dans « un acte de parfait Amour », c'est-à-dire de rejoindre le mystère même de Dieu, de toucher la source et de s'y perdre. Thérèse nous montre que la chose la plus grande que nous puissions faire, c'est de nous offrir. « Je m'offre comme victime d'holocauste » — c'est l'Agneau, Jésus qui, à la Croix, offre toute sa vie, s'offre lui-même, se donne complètement. « Je m'offre » dit Thérèse, pour vivre cet acte, pour que l'Esprit Saint puisse me prendre en supprimant tous les obstacles. Car en s'offrant à l'Amour miséricordieux, elle veut supprimer tous les obstacles pour laisser l'Aigle divin l'emporter et la prendre ; et elle s'offre en « victime d'holocauste », c'est-à-dire dans un sacrifice où tout est brûlé¹², comme l'indique l'étymologie (grecque) du terme. On demande que tout soit brûlé par le feu divin. C'est pour cela que Thérèse peut dire qu'après avoir prononcé cet

ai portés sur des ailes d'aigle et amenés près de moi. » ; Deut 32, 11 : « Tel un aigle excitant sa nichée, planant au-dessus de ses petits, il déploie ses ailes et le prend, le porte sur ses plumes. » ; Is 40, 31 : « mais ceux qui attendent Yahvé renouvellent leur vigueur, il leur pousse des ailes comme aux aigles ; ils courent sans se fatiguer, ils marchent sans s'épuiser. » Voir Ms B, 4 v^o- 5 v^o, pp. 229-231 et LT 49 p. 343. Pour elle, l'Aigle c'est Jésus, mais Jésus qui « l'emporte dans le Foyer de l'Amour », donc Jésus qui l'emporte dans le mystère du Père et lui donne l'Esprit Saint.

12. Voir Lev 6, 1-6. « Le feu qui est sur l'autel y brûlera sans s'éteindre ; le prêtre y allumera du bois chaque matin ; il y disposera l'holocauste et y fera fumer les graisses des sacrifices de paix. Un feu perpétuel brûlera sur l'autel, il ne s'éteindra pas » (Lev 6, 5-6).

acte elle était « comme plongée tout entière dans le feu »¹³.

Je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne Martyre de votre Amour, ô mon Dieu !

« Martyre de votre Amour » : c'est bien ce que Marie a vécu à la Croix, où elle est la Reine des martyrs. Pourquoi ? Parce qu'à la Croix elle a tout offert à Jésus, en ne faisant plus qu'un avec lui dans son sacrifice. Et à la Croix, Jésus lui a envoyé le Paraclet. On peut dire que c'est le premier moment de la Pentecôte, c'est-à-dire du don du Paraclet, pour Marie ; il y a là un don particulier de l'Esprit Saint fait à Marie. Le second moment, ce sera le don de l'Esprit Saint aux Apôtres après la Résurrection¹⁴, et le troisième sera pour toute l'Eglise, au Cénacle, à la Pentecôte proprement dite¹⁵. Il faut toujours bien voir ces trois Pentecôtes d'amour, en n'oubliant pas celle que la petite Thérèse a si bien comprise et qu'elle demande pour elle. Car si elle demande pour elle cet « acte de parfait Amour », pour être entièrement consumée dans ce feu d'amour, emportée par l'« Aigle adoré », l'« Aigle éternel »¹⁶, c'est parce qu'elle sait que Marie l'a vécu, et l'a vécu *pour elle*. Alors elle peut le vivre. « Et qu'ainsi je devienne Martyre de votre Amour, ô mon Dieu ! »

Comment est-on martyr de l'amour du cœur du Christ ? En étant avec lui à la Croix, en vivant avec lui son holo-

13. CJ 7.7.2, p. 1027.

14. Jn 20, 22-23.

15. Ac 2, 1-4.

16. Ms B, 5 v° pp. 231-232 : « O Verbe divin, c'est toi l'Aigle adoré que j'aime et qui m'*attire* (...) Aigle Eternel, tu veux me nourrir de ta divine substance (...). Un jour, j'en ai l'espoir, Aigle Adoré, tu viendras chercher ton petit oiseau, et remontant avec lui au Foyer de l'Amour, tu le plongeras pour l'éternité dans le brûlant Abîme de Cet Amour auquel il s'est offert en victime. »

causte. Le Christ est l'Agneau qui porte l'iniquité du monde, il a accepté de se présenter en face du Père comme le seul responsable de toute l'humanité pécheresse, il a tout pris sur lui pour que, par lui et en lui, nous recevions l'Amour miséricordieux du Père. Si nous essayons de saisir la profondeur de l'acte d'offrande de Thérèse à l'Amour miséricordieux, nous sommes vraiment en présence du mystère de Marie au pied de la Croix, de Marie dans sa coopération à la Croix du Christ. C'est *cela* que la petite Thérèse veut vivre : le mystère de la Compassion dans ce qu'il a de plus fort et d'ultime. Ce qu'elle dit là nous révèle ce que Marie a vécu ; elle peut nous le révéler parce qu'elle-même le *vit*.

A nous, enfants du XX^e siècle, qui avons ce privilège d'avoir reçu la proclamation du dogme de l'Assomption, il a aussi été donné d'entendre le Pape proclamer la Pentecôte d'amour. Marthe avait un tel désir que le Pape proclame cette Pentecôte d'amour ! Et Jean Paul II l'a proclamée à Czestochowa le 15 Août 1991, en la solennité de l'Assomption¹⁷, pour nous faire comprendre que le fruit le plus merveilleux de cette Pentecôte d'amour, c'est Marie dans son Assomption. Thérèse nous montre comment on peut anticiper ce mystère : par son acte d'offrande. Là nous découvrons ce que l'Esprit Saint veut nous donner dans cet acte d'offrande à l'Amour. Et quand le Pape dit officiellement, le jour de l'Assomption, que nous sommes en présence d'une Pentecôte d'amour, ne nous suggère-t-il pas que nous entrons dans la dernière étape du pèlerinage de l'Eglise ? Ce qui est sûr, c'est que cette nouvelle Pentecôte qui passe par le cœur de Marie, ce cœur qui compatit à la Croix et qui, actuellement, connaît et vit la gloire du Christ, cette nouvelle Pentecôte est pour nous.

17. « Voici une nouvelle Pentecôte : l'Eglise encore une fois réunie avec Marie, une Eglise jeune et missionnaire, consciente de sa mission. Recevez l'Esprit Saint et soyez forts. Amen ! » (*Jean Paul II et les jeunes à Czestochowa*, p. 49).

...Vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne Martyre de votre amour, ô mon Dieu !... Que ce martyr, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élançe sans retard dans l'éternel embrassement de Votre Miséricordieux Amour...

Cet acte qui va lui permettre d'entrer dans l'« éternel embrassement » de la Très Sainte Trinité lui fait devancer la gloire.

Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que, les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon Amour dans un Face-à-Face Eternel.

Ce qui dispose de la manière la plus forte à cette entrée dans la vision béatifique, à ce face-à-face éternel, c'est bien cet acte d'offrande à l'Amour miséricordieux. Et (redisons-le) c'est bien l'acte de Marie à la Croix, vivant le mystère de Jésus qui s'offre au Père pour le glorifier et pour nous sauver. La petite Thérèse a vécu cela sous le souffle de l'Esprit Saint. On peut dire que ce que Marie a vécu à la Croix, qui est le dernier acte de la vie du Christ sur la terre, c'est l'acte même de Jésus offrant toute sa vie au Père dans l'holocauste de la Croix, et son cri de soif, et la remise totale entre les mains du Père. A partir de la Croix, Marie ne peut plus vivre que ce dernier acte de la vie de Jésus, jusqu'au moment où elle-même vivra son dernier acte d'amour, dans une foi obscure et une espérance toute pauvre. Marie ne peut pas vivre d'un autre acte : c'est le sommet ! Elle est toute relative à Jésus, et à la Croix elle vit, sous le souffle de l'Esprit Saint, l'attraction prodigieuse qu'exerce le Christ crucifié : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi »¹⁸. Sous le souffle de l'Esprit Saint elle est attirée par Jésus, par son cri de soif et par la blessure de son cœur. Elle vivra ce

18. Jn 12, 32.

mystère jusqu'à la fin de son pèlerinage terrestre, car elle ne peut pas vivre quelque chose de plus grand.

Cela, la petite Thérèse l'a saisi d'une manière très étonnante, et c'est aussi ce cri de soif du Christ que Marthe vivait quand elle souffrait la Passion avec Marie. Et cela, c'est *pour nous*, dans ce siècle de terrible laïcisation. « Le Fils de l'homme, quand il viendra » que trouvera-t-il sur terre ?¹⁹ Ne trouvera-t-il pas « l'abomination de la désolation sur l'aile du Temple »²⁰ ? N'est-ce pas à cela que nous assistons, si nous sommes un peu clairvoyants, et si nous essayons de voir ce qui se passe autour de nous ? Ce n'est pas du tout pessimiste, c'est au contraire une grande espérance. Au milieu des souffrances il y a cet élan, cette attraction prodigieuse que Jésus sur la Croix exerce sur nous — si du moins nous avons le courage, comme la petite Thérèse, de regarder la sagesse de la Croix. C'est quelque chose de très grand, puisque c'est le secret de toute notre vie chrétienne. C'est cela que l'Eucharistie ne cesse de nous rappeler tous les jours, puisqu'elle nous est donnée pour que le mystère de la Croix soit actuel dans notre vie et que nous le vivions, autant que nous le pouvons.

Quand Thérèse dit : « Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande », cela prouve qu'elle sait que c'est là le sommet, et qu'il s'agit d'une offrande qu'on doit constamment renouveler. Ce n'est pas une répétition, c'est renouveler l'acte, le revivre constamment, pour rejoindre l'acte d'amour plénier que Marie a vécu. Comme c'est beau, de voir cette petite enfant qui nous révèle les secrets de sa Mère ! Une mère est toujours silencieuse ; ce sont les

19. Cf. Lc 18, 8 et Mt 24, 12 : « l'amour du grand nombre se refroidira ».

20. Dan 9, 27. Le chanoine Osty traduit « ordure dévastatrice », mais il note que la traduction qui a passé dans le Nouveau Testament est celle des Septante : « l'abomination de la désolation ». Voir notamment Ap 17, 4-5 et 21, 27.

enfants qui révèlent ses secrets. Et c'est la petite Thérèse qui révèle ce grand secret de Marie. Elle nous le révèle dans son acte d'offrande, en étant complètement brûlée, comme Marie au pied de la Croix. Car Marie est restée debout ; il ne faut pas croire les peintres du XVI^e ou XVII^e siècles, qui montrent Marie tombée en pâmoison à la Croix. Non. Saint Jean nous dit : *Stabat Mater*²¹. Elle est debout. Pourquoi ? Parce qu'elle est forte d'un amour qui vient directement de Jésus, elle est forte de ce feu qui la saisit et la prend. La petite Thérèse a la même force, et elle a renouvelé cette offrande « un nombre infini de fois », comme Marie, à la suite de Marie et en elle, jusqu'au « face-à-face éternel »²².

« A chaque battement de mon cœur... » Cela signifie aussi que cet amour est vécu par Thérèse à travers son cœur et tout son corps. Elle veut se servir de son corps pour renouveler cette offrande, car elle veut être à Jésus tout entière. Ce n'est pas désincarné ; c'est à travers son corps qu'elle aime Jésus, qu'elle veut brûler pour lui d'amour et de désir.

Car s'offrir à l'Amour miséricordieux, c'est un acte d'amour dans un élan, c'est-à-dire dans un *désir*. Et le martyr qu'implique cette offrande, ce n'est pas seulement

21. Jn 19, 25.

22. Thérèse a rencontré cette expression, comme l'image du fer et du feu, et d'autres, chez l'abbé Arminjon. Citons un passage ici, non pas pour réduire Thérèse à ses « sources », car la source de Thérèse, c'est « la source même de l'amour » (LT 56, p. 349), mais pour rendre hommage à ce prêtre qui a tant marqué Thérèse : « Si je fais entrer dans ma maison mes serviteurs et mes amis, si je les console, si je les fais tressaillir, en les pressant dans les étrointes de ma charité, (...) c'est insuffisant pour le contentement de mon Cœur divin, l'étanchement et la satisfaction parfaite de mon amour. Il faut que je sois l'âme de leur âme, que je les pénètre et les imbibe de ma Divinité, comme le feu imbibe le fer ; que, me montrant à leur esprit, sans nuage, sans voile, sans l'intermédiaire des sens, je m'unisse à eux *par un face à face éternel*, que ma gloire les illumine, qu'elle transpire et rayonne par tous les pores de leur être, afin que "me connaissant, comme je les connais, ils deviennent des Dieux eux-mêmes." » (*Fin du monde présent et mystères de la vie future*, Septième conférence, p. 201).

de mourir à tous nos désirs pour n'avoir plus qu'*un seul* désir, celui d'être attiré par Jésus ; c'est de *vivre cette attraction*, l'attraction même que le Père exerce sur la volonté humaine du Christ totalement transformée par sa plénitude de charité et qui l'entraîne à s'offrir lui-même sur la Croix en victime d'holocauste à l'amour du Père.

Pour mieux comprendre cette offrande, il est bon de relire certains passages de l'*Histoire d'une âme* qui sont éclairants. Peu de temps après avoir fait cette offrande d'elle-même, Thérèse comprend la grandeur de cet acte qu'elle avait été poussée à prononcer le jour de la fête de la Très Sainte Trinité. C'est beau, du reste, que ce soit le jour de cette fête, parce que c'est bien la Croix, la sagesse de la Croix, qui est pour nous la grande révélation de la Très Sainte Trinité. Il y a à la Croix comme une icône de la Très Sainte Trinité²³.

Cette année²⁴ le 9 juin, fête de la Sainte Trinité, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé²⁵.

D'où l'acte d'offrande. Cet acte est pour manifester à Jésus qu'elle l'aime ; et nous avons vu comment Jésus,

23. Nous connaissons tous cette icône de la Très Sainte Trinité représentée par les trois jeunes gens qui visitent Abraham au chêne de Mambré. Comme c'est oriental et orthodoxe, on l'aime beaucoup, et on a raison de l'aimer ! Mais nous avons un secret plus grand, une icône de la Très Sainte Trinité qui est pour nous bien plus parlante que celle-là, et incomparablement plus intérieure. Elle ne supprime pas la première, car le Nouveau Testament ne supprime rien de l'Ancien ; mais il en donne la signification plénière, et donc on doit s'arrêter plus au Nouveau Testament, et notamment à saint Jean, qu'à la Genèse. Certes, sur le plan psychologique, la Genèse nous dit des choses étonnantes ; il faudrait faire une psychologie chrétienne à partir de l'Écriture, ce serait très intéressant (faire la psychanalyse de Sarah, cela vaudrait la peine !). Mais dans l'ordre de la grâce on ne peut pas s'arrêter à l'Ancien Testament ; « car la Loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ » (Jn 1, 17). Voir ci-dessous, p. 96.

24. Il s'agit de l'année 1895. Thérèse écrit à la fin de l'année et remettra son manuscrit à Mère Agnès le 20 janvier 1896.

25. Ms A 84 r°, p. 212.

quelques jours après, lui donne un signe (une expérience sensible passagère, mais très forte) pour lui montrer que, au-delà de toute grâce sensible, il l'a prise tout entière à lui.

Je pensais aux âmes qui s'offrent comme victimes à la Justice de Dieu afin de détourner et d'attirer sur elles les châtements réservés aux coupables.

Il s'agit là d'une spiritualité (être paratonnerre pour s'attirer les foudres de la justice divine) qui n'est plus très à la mode aujourd'hui, mais qui a existé. Thérèse, avec beaucoup de charité, montre que ce n'est pas du tout ce qu'elle a dans le cœur, et elle ouvre la porte à quelque chose qui est bien plus conforme à ce que l'Esprit Saint réclame de nous. C'est en ce sens qu'elle est vraiment source d'un renouveau.

Cette offrande me semblait grande et généreuse, mais j'étais loin de me sentir portée à la faire. « O mon Dieu ! m'écriai-je au fond de mon cœur, n'y aura-t-il que votre Justice qui recevra des âmes s'immolant en victimes ? »²⁶

L'attraction de la justice n'est pas aussi forte que l'attraction de la miséricorde. Et Jésus n'aime pas trop qu'on s'arrête à la justice, parce qu'il est le seul qui puisse l'exercer parfaitement. En bonne théologie, c'est ce que l'on doit dire. C'est pour cela qu'on ne peut jamais conseiller à quelqu'un de s'offrir à la justice de Dieu. En théologie, on doit dire que seul Jésus pourrait s'offrir en victime (d'amour) à la justice du Père, parce qu'il est le seul à pouvoir la soutenir.

Thérèse a vu juste. Et l'amour miséricordieux de Jésus, auquel elle s'offre en holocauste, en victime d'amour, pénètre tellement son âme qu'il n'y laisse plus « aucune trace de péché », de sorte qu'elle n'a plus à « craindre le

26. *Ibid.*

Purgatoire ». Elle comprend aussi que Jésus « ne peut pas désirer pour nous des souffrances inutiles », et qu'il ne lui inspirerait pas les désirs qu'elle ressent « s'il ne voulait les combler ». Il y a là une grande précision doctrinale, qui montre combien Thérèse est mue par les dons du Saint-Esprit, et a vraiment reçu le charisme du *sermo sapientiae*.

Oh, qu'elle est douce, la voie de l'Amour !... Comme je veux m'appliquer à faire toujours avec le plus grand abandon la volonté du Bon Dieu !

Voilà ce que Thérèse elle-même reconnaît comme le fruit le plus précieux de cet acte d'offrande : la conformité totale à la volonté du Père et l'abandon entre ses mains. Devant elle s'ouvre un horizon tout autre que celui de la justice qu'elle évoquait plus haut, dans un dépassement de la justice. Il ne s'agit pas du tout d'un rejet, car elle sait bien que la justice de Dieu est éternelle et inséparable de son amour, mais d'un vrai dépassement, qui la met comme au-delà de la justice. Il faut bien saisir ce qu'elle dit, qui est, du reste, rigoureusement théologique, et qui montre merveilleusement ce que peut être une théologie mystique contemplant tout le mystère de Dieu à travers son amour miséricordieux²⁷ : voir tous les « attributs » de Dieu — sa simplicité, son infini, sa justice, sa providence, etc. — à travers son amour miséricordieux. La théologie « scientifique », c'est-à-dire le regard théologique sur Dieu dans sa plus grande rigueur, voit tout à travers la simplicité de Dieu (c'est le premier regard de Thomas d'Aquin sur Dieu contemplé dans son unité). Dans un regard de théologie mystique, tout est vu à travers l'amour miséricordieux, y compris la justice, pour maintenir un ordre de sagesse.

Le démon, nous l'avons dit, plaide parfois la justice, c'est-à-dire nous pousse parfois à dire : « Dieu n'est pas

27. Un peu comme saint Jean de la Croix les contemple dans la strophe III (vers 1 et 2) de la *Vive flamme d'amour*.

juste », « Dieu est injuste »²⁸. Beaucoup, aujourd'hui, sont scandalisés devant ce qui apparaît comme injuste de la part de Dieu, et disent que le plus grand obstacle pour eux, ce qui les empêche de croire à l'existence de Dieu, ce sont les souffrances qu'on voit partout dans le monde. Déjà Thomas d'Aquin, au Moyen Age, disait qu'un des plus grands obstacles à la découverte de l'existence de Dieu, c'est la souffrance, le désordre qui existe dans la souffrance (la souffrance amène toujours un désordre). De même, pour beaucoup de Juifs, le grand obstacle à la reconnaissance de Jésus comme Messie, comme l'Envoyé de Dieu auprès de nous, c'est le désordre qui règne dans le monde : « Si Jésus était vraiment l'Envoyé de Dieu, disent-ils, il y aurait la paix dans l'univers. Puisque cette paix n'existe pas, puisque la souffrance continue d'exister et que les injustices sont toujours présentes, Jésus n'est pas le véritable Messie ». Il y a là une tentation provenant du démon : l'ordre de la justice pris comme un absolu. On retrouve cela chez ceux qui refusent certains aspects de l'Eglise, de la conduite de l'Eglise. Le démon est très habile dans ses tentations : il sépare la justice de la miséricorde et de l'amour. Et la justice, c'est l'ordre ; on prend donc l'ordre de la justice comme un absolu. Ce faisant on le sépare, on lui donne un caractère très formel, et à ce moment-là il s'oppose à la conduite de l'Esprit Saint sur l'Eglise, qui est une conduite qui regarde les *personnes*. Quand on se fixe sur l'ordre, on ne regarde pas en premier lieu les personnes, on met l'ordre au-dessus. Considérer que l'ordre est ce qu'il y a de plus grand, c'est une tentation qui existe encore aujourd'hui. En réalité, l'ordre n'est pas ce qu'il y a de plus grand. Ce qu'il y a de plus grand, c'est la miséricorde, c'est l'amour ; et la conduite de l'Esprit Saint est une conduite d'amour et de miséricorde, qui regarde donc les personnes. Dans le regard de l'Esprit

28. Ce n'est pas nouveau : voir Ez 18, 25-29.

Saint il n'y a pas un « bien commun » au-delà des personnes (comme le prétendent ceux qui mettent l'ordre politique au-dessus de tout), puisque c'est la sainteté de chaque personne qui est l'absolu dans la conduite de Dieu.

Ce passage de l'*Histoire d'une âme* que nous venons d'évoquer fait allusion au terme : « Comment s'achèvera-t-elle, cette "histoire d'une petite fleur blanche" ? »²⁹ Il est bon de le relire en parallèle avec le récit que fait Mère Agnès du « 30 septembre, jeudi, jour de sa précieuse mort »³⁰, car cela nous aide à comprendre comment Thérèse a vécu son acte d'abandon jusqu'au bout. Car c'est bien cet acte d'abandon qui éclaire toute cette dernière journée.

« Précieuse aux yeux du Seigneur la mort de ses saints ! »³¹ Jusqu'au bout Dieu a voulu pour elle la souffrance, l'aridité, la sécheresse dans la foi, pour que l'amour aille jusqu'au bout et soit victorieux de tout. Il faut regarder ce récit (très beau dans sa simplicité, sa vérité) à la lumière de la Sainte Face, la lumière du Christ crucifié, pour voir comment Dieu veut ce lien de l'amour et de la souffrance. C'est cela, la sagesse de la Croix. C'est cela qui a poussé Thérèse à faire cette offrande à l'Amour miséricordieux, et c'est grâce à cette offrande à l'Amour miséricordieux qu'elle a pu vivre ces souffrances jusqu'au bout. Car seul l'Amour miséricordieux peut assumer la souffrance humaine en lui laissant toute son acuité mais en la transformant du dedans pour qu'elle soit tout entière ordonnée à l'amour, comme le bois ou la paille qui permet au feu de brûler davantage, de tout prendre³².

29. *Loc. cit.*, p. 213.

30. CJ 30.9, p. 1142. Voir ci-dessous, Epilogue, p. 171.

31. Ps 115 [116], 15.

32. Cf. LT 143, pp. 466-467 : « Jésus est bien assez puissant pour entretenir seul le feu, cependant il est content de nous y voir mettre un peu d'aliment, c'est une *délicatesse* qui lui fait plaisir et alors Il jette dans le feu beaucoup de bois, nous ne le voyons pas mais nous sentons *la force* et la chaleur de l'amour. »

Ce grand mystère de la sagesse de la Croix est la seule réponse qu'on puisse donner à ceux pour qui la souffrance présente prouve que Jésus n'est pas l'Envoyé du Père. Cette souffrance continue dans le cœur de Marie, elle continue dans le cœur des saints, dans celui de la petite Thérèse et dans le nôtre. Jésus, à l'Agonie, a demandé au Père que le calice s'éloigne de lui³³, et en même temps il acceptait pleinement ce que le Père voulait : « non pas ma volonté, mais la tienne »³⁴. Et le Père a voulu que ce calice, cette coupe, réalise l'unité entre le cœur de Jésus et sa Mère, entre le cœur de la petite Thérèse et le sien, entre le cœur de la petite Thérèse et celui de Marie. C'est le Père qui veut cela, pour que l'Amour miséricordieux aille jusqu'au bout.

33. Lc 22, 42 ; Mt 26, 39 ; Mc 14, 36. Le Christ, tout en ayant la vision béatifique (ou, pour prendre le langage de Thérèse, « jouissant de toutes les délices de la Trinité » : CJ 6.7.4, p. 1025), ressent dans sa nature humaine l'horreur de la mort, et de cette mort ignominieuse qui va être la sienne. Mais plus profondément encore, il est insupportable, pour son cœur d'homme, d'être par là cause de souffrance pour sa Mère. Un cœur noble, magnanime, veut être seul à souffrir — et Jésus sait qu'il peut tout vivre seul, que pour glorifier le Père et sauver les hommes son propre holocauste suffit. La coupe qu'il demande au Père d'écarter, n'est-ce pas plutôt la souffrance de Marie, et celle de Jean, de l'Eglise, de chacun de nous ?

34. Mt 26, 39 et 42 ; Mc 14, 36 ; Lc 22, 42.

LA SAGESSE DE LA CROIX

Demandons à l'Esprit Saint de nous prendre toujours davantage pour nous conduire au désert, tout près de Marie, pour adorer et aimer. C'est par l'adoration qu'on s'approche de la manière la plus vraie du cœur de Jésus et du Père. A la Croix, où il adore pour toute l'humanité, Jésus nous invite à adorer avec lui, et par l'adoration nous devenons « le désert de Dieu » (pour reprendre une expression que Marthe Robin aimait beaucoup), c'est-à-dire que nous écartons tout ce qui pourrait nous empêcher d'être dans cette relation directe avec Dieu. Par la grâce nous entrons dans ce contact direct avec Dieu et nous appelons l'Esprit Saint, nous mendions son aide pour qu'il nous rapproche de ce regard de Dieu, de ce regard du Père et de Jésus sur nous, et que nous ne puissions plus nous en détourner. Il faut demander cela à la Vierge Marie.

Thérèse de l'Enfant-Jésus et Marthe sont comme des sœurs aînées qui nous conduisent. Et plus nous touchons notre misère, notre faiblesse, en expérimentant combien nous sommes fragiles, plus nous avons besoin de leur secours pour pouvoir, avec elles, aller jusqu'au bout des exigences de la grâce, en nous dépassant toujours et en suppliant l'Esprit Saint de nous emporter. Plus on avance dans la connaissance de ce que la petite Thérèse nous apporte, plus on découvre cet appel constant à l'amour : la vocation du chrétien, c'est d'aimer.

Chez la petite Thérèse, cela se réalise à travers la souffrance. Elle y revient constamment. Il faudrait rassembler tous les lieux où elle montre la place de la souffrance dans sa vie, parce que cela nous aiderait à mieux saisir combien elle a compris (et très tôt) le mystère de la sagesse de la Croix. Prenons ici (parmi beaucoup d'autres) un passage d'une lettre à sa sœur Céline :

Ne négligeons rien de ce qui peut faire plaisir [à Jésus]. Ah ! Laissons-nous dorer par le Soleil de son *amour*... ce soleil est brûlant... consumons-nous d'*amour* !... St François de Sales dit : « Quand le feu de l'amour est dans un cœur tous les meubles volent par les fenêtres ». Oh ! ne laissons rien... rien dans notre cœur que Jésus !... Ne croyons pas pouvoir aimer sans souffrir, sans souffrir beaucoup...¹

C'est l'amour, et l'amour seul, qui donne son sens à notre vie ; et, dans l'amour, ce que Thérèse appelle « faire plaisir »² et qui est son souci principal.

Ne croyons pas pouvoir aimer sans souffrir, sans souffrir beaucoup. Notre *pauvre* nature est là ! et elle n'y est pas pour rien !... C'est notre richesse, notre gagne-pain !... Elle est si précieuse que Jésus est venu sur la terre exprès pour la posséder. Souffrons avec amertume, sans courage !... Jésus a souffert avec *tristesse* ! Sans tristesse est-ce que l'âme souffrirait !... Et nous voudrions souffrir généreusement, grandement !... Céline ! Quelle illusion !³

On voit dans quelle pauvreté intérieure nous entraîne cette manière d'aimer qui assume la souffrance. Il faut

1. LT 89, p. 389.

2. Cette expression, qui revient constamment chez Thérèse, rejoint ce que saint Jean de la Croix dit dans *Le Cantique spirituel* : l'âme qui aime se perd elle-même et ne fait plus aucun cas d'elle « en aucune chose, mais seulement de l'Ami, se livrant à lui gratuitement, sans regarder à aucun intérêt ; (...) se perdant à toutes choses, ne tenant compte d'aucune des siennes, mais seulement de celles qui touchent son Ami. (...) Tel est celui qui est vraiment épris de l'amour de Dieu, lequel ne prétend pas de profit ni de récompense » (str. XXI, 5, pp. 624-625).

3. LT 89, *loc. cit.*

accepter de souffrir « avec amertume, sans courage ». Mais là, comprenons bien : si on séparait cette phrase de son contexte, on se trouverait devant une spiritualité « rampante » qui serait bien loin de ce que Thérèse veut dire. L'amour, sur la terre, est accompagné de souffrances, et la souffrance est toujours lourde à porter. Si quelqu'un dit que la souffrance, c'est léger, ce n'est pas très juste ; en tout cas, ce n'est pas la vraie souffrance, car la vraie souffrance nous blesse toujours⁴. Et si l'amour de Dieu n'était pas là, nous serions rampants et nous nous arrêterions, désespérés.

Autre erreur à ne pas faire : croire que la souffrance « finalise » Thérèse, que la souffrance est pour elle un absolu (souffrir pour souffrir), une fin – alors que la souffrance ne finalise jamais. Il faut reconnaître que parfois, dans certaines de ses expressions, ou si on les tire de leur contexte, on pourrait avoir l'impression que Thérèse fait passer la souffrance avant l'amour⁵. Mais il n'en n'est rien ; et pour le comprendre, il faut lire ses écrits dans la lumière de l'Évangile, dans la lumière de la sagesse de la Croix. C'est très important, parce que c'est sûrement un des grands secrets de la petite Thérèse.

Pourquoi est-ce par la Croix que Jésus est notre Sauveur ? Saint Thomas se pose la question. Jésus est venu pour nous sauver, mais il aurait pu nous sauver par sa vie cachée. Il aurait pu nous sauver dans son obéissance à l'égard de Marie et de Joseph, et en adorant le Père dans le silence de Nazareth. Il aurait pu être notre Sauveur à travers ses gestes de miséricorde, quand il guérit les malades, par exemple à la piscine de Bézatha où Jésus sauve ce pauvre homme qui depuis trente-huit ans est là, infirme, et

4. De même celui qui prétend que la mort n'est rien, qu'elle est seulement l'entrée dans la gloire. Non, la mort reste une peine.

5. Par exemple quand elle parle de « rechercher la souffrance comme le plus précieux des trésors » (Ms C 10 v°, p. 248 ; cf. Ms A 73 r°, p. 193), ou quand elle dit que « le bonheur n'est que dans la souffrance » (LT 76, p. 373). Voir ci-dessous, pp. 164-167.

voit tous les autres passer devant lui⁶. A travers ses gestes de miséricorde, Jésus aurait pu sauver tous les hommes, qui sont tous des infirmes, comme celui-là. Il aurait pu aussi nous sauver par son enseignement, par exemple l'enseignement magistral sur le Pain de vie rapporté au chapitre 6 de saint Jean. Il aurait encore pu nous sauver à travers toutes les rencontres qu'il fait et qui représentent bien l'humanité : les époux (Cana), les vendeurs du Temple (l'humanité séduite par l'argent), Nicodème (le théologien), la Samaritaine (la femme qui ne sait plus aimer), le fonctionnaire royal (le père dont l'enfant agonise), etc. Mais le Père *veut* nous sauver par le sacrifice de la Croix, alors qu'il aurait pu nous sauver autrement⁷. Il y a donc là un choix divin, un choix de sagesse divine, pour nous.

Toute la vie du Christ est en vue de « son heure »⁸. L'heure de Jésus, c'est l'heure où il accomplit pleinement et totalement sa mission, qui est de glorifier le Père et nous sauver — car c'est pour cela qu'il est venu : « Voilà pourquoi je suis venu à cette heure-ci. Père, glorifie ton Nom »⁹. « Père, elle est venue, l'heure ! Glorifie ton Fils, afin que le Fils te glorifie... »¹⁰ Il est venu pour glorifier le Père et nous sauver, et c'est le mystère de la Croix qui unit ce regard contemplatif — glorifier le Père — et l'œuvre apostolique par excellence : nous sauver. C'est la volonté du Père, que cela se réalise à travers le mystère des souffrances de la Croix et des souffrances de l'Agonie, où il y a une tristesse (il n'y a pas de vraie souffrance sans une tristesse intérieure de l'âme, nous dit Thérèse), une tristesse telle que Jésus pourrait en mourir : « Mon âme est triste à en mourir »¹¹. Cette tristesse qui prend toute l'âme du Christ, c'est la tristesse causée par le poids du péché,

6. Jn 5, 1-9.

7. Cf. *Somme théol.*, III, q. 46, a. 2.

8. Cf. Jn 2, 4 ; 7, 30 ; 8, 20 ; 12, 23 et 27 ; 13, 1 ; 16, 32 ; 17, 1.

9. Jn 12, 27-28.

10. Jn 17, 1.

11. Mt 26, 38 ; Mc 14, 34.

l'horreur du péché par lequel l'homme se détourne de Dieu et se replie sur lui-même — péché d'orgueil personnel ou d'orgueil collectif (symbolisé par la tour de Babel). Le mystère de la Croix commence par l'Agonie et se poursuit jusqu'au Golgotha, en passant par la flagellation, le portement de Croix, et toutes les souffrances que Jésus a pu connaître du fait de la crucifixion.

Pourquoi Dieu, dans sa sagesse, a-t-il voulu unir, dans le mystère de la Croix, l'amour en ce qu'il a de plus grand, de plus fort, de plus pur, et la souffrance, la tristesse ? C'est à cause de cette sagesse de la Croix que la petite Thérèse unit si étroitement et constamment amour et souffrance, à sa manière qui est extrêmement pratique et simple. Si donc on veut comprendre Thérèse, on doit se poser la question. Pourquoi le Père, qui envoie son Fils pour le glorifier et nous sauver, fait-il ce lien entre l'amour et la souffrance, et la souffrance extrême, ultime, celle qui conduit à la mort et implique la mort ? Pourquoi le Père unit-il l'amour et la tristesse mortelle de l'Agonie ? Pourquoi cela ? C'eût été tellement plus normal d'unir l'amour à la joie, à la réussite !... et Jésus aurait été capable de réussir ! Il aurait pu apporter aux hommes le salut par l'entrée triomphale à Jérusalem, ou par cette procession étonnante que saint Jean nous montre au chapitre 6 de son Evangile, quand Jésus est suivi d'une foule de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants¹². Le salut aurait pu être donné là. De fait, rien de tout cela n'est indifférent au salut, mais ce n'est pas cela qui est « l'heure » de Jésus, le moment pour lequel il est venu. Son heure, c'est celle d'un acte d'amour qui se réalise à travers la tristesse de l'Agonie, les souffrances de la Croix et l'offrande de sa vie terrestre, dans l'obéissance au Père.

C'est par l'amour lié à l'obéissance que Jésus nous sauve ; c'est peut-être cela qui est la clef pour nous. Le Fils veut nous manifester son amour pour le Père, et c'est

12. Voir Jn 6, 10 et Mt 14, 21.

en manifestant son amour pour le Père qu'il le glorifie (cette manifestation proclame son amour pour le Père). Et pour manifester son amour pour le Père, il faut que Jésus incarne cet amour, dans une obéissance qui aille jusqu'au bout et qui implique l'offrande de sa vie. C'est donc une obéissance *radicale*. Tous les autres actes de la vie de Jésus sont faits dans l'obéissance au Père, mais aucun n'a été choisi par le Père pour que Jésus y manifeste tout son amour pour lui et le glorifie. C'est la Croix qui a été choisie, et il y a là un acte de choix absolument libre de la part du Père, ce qui est très impressionnant. Le Père choisit la Croix pour que l'amour soit plus manifesté, pour que l'amour soit parfaitement vécu, parfaitement incarné, qu'il se concrétise à travers toute l'humanité sainte de Jésus, toute sa nature humaine, dans une obéissance qui implique l'offrande de toute sa vie. Chaque fois que nous obéissons, nous offrons quelque chose de notre vie : nos capacités, ou simplement du temps. C'est le propre de l'obéissance, par laquelle on coopère avec celui qui a autorité.

Or qu'a fait le démon depuis le début du XX^e siècle ? Il a attaqué d'une façon très particulière l'autorité paternelle. Il l'a fait d'une manière très habile, en montrant tous les défauts de cette autorité — qui, de fait, s'exerce bien souvent d'une manière qui n'est plus un vrai service mais un pouvoir. A cause de cette confusion de l'autorité et du pouvoir, l'autorité paternelle est devenue odieuse. Alors on l'a rejetée, en rejetant du même coup l'obéissance. Comme c'est difficile pour nous, aujourd'hui, d'obéir ! Il faut bien le reconnaître : c'est ce qui nous est le plus difficile, tant nous avons le sens de notre autonomie. Mais Jésus nous montre que la volonté du Père sur lui, c'est que son acte d'obéissance prenne possession de tout lui-même. Que ce soit une obéissance vraiment radicale et « substantielle », qui exprime son amour : « Si vous m'aimez, dit Jésus à ses Apôtres, vous garderez mes commandements »¹³... « Si vous m'aimez »... Et juste

13. Jn 14, 15.

avant la Passion : « Il faut que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis comme le Père me l'a ordonné »¹⁴. Voilà la coopération étonnante de Jésus avec le Père à la Croix : une obéissance de Fils bien-aimé, une obéissance tout aimante. Et pour que cette obéissance aille jusqu'au bout il faudra l'offrande de sa vie — bien que l'obéissance ne puisse jamais être adéquate à l'amour, ne l'oublions pas. L'amour est toujours source de l'obéissance, et chaque fois que l'obéissance nous devient difficile, c'est parce nous n'aimons plus assez. Pour l'intelligence humaine, c'est révoltant d'obéir. Quand on arrive à un certain âge, on est capable de se diriger, on a une prudence, on a acquis de l'expérience ; et quand on se connaît un peu, c'est stupide et révoltant de devoir obéir à quelqu'un qui nous commande quelque chose en nous connaissant beaucoup moins bien que nous ne nous connaissons nous-mêmes.

Jésus, lui, obéit en Fils bien-aimé, et à cause de cet amour son obéissance va aller jusqu'au bout. Mais c'est l'amour qui porte l'obéissance, et non l'inverse. L'obéissance *concrétise* l'amour, d'une manière efficace. L'amour, dans l'obéissance, réalise toute son efficacité et toute sa force. Ainsi Jésus, à l'Agonie et à la Croix, manifeste combien l'amour du Père est l'absolu. L'amour du Père est *tout* pour lui ; et grâce à cet amour il peut offrir son âme qui porte l'iniquité du monde, grâce à cet amour il peut porter la flagellation, la condamnation à mort, comme un esclave qui n'a plus aucun droit ; grâce à cet amour il peut mourir sur la Croix avec toutes les souffrances que cela implique. Après quoi il y a encore le cri de soif, comme si cette œuvre si grande de la Croix — la plus grande œuvre qui ait existé sur notre terre, l'acte le plus grand, l'œuvre par excellence — ne suffisait pas. Le cri de soif nous révèle que cette œuvre, si grande soit-elle, n'est pas adéquate à l'amour, que l'amour va toujours plus loin et qu'on ne peut pas le ramener aux résultats, à l'œuvre, à l'efficacité. Comme c'est

14. Jn 14, 31.

grand, cela ! L'amour va toujours plus loin, et cela fait partie de cette lucidité contemplative du Christ crucifié, une lucidité au milieu de la souffrance, au milieu de l'offrande de toute sa vie. Jésus nous montre qu'au-delà du sacrifice de tout lui-même il y a cet amour pour le Père qui dépasse tout. On voit alors à quel point tout le mystère de l'Agonie et de la Croix est porté dans l'amour.

Nous commençons alors à comprendre pourquoi le salut s'est réalisé à travers le mystère de la Croix ; ou du moins nous commençons à deviner, car nous ne comprendrons pleinement qu'au ciel, dans la vision béatifique. Ici, sur la terre, cela reste toujours un mystère ; cependant nous devons tout faire pour aller le plus loin possible dans la contemplation de ce mystère, afin de pouvoir le vivre, nous aussi, et pour qu'il éclaire toute notre vie. Car la grande lumière de toute notre vie chrétienne, c'est la sagesse de la Croix, et c'est le message de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. Si elle nous a laissé son Acte d'offrande, c'est pour nous préparer à cela et pour nous faire comprendre que tout doit s'achever là, que tout prend sa signification là.

L'amour porte donc la souffrance ; mais pourquoi pas la joie ? L'amour, par lui-même, ne s'épanouit-il pas en joie ? Si Jésus aime tellement notre nature humaine, n'aurait-il pas dû manifester son amour suprême, l'amour par lequel il est Sauveur, par la joie ? Cela nous aurait été plus connaturel ! Jésus nous aurait donné la joie, plénière, totale, dès cette terre, et la réussite plénière de l'amour aurait été l'épanouissement de tout notre être et la joie. Car la joie implique toujours un épanouissement ; dès qu'il n'y a plus d'épanouissement il y a tristesse, il y a brisure, et une brisure qui devient parfois insupportable. On se replie alors sur soi, il n'y a plus l'aspect extatique de l'amour.

Comprenons que la Croix, avec tout ce qu'elle implique de souffrance, est un *passage*¹⁵, et que le terme, c'est la

15. La Croix est l'heure où Jésus « passe de ce monde au Père » (Jn 13, 1) et elle nous fait nous-mêmes « passer de la mort à la vie » (1 Jn 3, 14).

joie. Le terme n'est pas la tristesse, le terme n'est pas la souffrance (c'est pour cela qu'elle ne finalise pas). Le terme, c'est l'amour qui s'épanouit pleinement et totalement, jusqu'au bout, dans la joie. C'est le mystère de la Résurrection. « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi »¹⁶. Car la Croix, extérieurement, est un échec, et l'échec le plus terrible qui ait existé sur terre : parmi les douze disciples de Jésus, il y a un traître, celui que Jésus a choisi pour être son successeur le renie, et les autres s'enfuient — sauf un. Un seul sur douze, Jean, est présent à la Croix. Que dirait-on d'un père-maître qui aurait formé douze novices parmi lesquels un seul serait fidèle ? On s'apitoierait sur lui : « Pauvre père-maître, c'est un imbécile, il n'a rien compris... » La Croix, extérieurement, est un échec terrible, et le démon est persuadé que c'est sa grande victoire. En réalité la Croix est la victoire de l'amour, mais une victoire cachée : le grain de blé tombé en terre meurt pour porter beaucoup de fruit¹⁷. Là on touche la fécondité de l'amour. Non pas l'amour seul, mais la *fécondité* de l'amour. Pour qu'il y ait cette fécondité de l'amour il faut passer par la Croix, ce passage si difficile que Jésus nous indique, mais qui n'est qu'un passage, dont le terme est la Résurrection.

Beaucoup d'hommes ne saisissent pas cette alliance mystérieuse de l'amour et de la tristesse, la tristesse que cause le péché, le manque d'amour, l'orgueil. Par orgueil, ils n'acceptent pas de passer par la Croix, et donc ils n'acceptent pas d'aller jusqu'au bout des exigences de l'amour. Car il faut passer par la Croix pour qu'il y ait cette purification radicale de notre cœur, de notre volonté, de notre intelligence, afin que l'amour puisse s'emparer de tout en nous. La souffrance et la tristesse nous mettent dans un état de fragilité terrible, parfois insupportable : quand on souffre trop on ne peut plus rien faire, quand on

16. 1 Co 15, 17.

17. Cf. Jn 12, 24.

se laisse abattre par la tristesse on est annihilé — comme les Apôtres que Jésus, à l'Agonie, trouve « endormis de tristesse »¹⁸. L'amour est victorieux de la tristesse et de la souffrance de la Croix, mais c'est une victoire cachée, qui ne s'épanouira que dans l'au-delà. Dieu, le Père, réclame de nous un acte de foi qui aille jusqu'au bout. Selon les apparences (c'est pour cela qu'il ne faut jamais juger selon les apparences¹⁹), la Croix est un échec ; et quand nous vivons un tel échec dans notre vie, il nous faut une espérance toute divine et un très grand amour pour nous en sortir, pour ne pas rester anéantis par le poids de cette tristesse, de cette douleur.

Qu'elle est grande, la confiance que le Père réclame de son Fils... et de nous ! Si le Père veut cela, c'est pour que notre cœur soit purifié et puisse recevoir l'amour divin dans ce qu'il a de plus fort, de plus absolu. Si Dieu nous donne cette sagesse de la Croix, c'est pour nous purifier radicalement de ce que saint Jean appelle les trois « concupiscences » (ou « convoitises » : celle de la chair, celle des yeux et celle de la vie²⁰), et pour nous faire comprendre l'exigence profonde de l'amour. La joie ne pourrait pas réaliser cela. La joie n'est pas un passage. Le danger de la joie, c'est qu'on est tenté de s'y arrêter — on veut « dresser trois tentes »²¹ —, alors qu'on n'a jamais la tentation de s'arrêter à la souffrance, on souhaite plutôt qu'elle passe le plus vite possible. Thérèse elle-même, un instant, soupire : « N'est-ce pas encore l'agonie ?... Ne vais-je pas mourir ? » Mais aussitôt elle se reprend : « Oh ! je ne voudrais pas moins longtemps souffrir... ». Quand on souffre trop et que l'amour n'est pas assez fort, la tentation du suicide est grande, et pour que soit supprimée cette souffrance on y cède²².

18. Lc 22, 45.

19. Cf. Jn 7, 24.

20. 1 Jn 2, 16.

21. Mt 17, 4 ; Mc 9, 5 ; Lc 9, 33.

22. Voir Question 11, p. 211.

Cette alliance que Dieu a voulu entre l'amour et la souffrance, redisons-le, reste toujours un mystère pour notre intelligence humaine. Si l'Esprit Saint et le Père nous avaient demandé conseil, nous ne leur aurions sûrement pas dit de sauver le monde par l'Agonie et par la Croix. Nous leur aurions dit : « Sauvez le monde à Cana », car la transformation de l'eau en vin dans un climat de fête, c'est joyeux ! Ou bien : « Sauvez le monde par l'enseignement », car c'est grand ; ou « Sauvez le monde par des actes de miséricorde auprès des malades ». Mais non... il faut accepter d'être soi-même le malade, et pas sur une table d'opération : sur la Croix, en laissant l'Esprit Saint aller jusqu'au bout, jusqu'au coup de lance qui transperce le cœur et où Jésus est, d'une manière ultime, victime d'amour. Thérèse a saisi cela d'une manière inouïe — et c'est *pour nous*.

Ajoutons que le mystère de la Croix du Christ aurait pu nous faire retourner tous au Paradis terrestre, complètement libérés de toutes les conséquences du péché. N'est-ce pas cela que le Christ aurait demandé dans sa prière de l'Agonie ? « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne ». Jésus ne dit pas : « que la Croix s'éloigne », ni : « que ma mort s'éloigne », mais : « que ce calice... ». Que veut dire ce langage symbolique ? Il s'agit du calice de la souffrance, et Jésus demande : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne, que s'éloigne cette modalité, cette manière particulière dont tu veux sauver l'humanité et être glorifié ». Cette modalité, c'est que Marie soit présente à la Croix, c'est que Thérèse de l'Enfant-Jésus soit présente à la Croix. Un enfant qui souffre, un être fragile qui souffre, quelqu'un qui est complètement désarmé, c'est le scandale dont parle Camus. Et Thérèse est une enfant. Jésus, dans son Agonie, demande au Père que le calice s'éloigne. Il accepte de mourir seul, mais il supplie le Père d'être seul à souffrir ; et en même temps, il remet tout au Père : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux »²³. Cependant il a demandé

23. Mc 14, 36 ; Mt 26, 39. Cf. Lc 22, 42.

d'être seul à souffrir, parce qu'il nous connaît et qu'il sait combien nous sommes fragiles et faibles, combien c'est dur pour nous de souffrir et de mourir à nous-mêmes. Le Père pourrait lui permettre d'être seul à souffrir, car c'est lui, Jésus, qui nous sauve, c'est lui qui est le Sauveur, ce n'est pas Marie. Marie, c'est la surabondance. Jésus demande donc au Père d'être seul à souffrir, mais le Père veut que Marie soit là, et que Jean soit là, qu'il y ait cette icône de la Très Sainte Trinité à la Croix : Jésus, Marie, Jean, l'icône chrétienne de la Très Sainte Trinité. Jésus tient la place du Père, il est source de vie nouvelle, Marie est, comme le Fils, celle qui reçoit tout et qui donne tout ; et le fruit commun de l'amour de Jésus et de Marie, c'est Jean, c'est l'Eglise, c'est nous.

La présence de Marie n'est pas nécessaire : Jésus suffit à tout. Alors, pourquoi le Père veut-il qu'elle soit là ? Pour qu'elle soit plus unie à Jésus. Pour que tout le mystère de la Croix que vit Jésus, cette alliance de l'amour avec la souffrance, Marie puisse le vivre dans le mystère de la Compassion. Et avec Marie, c'est Jean. A la Croix, Marie est donnée comme Mère à Jean, et donc elle donne tout son trésor à Jean, et à chacun d'entre nous puisqu'en étant donnée à Jean elle est donnée à toute l'Eglise. N'oublions jamais, quand nous souffrons beaucoup, que Jésus a prié le Père pour que les souffrances et les tristesses que nous vivons maintenant nous soient épargnées, parce qu'il sait notre faiblesse. Jésus sait que quand nous avons un peu de joie, tout va bien, mais que dès qu'il y a de la souffrance, des brisures (ou même parfois, simplement des choses qui nous contrarient), nous sommes pris par la tentation du désespoir, la terrible tentation de nous replier sur nous-mêmes et de ne plus vivre du « premier amour ». Jésus le sait, et c'est pour cela qu'il a prié à l'Agonie. Mais le Père veut aller jusqu'au bout de la miséricorde, et aller jusqu'au bout de la miséricorde, c'est permettre à la créature sauvée par la Croix d'être unie à Jésus au point de *devenir sauveur avec lui* — ce que Thérèse a si ardemment désiré.

Si Marie n'avait pas été présente à la Croix, si Marie n'avait pas vécu le mystère de la Compassion, elle serait moins unie à Jésus, parce qu'elle ne vivrait pas ce que Jésus a vécu. L'alliance de l'Époux et de l'épouse qui, du prophète Osée au Cantique des cantiques, est au cœur de toutes les alliances de l'Ancien Testament, est au cœur de la nouvelle Alliance, et c'est là qu'elle se réalise pleinement. Jésus est l'Époux de l'Église²⁴, et Marie à la Croix est l'épouse de son cœur. Cette alliance de l'Époux et de l'épouse ne se réaliserait pas si Marie n'était pas présente à la Croix, et elle ne se réaliserait pas pour nous-mêmes si nous n'étions pas liés à la Croix du Christ et à son Agonie. Nous resterions des serviteurs, mais nous ne serions pas des épouses. L'épouse vit tout les secrets de l'époux et elle fait la même œuvre que l'époux — autrement elle ne serait pas épouse. Marie fait la même œuvre que le Christ, dans sa foi, dans son espérance et son amour, et c'est en ce sens qu'elle complète et achève tout le mystère de la Croix. Et par Marie, c'est Jean ; et par Marie et Jean c'est Thérèse, et c'est nous²⁵.

Demandons à la petite Thérèse, qui a vécu cela avec tant d'acuité et de profondeur, et surtout une telle simplicité, de nous aider à recevoir ce secret et à en vivre.

24. Cf. Eph 5, 25-32.

25. Si nous croyions vraiment que Jésus a souffert de ne pas nous délivrer de toute souffrance, et qu'il a dû accepter, dans son mystère d'Agonie, de nous entraîner dans sa propre souffrance, cela ne nous aiderait-il pas à ne plus nous révolter devant la souffrance, à ne plus nous laisser abattre, à nous servir de la souffrance pour devenir « un » avec lui, comme Thérèse, dans l'holocauste où il glorifie le Père et sauve les hommes ?

« UNE PETITE VOIE TOUTE NOUVELLE... »

Essayons maintenant de mieux comprendre ce qui nous conduit vers l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux. La voie qui nous y mène, c'est Jésus lui-même, puisqu'il est la Voie¹. Il faut donc se demander ce qui, dans le mystère du Christ, est la voie, ce à quoi nous revenons tout le temps en vue d'atteindre le but, la *fin* (ce vers quoi on tend). La fin, nous l'avons vu, c'est la vie contemplative, autrement dit l'unité d'amour avec Jésus et avec le Père. Regardons maintenant le *comment*. Comment être amené à cet acte d'offrande pour vivre de la manière la plus profonde cette unité d'amour avec les trois personnes divines ?

En juin 1897, Thérèse écrit à Mère Marie de Gonzague :

J'ai toujours désiré d'être une sainte [ce désir exprime son *intention* fondamentale], mais hélas ! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il y a entre eux et moi la même différence qui existe entre une montagne dont le sommet se perd dans les cieux et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants ; au lieu de me décourager, je me suis dit [là, c'est l'inspiration de l'Esprit Saint] : le Bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables, je puis donc malgré ma petitesse aspirer à la sainteté ; me grandir, c'est impossible, je dois me supporter telle

1. Jn 14, 6.

que je suis avec toutes mes imperfections, mais je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle².

C'est alors que Thérèse prend l'image de l'ascenseur et confie qu'elle voudrait, elle aussi, « trouver un ascenseur pour s'élever jusqu'à Jésus », car elle est « trop petite pour monter le rude escalier de la perfection »³.

Comme cela est vrai pour nous ! Nous n'avons plus les vertus des saints d'autrefois. Si, dans une communauté religieuse, on ne recevait au noviciat que les gens vertueux (comme on le faisait autrefois), le noviciat se fermerait bien vite. Mais la Sainte Vierge nous fait comprendre qu'il faut accepter d'être de son siècle, et ne pas rêver aux chevaliers ou héros d'autrefois. Il est très rare que l'éducation que les jeunes reçoivent aujourd'hui aboutisse à la vertu. Alors, va-t-on pour cela mettre fin à la vie religieuse ? C'est la question que certains se sont posée, et ils ont répondu affirmativement. C'est pourquoi Dieu nous a donné la petite Thérèse, qui dans sa petitesse est authentiquement évangélique. Thérèse, c'est l'Évangile dans toute sa pureté et vécu par un cœur d'enfant. Avec elle on apprend à être vrai en face de Dieu, à accepter ce qu'on est. Avec Dieu, on ne triche pas : on s'accepte tel qu'on est. Est-on boiteux ? mais oui ! pourquoi pas ? Jésus nous dit qu'il vaut mieux entrer dans le ciel boiteux que d'avoir encore ses deux pieds et être orgueilleux⁴. Thérèse poursuit :

2. Ms C 2 v°, p. 237. C'est le seul lieu de ses écrits où Thérèse emploie l'expression « petite voie ». Elle dit plutôt « voie de l'amour » (Ms A 83 r°, p. 210 et 84 v°, p. 213). Mais oralement (dans le *Carnet Jaune*) elle parle volontiers de « sa petite voie » (voir CJ 4.6.1, p. 1007 ; 15.7.1, p. 1044 ; 17.7.1, p. 1050). L'expression « voie d'enfance spirituelle » est employée oralement (CJ 13.7.12, p. 1041 ; cf. *Autres paroles* [à Mère Agnès], p. 1177), mais nulle part dans les écrits.

3. *Ibid.*

4. Cf. Mc 9, 45. Et qui Jésus envoie-t-il chercher dans les rues pour les faire entrer dans la salle du festin ? « les pauvres et les infirmes, les aveugles et les boiteux » (Lc 14, 21).

Alors j'ai recherché dans les livres saints l'indication de l'ascenseur objet de mon désir et j'ai lu ces mots sortis de la bouche de La Sagesse Eternelle : Si quelqu'un est *tout petit*, qu'il vienne à moi. Alors je suis venue, devinant que j'avais trouvé ce que je cherchais et voulant savoir, ô mon Dieu ! ce que vous feriez au tout-petit qui répondrait à votre appel ; j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé⁵.

On voit ici la recherche de la vérité qui anime Thérèse, cette ténacité à vouloir découvrir, pour elle et pour ceux qui suivront, ce qui conduira vraiment au but.

Et voici ce que j'ai trouvé : « Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerais, je vous porterais sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux »⁶ (...) L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au Ciel, ce sont vos bras, ô Jésus ! Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, au contraire il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente et moi je veux chanter vos miséricordes⁷.

Quelques mois auparavant elle écrivait à sœur Marie du Sacré-Cœur :

Ne croyez pas que je nage dans les consolations, oh non ! ma consolation c'est de n'en pas avoir sur la terre. (...) Je comprends si bien qu'il n'y a que l'amour qui puisse nous rendre agréables au Bon Dieu que cet amour est le seul bien que j'ambitionne. Jésus se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise Divine, ce chemin c'est *l'abandon* du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père⁸.

Et en juillet 1897 elle confiera à Mère Agnès :

5. Ms C, *loc. cit.* ; cf. Pr 9, 4.

6. Is 66, 13 et 12. *Loc. cit.*, pp. 237-238.

7. Ms C 3 r°, p. 238 ; cf. Ps 88 (89), 2 (Vulgate) ; Thérèse cite très souvent ce verset.

8. Ms B 1 r°, pp. 219-220 ; C 22 r°, p. 264 ; C 23 r°, p. 265 (« dans les bras de Jésus ») ; C 36 v°, p. 285 (*idem*). LT 226, p. 589, etc.

Cette parole de Job : « Quand même Dieu me tuerait j'espérerais encore en lui »⁹, m'a ravie dès mon enfance. Mais j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon. Maintenant j'y suis ; le bon Dieu m'y a mise, il m'a prise dans ses bras et m'a posée là...¹⁰

Les bras du Bon Dieu, les bras du Père, les bras de Jésus, ces expressions qui reviennent si souvent chez Thérèse, expriment l'espérance¹¹. Dès que nous faisons un acte d'espérance, nous sommes dans les bras de Dieu. Nous le sentons plus ou moins, mais nous y sommes puisque, dès que nous faisons un acte d'espérance, Dieu vient à notre secours et nous permet d'avancer, non plus à notre rythme, mais à son rythme divin. N'est-ce pas cela, la petite voie ? Nous mettre au rythme du Seigneur, et non

9. Jb 13, 15 (Vulgate). Thérèse a trouvé ce verset de Job vers l'âge de onze ans, en 1884, dans un livre sur la *théologie des plantes*, ou *Histoire du monde végétal*, de l'abbé Chaudé.

10. CJ 7.7.3, p. 1027. Là seulement elle trouve le repos, celui que Jésus promet en Mt 11, 29. Cette parole de Job, que Thérèse cite beaucoup, lui dit « tout ce qu'elle a à faire » (CJ 15.5.3, p. 997 ; cf. NPPA cité dans *La Bible avec Thérèse de Lisieux*, Cerf-DDB 1979, p. 166 : cette parole « comprend tout »).

11. Saint Jean de la Croix emploie cette image pour décrire et faire comprendre un état qui dispose l'âme à « l'union du mariage spirituel avec Jésus » (*Vive flamme*, str. III, 3). Mais il ne faut pas entendre cela de faveurs extraordinaires réservées aux « grands mystiques ». La vie théologale, si on veut la vivre dans toute sa vérité, c'est-à-dire en dépendance étroite de l'Esprit Saint, est en elle-même cette vie d'union aux trois personnes divines, et c'est bien à cela que nous conduit la petite voie de Thérèse. Nous pouvons donc lire avec elle (c'est-à-dire : dans la lumière qu'elle donne, car elle ne cite pas ce passage) ce que dit ici saint Jean de la Croix : si nous nous obstinons « à vouloir travailler par nous-mêmes avec l'imagination et l'entendement » (comprendons : à vouloir avancer par nous-mêmes, selon ce que nous comprenons et en comptant sur nos propres forces), nous ressemblons « à un enfant que sa mère veut porter sur ses bras, et lui crie et se démène des pieds pour aller sur ses pieds, et ainsi ni lui ni sa mère ne cheminent ». Mais en réalité, « l'âme doit [alors] prendre garde que, bien qu'elle ne se sente pas cheminer ni rien faire, elle fait beaucoup plus de chemin que si elle allait sur ses pieds, parce que Dieu la porte dans ses bras. Et ainsi, bien qu'elle chemine au pas de Dieu, elle ne sent pas le pas. (...) Que l'âme s'abandonne entre les mains de Dieu et ne se mette pas en ses propres mains... » (*loc. cit.*).

plus à notre rythme. Si nous marchons à notre rythme, si nous n'avons pas besoin de lui, le Seigneur nous laissera, parce qu'il est très respectueux de notre liberté. C'est pour cela que Thérèse ose demander à Dieu de lui « ôter la liberté » de l'offenser¹². Dieu a un tel respect de notre liberté que si nous voulons vivre notre vie selon notre rythme propre, il nous laisse faire. La grâce, « semence de gloire », « semence incorruptible »¹³, nous met au rythme de vie de la Très Sainte Trinité. Avons-nous ce réalisme, de croire que notre vie divine est au rythme de la Très Sainte Trinité, comme le cœur de Jésus ? Voilà ce que nous vivons grâce aux vertus théologiques, et le temps qui nous est donné pour avancer est précieux, car nous n'avons qu'une seule vie¹⁴. Combien de temps cela durera-t-il ? Nous n'en savons rien, car personne ne sait quand le Christ reviendra et nous ne savons pas non plus le temps qu'il nous reste à vivre. Cela n'a pas d'importance, et ce n'est pas une question d'âge ; le rythme de la Très Sainte Trinité dépasse tout cela. Et nous mettre au rythme de la

12. Jusqu'à la fin de sa vie elle reconnaîtra qu'elle peut commettre des fautes, ou du moins « faire de petites sottises » : « J'aurai le droit sans offenser le bon Dieu de faire de petites sottises jusqu'à ma mort, si je suis humble, si je reste toute petite » (CJ 7.8.4, p. 1084). Mais elle ne voudra pas s'y arrêter : « Vous ne faites pas comme moi. Quand j'ai commis une faute qui me rend triste, je sais bien que cette tristesse est la conséquence de mon infidélité. Mais, croyez-vous que j'en reste là ? ! Oh ! non, pas si sotté ! Je m'empresse de dire au bon Dieu : Mon Dieu, je sais que ce sentiment de tristesse, je l'ai mérité, mais laissez-moi vous l'offrir tout de même, comme une épreuve que vous m'envoyez par amour. Je regrette mon péché, mais je suis contente d'avoir cette souffrance à vous offrir » (CJ 3.7.2, pp. 1021-1022). Et parce qu'elle a saisi que l'Amour divin sait tirer profit du mal qu'il trouve en elle, elle peut dire : « Sans doute, on peut bien tomber, on peut commettre des infidélités, mais, l'amour sachant *tirer profit de tout*, a bien vite consommé *tout* ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant qu'une humble et profonde paix au fond du cœur... » (Ms A 83 r°, p. 210). Elle gardera cependant jusqu'à la fin cette crainte divine : « O mon Dieu, je vous en prie, préservez-moi du malheur d'être infidèle » (CJ 7.8.4, p. 1083).

13. 1 Pe 1, 23.

14. Thérèse parle souvent du « court instant de la vie », qui « passera bien vite ».

Très Sainte Trinité, c'est choisir cet ascenseur divin que sont les bras du Christ, c'est-à-dire nous mettre dans cette attitude d'abandon. Seul le *mystère* de l'abandon vécu en vérité peut conduire à l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux. Voilà « la voie qui conduit au Ciel », comme dit Thérèse. C'est la voie de la petitesse.

Pourquoi est-ce une voie de *petitesse* ? Parce que c'est reconnaître notre néant en face de Dieu. Thérèse souligne souvent cela. C'est reconnaître la vérité de cette parole si forte de Jésus, que Thérèse prend à la lettre : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire »¹⁵. *Rien*, même pas monter une marche. Cela, c'est le point de départ de l'abandon ; tant qu'on n'a pas compris cela, on n'est pas abandonné au Seigneur. L'acte d'adoration, dont Thérèse ne parle pas beaucoup mais qui est toujours sous-jacent chez elle, nous fait comprendre notre néant. Plus exactement, il nous fait reconnaître que notre âme est créée actuellement par le Père, par la Très Sainte Trinité. Vivre de cet acte créateur, « toucher » dans la foi¹⁶ cet acte créateur, c'est l'adoration. C'est nous mettre dans la lumière de la sagesse du Créateur et comprendre que du côté de Dieu l'acte de la création est éternel, et qu'il est donc *actuel* pour nous. Je peux *maintenant*, à chaque instant, découvrir cet acte purement gratuit de Dieu qui crée mon âme par amour, et je peux en vivre. Par là je découvre que par moi-même je ne suis rien, et que je suis entièrement, dans tout ce que je *suis*, entre les mains de Dieu. C'est la première expérience de ma petitesse, une petitesse toute relative à l'acte créateur de Dieu et entièrement remise à son amour, à sa lumière. C'est pour cela (nous l'avons dit¹⁷) qu'il est si important de faire des actes d'adoration, et qu'il faut apprendre à les faire avec Jésus. C'est lui l'Adorateur du Père par excellence, qui fait de nous « des adorateurs en

15. Jn 15, 5.

16. Cf. ci dessus, p. 35, note 5.

17. Voir p. 16.

esprit et en vérité », ceux que le Père *cherche*¹⁸. C'est le point de départ de toute éducation divine sur nous, et rien ne pourra supprimer ni remplacer cela. Le point de départ n'est pas la méditation, c'est l'adoration. C'est du reste beaucoup mieux ! parce que pour exercer la méditation il faut un peu d'instruction et un peu de temps. Tandis que les actes d'adoration, on peut les faire n'importe quand, même quand on a mal à la tête (ils sont peut-être moins brillants, mais ils sont alors plus cachés dans l'amour). Nous pouvons *toujours* nous mettre en présence de ce regard de la sagesse du Dieu créateur sur nous, et reconnaître notre totale dépendance à son égard, dans tout notre être, et aimer cette dépendance. Car si nous nous cabrons devant cette dépendance, nous n'adorons pas. L'adoration est un acte d'amour, c'est l'acte d'amour fondamental à l'égard de Dieu ; et il s'agit de laisser Dieu nous prendre, nous porter, il s'agit d'être dans les mains de notre Père, de notre Créateur — *in manus tuas*¹⁹.

Il y a un second regard sur notre petitesse, qui consiste à nous regarder dans la lumière de Jésus à la Croix, où il nous reprend, nous recrée en nous donnant sa grâce (c'est-à-dire en nous donnant part à sa propre vie). C'est surtout sur ce regard que Thérèse insiste ; mais elle ne néglige pas du tout l'autre, qui reste présent, parce que le véritable abandon *implique l'adoration*. On ne peut pas s'abandonner vraiment à Dieu sans l'adoration, et sans multiplier les actes d'adoration. Car il ne suffit pas de faire *un* acte d'adoration par jour ; il faut ponctuer notre journée d'actes d'adoration qui nous mettent dans cette attitude de remise totale entre les mains de Dieu. C'est cela qui va nous disposer à vivre l'autre petitesse, celle qui nous met sous le

18. « Mais elle vient, l'heure — et c'est maintenant ! — où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité ; tels sont, en effet, les adorateurs que cherche le Père : Dieu est esprit, et ceux qui adorent doivent adorer en esprit et vérité » (Jn 4, 23-24).

19. Lc 23, 46 ; cf. Ps 30 (31), 6.

regard de Jésus, Agneau de Dieu qui, à la Croix, porte l'iniquité du monde. Là nous comprenons que Jésus nous aime malgré nos faiblesses, nos fragilités, notre impuissance. Malgré tout cela il y a un véritable amour du Christ sur nous, et « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime »²⁰. Jésus nous a aimés dans notre état de pécheurs, et jusqu'à donner sa vie pour nous. Par là il nous a rachetés, mais nous restons pécheurs. Aucun d'entre nous n'oserait dire qu'il est immaculé, et nous sommes bien obligés de reconnaître que les trois « concupiscences » agissent encore en nous. Parfois elles se réveillent même violemment, à tel point qu'on est complètement plongé dans la concupiscence de la chair, ou la concupiscence des yeux, ou celle de la vie. La concupiscence des yeux, c'est la grosse vanité imaginative (on est le nombril du monde, tout doit passer par nous). La concupiscence de la vie, c'est l'orgueil, qui est plus terrible que tout. Quant aux fautes de la chair, elles nous humilient terriblement, et Dieu nous les pardonne parce qu'il sait notre fragilité.

Marthe Robin avait à l'égard de ces misères-là un regard de très grande miséricorde. Quand je prêchais à Châteauneuf la retraite des prêtres, j'ai plus d'une fois constaté ce regard de miséricorde sur certains qui restaient, malgré leur lutte, esclaves de la concupiscence charnelle. Marthe (et là elle était bien dans la ligne de Thérèse) leur disait : « Vous avez lutté, et vous n'arrivez pas à obtenir la vertu qui vous permettrait de continuer tout droit votre route : avez-vous pensé à présenter votre fragilité à Jésus, à sa miséricorde, ou n'avez-vous fait qu'une seule chose, essayer d'acquérir la vertu et donc de vous perfectionner ? » Car toute vertu nous perfectionne. Un prêtre m'a dit qu'après avoir entendu cela de Marthe, et à cause aussi de la *manière* dont elle le lui avait dit, il avait, à partir de ce moment-là, cessé de désespérer : il

20. Jn 15, 13.

avait compris le regard du Christ sur lui. Comme le dit Thérèse, il connaît mieux que nous notre pauvreté et notre faiblesse²¹, il voit « la fragilité de notre nature » et il en tient compte²², car il a sur nous le regard qu'une mère a sur son enfant. Quand, dans une famille, il y a un enfant plus fragile dans sa santé et qu'on a eu plusieurs fois peur de le perdre, la mère a pour lui une tendresse unique, elle l'aime d'une manière très spéciale, très particulière, en raison même de sa fragilité. Dieu est ainsi avec nous. « A cause même de ma faiblesse, tu t'es plu, Seigneur, à combler mes *petits désirs enfantins* »²³. C'est pour cela que Thérèse peut dire que « c'est sa faiblesse qui fait toute sa confiance »²⁴, et qu'elle peut avoir l'audace de s'offrir dans sa faiblesse même²⁵. Si nous faisons cela, notre fragilité ne nous appartient plus, nos faiblesses ne nous appartiennent plus : on les accepte, ou plutôt on les offre.

Car s'il s'agissait d'« accepter ses faiblesses » en ce sens qu'on s'en accommoderait ou s'y résignerait, ce serait bien mesquin ! Pour Thérèse, reconnaître et accepter ses faiblesses, ses misères, c'est les accepter grandement,

21. LT 109, p. 415.

22. Ms A 83 v°, p. 211 ; cf. 76 r°, p. 197.

23. Ms B 3 r°, p. 225. Voir ci-dessous, p. 157, note 23.

24. LT 55, p. 348.

25. Cf. Ms B 3 v°, pp. 226-227 : « Je ne suis qu'une enfant, impuissante et faible, cependant c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en Victime à ton Amour, ô Jésus ! Autrefois les hosties pures et sans taches étaient seules agréées par le Dieu Fort et Puissant. Pour satisfaire la *Justice* Divine il fallait des victimes parfaites, mais à la loi de la crainte a succédé la loi d'Amour, et l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature... Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour?... Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'Il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en *feu* ce néant... ». Cf. LT 197, p. 552-553 : « pour aimer Jésus, être sa *victime d'amour*, plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant... Le seul *désir* d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile car "Le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? il faut le chercher bien loin" a dit le psalmiste... Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais "bien loin", c'est-à-dire dans la *bassesse*, dans le *néant*... »

royalement, c'est-à-dire les offrir à la miséricorde du Christ pour permettre à cette miséricorde de surabonder. Dans la recherche de la perfection il y a toujours un danger de pharisaïsme. Ce n'est pas la perfection qu'on doit chercher en premier lieu. On doit lutter, certes ; on doit chercher par tous les moyens à acquérir les vertus. Mais aujourd'hui beaucoup ont un « terrain » trop abîmé, sur lequel ils ne pourront jamais construire une maison solide ; ils ne pourront pas acquérir des vertus fortes.

Pourquoi Dieu permet-il cela ? Pour qu'on découvre, comme dit Thérèse, « une voie toute nouvelle », cette voie de l'amour et de la miséricorde. Toute notre vie nous devons lutter pour acquérir les vertus, parce qu'elles seront toujours fragiles, aujourd'hui. Même si nous paraissions « pas trop mal », nos vertus ne sont pas si belles que cela et nous n'avons pas à nous en vanter, nous le savons bien. Dans cet ordre-là il n'y a pas grande différence entre nous, il n'y a que du plus et du moins. Si on regarde cela d'en-haut, dans le regard de Dieu, et comparativement à la justice et à la miséricorde de Dieu, il n'y a pas grande différence ! Alors, quand nous sommes en face de notre fragilité, comprenons que Dieu nous aime dans cette fragilité même, que Jésus, qui n'est pas venu pour les gens bien portants mais pour les malades²⁶, aime notre faiblesse, et que si nous la lui présentons pour qu'il l'enveloppe de sa miséricorde, elle devient alors quelque chose de royal. Mais « royal » au niveau divin, c'est-à-dire très caché ! Ce n'est jamais quelque chose de définitivement acquis. Il n'y a pas non plus de tactique, ce n'est pas un procédé ni une méthode. C'est quelque chose qu'on reprend tout le temps, et il s'agit d'être en contact direct avec la blessure du cœur du Christ et avec son cri de soif. Il a tellement soif d'exercer sa miséricorde ! Il a tellement soif que nous soyons, comme dit Thérèse, « la proie de son amour »²⁷ ! et cela

26. Mt 9, 12 ; Mc 2, 17 ; Lc 5, 31.

27. Ms B 5 v^o, p. 231.

dépend de nous, car (nous l'avons dit) la miséricorde se fait à deux. Pour que Dieu puisse exercer sa miséricorde, il faut en face de lui quelqu'un qui reconnaisse sa fragilité, sa petitesse, et avoue loyalement qu'il est incapable de s'en tirer par lui-même. S'il reconnaît que par lui-même il ne peut pas s'en sortir et s'il mendie les secours de Dieu, Jésus peut alors agir avec toute sa miséricorde ; tandis qu'à celui qui se présente en face de Dieu comme parfait, ou comme cherchant avant tout la perfection, *sa* propre perfection, Jésus *ne peut pas* faire miséricorde.

Mais là soyons très attentifs, car il ne faut pas faire l'enfant gâté : « Que voulez-vous, je ne peux pas faire cela, alors faites-le pour moi ! » Ce n'est pas du tout ce que nous dit Thérèse. Elle sait que « c'est Jésus qui fait tout », mais parce qu'elle coopère à cette action de Jésus en ne lui refusant rien et ne perdant pas une seule occasion de lui prouver qu'elle l'aime²⁸. Le « serviteur inutile »²⁹, ce n'est pas ne rien faire ! Celui qui n'a rien fait, Jésus l'appelle « serviteur mauvais »³⁰. Il n'y a donc place ni pour la lâcheté ni pour une sorte de passivité béate qui serait de l'illumination. Jésus n'a pas besoin de nos œuvres mais « il ne veut rien faire sans nous »³¹, de même qu'« il ne veut rien prendre sans que nous le lui donnions », il *mendie* notre amour³².

28. « C'est Jésus qui fait tout et moi je ne fais rien » (LT 142, p. 465). « Le mérite ne consiste pas à faire ni à donner beaucoup, mais plutôt à recevoir, à aimer beaucoup (...) Laissons [Jésus] prendre et donner tout ce qu'Il voudra, la perfection consiste à faire sa volonté, et l'âme qui se livre entièrement à Lui est appelée par Jésus Lui-même "Sa Mère, Sa Sœur" et toute sa famille » (*loc. cit.*, pp. 463-464).

29. Lc 17, 10. « Quand même j'aurais accompli toutes les œuvres de saint Paul, je me croirais encore "serviteur inutile" mais c'est justement ce qui fait ma joie, car n'ayant rien, je recevrai tout du bon Dieu » (CJ 23.6, p. 1018).

30. Mt 18, 32.

31. LT 135, p. 449.

32. LT 145, p. 470. Cf. PN 36, 5, p. 721 : « Et cependant, tu m'as mon amour !... / Tu veux mon cœur, Jésus, je te le donne / Tous mes désirs, je te les abandonne ».

Si toute la journée nous disons à Jésus que nous sommes trop petits, incapables, etc., il nous dira : « Assez ! fais des efforts, travaille ! » Celui que Jésus accueille inlassablement dans sa miséricorde, c'est celui qui travaille loyalement, qui cherche par tous les moyens à faire ce qui lui est demandé, tout en ayant découvert les « crevasses » profondes qui sont en lui. Cela on le découvre plus à quarante ans qu'à vingt ans, et plus profondément à soixante-dix ans qu'à quarante ans. On risque alors de se décourager, si on n'entre pas à fond dans cette « voie nouvelle » en comprenant que Dieu a permis cela pour qu'il y ait un appel plus fort à sa miséricorde, un appel à être complètement enveloppé de la miséricorde du Christ.

Toute la grandeur de la vie chrétienne est là : on peut être enveloppé de la miséricorde du Christ, « revêtu des vêtements du salut »³³. Puisqu'on est « revêtu du Christ », comme dit saint Paul³⁴, on est revêtu de sa miséricorde. N'est-ce pas cela que les prophètes de l'ancienne Alliance ont annoncé, ce que les anges admirent en nous et qu'ils « désirent contempler » ?³⁵ Pensons à notre ange gardien : il doit être en admiration de voir qu'un pauvre petit malheureux, avec ses mains sales et ses pieds enfoncés dans la boue du péché dont il essaie vainement de sortir, est désormais revêtu de la miséricorde du Christ. Le chrétien est « à la mesure de la taille du Christ »³⁶, tandis que les anges n'ont pas comme nous la grâce d'être revêtus du Christ. Certes, créés dans la grâce³⁷ et ayant choisi, avec le secours de la grâce, de se tourner uniquement vers Dieu³⁸, les anges sont « revêtus » d'un habit divin et trinitaire magnifique ; mais parmi les hommes, il y en a un qui est introduit d'une manière unique dans la Très Sainte Trinité,

33. Is 61, 10, cité en LT 193, p. 547.

34. Cf. Ro 13, 14 ; Ga 3, 27.

35. Cf. 1 Pe 1, 12.

36. Eph 4, 13.

37. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, I, q. 62, a. 3.

38. *Ibid.*, a. 2.

dans la personne même du Verbe, dans « le sein du Père »³⁹, sous le souffle de l'Esprit Saint : c'est Jésus, dont l'âme humaine est créée et qui est le Fils bien-aimé du Père. Or la grâce du Christ, qui a cette qualité unique, *nous est donnée* : nous y avons part, et c'est elle qui nous revêt. Mais le Christ ne peut nous en revêtir que si nous le lui demandons : il nous laisse libres. Si nous voulons nous dépêtrer nous-mêmes, par nos propres procédés, nos petites méthodes, Jésus nous laisse tranquilles. Si au contraire nous avons compris, radicalement, le « Sans moi, vous ne pouvez rien faire », alors, tout en continuant nos efforts mais au-delà de nos efforts, au-delà de toutes nos luttes, nous supplions Jésus : « Jésus, aie pitié de moi, pécheur ! »⁴⁰. S'il y a en nous cet appel constant, la miséricorde du Christ s'empare de nous et nous met au rythme même du Fils bien-aimé. Il y a vraiment quelque chose de très grand dans la « petite » voie...

Cette voie est d'un extrême réalisme, un réalisme divin : le réalisme premier de la petite créature qui reconnaît sa dépendance totale à l'égard du Créateur, et le réalisme encore plus radical du pécheur qui appelle la miséricorde infinie de Jésus crucifié et glorifié en lui présentant toutes ses faiblesses, tous les dégâts qui sont en lui, pour que Jésus lui-même s'empare de lui. On passe là de l'adoration à cette confiance totale en la miséricorde du Christ. C'est un appel d'amour, le cri de soif du pauvre, du mendiant, de celui qui n'a rien et qui a accepté de ne rien avoir, d'avoir abîmé la robe blanche de son baptême — l'enfant prodigue⁴¹. Nous sommes tous des enfants prodiges. Plus ou moins, mais ce « plus ou moins » n'est pas grand-chose : nous sommes tous des enfants prodiges qui viennent supplier Jésus d'être là, de les reprendre malgré leur mauvaise conduite, malgré toutes leurs bêtises. Tout cela, nous le lui offrons.

39. Jn 1, 18.

40. Cf. Lc 18, 13.

41. Lc 15, 11-32.

L'adoration, si elle est vraiment vécue « en esprit et en vérité », implique le don de crainte (qui nous fait reconnaître notre pauvreté) et le don de sagesse, qui donne cette confiance absolue. C'est seulement dans un regard contemplatif sur le mystère de la Croix (où Jésus vit éminemment les béatitudes, et donc les sept dons du Saint-Esprit) qu'on peut vivre cet acte de total abandon, de remise totale.

Encore une fois, cet abandon n'est pas du tout une passivité qui conduirait à l'attitude de l'enfant gâté ; c'est l'attitude de celui qui met tout en cause pour rejoindre la miséricorde de Jésus, comme il met tout en cause pour rejoindre l'acte créateur. Il sait que Jésus l'appelle, mais il met tout en cause pour le rejoindre, en se livrant à lui sans rien se réserver. Là on voit la différence qui existe entre cette attitude d'abandon divin — qui implique l'adoration (où l'on reconnaît que sans Dieu on n'est rien, et que sa volonté est tout pour nous) et une confiance totale en la miséricorde du Père — et l'abandon psychologique. L'abandon psychologique n'est pas une qualité, c'est au contraire un manque de détermination. Si on a tendance à s'y laisser aller, il faut faire tout ce qu'on peut pour en sortir, car c'est une attitude de paresse, ou de désespoir. Celui qui se laisse aller à un abandon psychologique n'a plus de vertèbres, il n'a plus d'orientation profonde dans sa vie, il subit toutes les influences du milieu dans lequel il vit et se laisse balloter de droite et de gauche — « va comme je te pousse » — au gré du flux et du reflux de la mer ; il prend la forme de la cuillère qui le ramasse, il est comme une limace !... Voilà l'abandon psychologique, et c'est terrible. Cela peut nous arriver, si nous ne sommes pas très attentifs à être tout le temps dans une attitude de conquête divine (humaine aussi, mais divine).

L'abandon divin, au contraire, est extrêmement déterminé⁴², et réclame une attention constante, pour répondre

42. Rien n'est plus déterminé que l'amour : « L'amour est fort comme la mort, la passion inflexible comme le Shéol » (Cant 8, 6).

à la Croix du Christ. Le Christ est pleinement victorieux, et par sa grâce nous sommes, nous aussi, pleinement victorieux. Même si nous ne voyons pas tout de suite les résultats, la victoire du Christ est là, présente, ce qui exige de nous une très grande détermination. Nous remettons tout à Dieu, notre Créateur, en l'adorant et en le remerciant de tout ce qu'il nous a donné, et nous sommes déterminés à tout remettre entre les mains de Jésus, entre ses bras qui sont notre ascenseur. La petite voie de Thérèse, cette voie d'amour qui, dans l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux, conduit à un abandon total, est « une petite voie bien droite »⁴³, comme elle le dit, et donc une voie bien déterminée ; et c'est une voie qui est pour les tout-petits, pour ceux qui acceptent de n'être rien afin d'aller le plus loin possible dans l'unité avec la volonté du Père.

Ce sont là les deux grandes conditions pour entrer dans cette petite voie, qui est une voie royale⁴⁴. Cette voie est « petite » parce qu'elle ne cherche pas à faire des exploits, des actes héroïques visibles. L'héroïcité est tout intérieure, dans la remise *totale* de *tout* entre les mains de Dieu. C'est une héroïcité d'amour, donc cachée aux autres et à nos propres yeux : Dieu seul la voit. Cette nouvelle voie d'abandon divin permet, malgré notre fragilité, d'aller jusqu'au bout, d'atteindre le ciel⁴⁵, et de l'atteindre dès cette

43. Ms C 2 v°, p. 237 ; voir aussi Ms A 48 v°, p. 148.

44. LT 145, p. 449.

45. Ms C 2 v°, p. 237 et 3, p. 238 ; LT 258 (à l'abbé Bellière), p. 615 : « Nous devons aller au Ciel par la même voie, celle de la souffrance unie à l'amour. Quand je serai au port je vous enseignerai, cher petit frère de mon âme, comment vous devrez naviguer sur la mer orageuse du monde avec l'abandon et l'amour d'un enfant qui sait que son Père le chérit et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger. » Huit jours après, ayant reçu une lettre de lui, elle lui redit : « Jésus (...) a depuis longtemps oublié vos infidélités, seuls vos désirs de perfection sont présents pour réjouir son cœur. Je vous en supplie, ne vous traînez plus à *ses pieds*, suivez ce "premier élan qui vous entraîne dans ses bras", c'est là votre place, et j'ai constaté plus encore que dans vos autres lettres qu'il vous est *interdit* d'aller au Ciel par une autre voie que celle de votre pauvre petite sœur » (LT 261, p. 619).

terre⁴⁶ dans la foi, l'espérance et l'amour. Mais on demeure dans une pauvreté radicale qui exige que les moindres détails de notre vie soient assumés par l'amour, portés par l'amour. On n'attend pas, pour agir, les situations tragiques : on agit toujours. Là aussi, cet abandon se distingue bien de l'attitude de l'enfant gâté, qui n'agit pas. On agit toujours, parce que n'importe quel moyen est bon pour exprimer notre amour, notre soif d'aimer, et pour aller plus loin. On sait que ce sont ces tout petits riens qui peuvent plaire à Jésus, parce qu'on les lui offre sans pouvoir s'en glorifier, et comme des petits signes de nos « désirs immenses ». C'est la petite fleur offerte à Dieu pour lui montrer qu'on l'aime et qu'on est tout à lui. Il s'agit là d'une attitude contemplative, mais la contemplation chrétienne n'implique aucune abstraction. On devient vraiment le petit enfant de Dieu et on *vit* cela, en sachant que Dieu nous demande d'être des enfants pour rester fidèles à tout ce qu'il réclamera de nous. C'est bien une attitude d'attente, ou plutôt d'espérance divine, où l'on s'appuie uniquement sur Jésus, sur ses bras de crucifié. On s'appuie uniquement sur lui parce qu'on sait que lui seul peut nous conduire au sommet, auprès du Père qui nous attire à travers lui.

C'est dans cette attitude d'abandon divin, c'est-à-dire cette volonté extrêmement déterminée de ne chercher que l'accomplissement de la volonté du Père à travers tout, notamment à travers tous les actes de charité fraternelle, toutes les souffrances et même à travers les plus petites choses, que Thérèse trouve la paix. Seule la volonté du Père peut la pacifier ; cette paix est le fruit même de l'abandon, qui engendre une paix intérieure, une paix qui

46. La foi de Thérèse, son espérance et sa charité, sont telles qu'elle peut dire que la pensée de la béatitude éternelle fait à peine tressaillir son cœur (LT 254, p. 610). « Plus notre cœur est au Ciel, moins nous sentons ces piqûres d'épingles » (LT 81, p. 380). « Je ne vois pas bien ce que j'aurais de plus après la mort que je n'aie déjà en cette vie. Je verrai le bon Dieu, c'est vrai ! mais pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre » (CJ 15.5.7, p. 998).

prend tout. Thérèse parle beaucoup de la paix « intime »⁴⁷ et « profonde »⁴⁸ qui a inondé son âme⁴⁹ et « rempli son cœur »⁵⁰, cette « paix si douce »⁵¹ (par moments « céleste »⁵²) qui est toujours « restée son partage »⁵³. Mais « qui dit *paix* ne dit pas joie, ou du moins joie *sentie* »⁵⁴. La joie, Thérèse ne s'y arrête pas. La joie sensible ne l'intéresse pas⁵⁵ : c'est trop psychologique, trop superficiel. La seule joie qu'elle désire, c'est celle de l'amour victorieux de la souffrance, une joie toute divine qui creuse son âme pour l'unir davantage à la volonté du Père, la remettre entièrement à son bon plaisir.

47. Ms A 35 v°, p. 126 ; 69 v°, p. 186.

48. Ms A 83 r°, p. 210. CJ 14.7.9, p. 1044.

49. Ms A 44 r°, p. 140 ; 50 r°, p. 152 ; Ms C 10 v°, p. 248 ; 16 v°, p. 256 ; Ms A 76 v°, p. 199. Le « fleuve de paix » dont parle Thérèse est une réminiscence de Isaïe 66, 12 : « Voici que je vais faire couler vers elle la paix comme un fleuve... »

50. CJ 1.5.2, p. 995.

51. Ms A 69 r°, p. 186.

52. CJ 1.5.2, p. 995.

53. Ms A 69 r°, p. 186.

54. LT 87, p. 387.

55. Elle va jusqu'à dire qu'elle n'en est pas capable : « Je n'ai point de capacité pour jouir, j'ai toujours été comme cela » (CJ 29.7.14, p. 1064). De même elle dira à sa cousine, sœur Marie de l'Eucharistie : « Je ne trouve aucun plaisir naturel à être aimée, choyée... » (*Autres paroles*, p. 1184). Et à sœur Geneviève : « Pour moi, je ne désire être aimée qu'au Ciel » (*Conseils et souvenirs*, Cerf 1988, p. 164).

« LA VOIE DE L'AMOUR »

L'image des « bras » — les bras de Jésus, ceux du Père — nous a aidés à comprendre comment la « petite voie » nous met, par l'espérance, au rythme même de Dieu. Mais pour mieux le comprendre il faut regarder aussi l'image du petit oiseau et de l'aigle. Thérèse se sait fragile et faible comme un petit oiseau, et sans le savoir elle porte en elle toute la fragilité du monde d'aujourd'hui, spécialement celle des jeunes, qu'elle a vécue d'une façon prodigieuse, dans un très grand amour. Mais justement, dans cette fragilité même (et là est son secret), elle a les yeux de l'aigle, ce regard contemplatif, et elle en a le cœur :

je ne suis pas un aigle, j'en ai simplement *les yeux* et le *cœur* car malgré ma petitesse extrême j'ose fixer le Soleil Divin, le Soleil de l'Amour et mon cœur sent en lui toutes les aspirations de l'Aigle...¹

On ne peut s'empêcher de penser ici à ce que saint Augustin dit de saint Jean, « qui n'a pas été sans raison comparé à un aigle »², car il est « le prédicateur des choses les plus élevées, celui qui contemple de ses yeux, fixement,

1. Ms B 4 v°, p. 229.

2. *Homélie sur l'Évangile de saint Jean*, XXXVI, 1 (BA 73 A, DDB 1988), p. 175 ; cf. 5, p. 191 : « Le saint évangéliste Jean vole très haut... »

la Lumière intérieure et éternelle »³. En effet, poursuit saint Augustin, « on raconte que les petits des aigles sont soumis par leurs parents à l'épreuve suivante : le père les suspend à ses serres et les place face aux rayons du soleil. Celui qui les aura contemplés fermement est reconnu comme fils, mais s'il cligne des yeux il est lâché par les serres comme un bâtard »⁴. Thérèse ne risque pas d'être lâchée par les serres de « l'Aigle divin » ; ses désirs — que Dieu lui-même lui inspire — sont trop grands, et la radicalité de son abandon la « suspend » littéralement à Dieu :

Le petit oiseau voudrait *voler* vers ce brillant Soleil qui charme ses yeux, il voudrait imiter les Aigles ses frères qu'il voit s'élever jusqu'au foyer Divin de la Trinité Sainte... hélas ! tout ce qu'il peut faire, c'est de *soulever* ses *petites* ailes, mais s'envoler, cela n'est pas en son *petit* pouvoir ! que va-t-il devenir ? mourir de chagrin se voyant aussi impuissant ?... Oh non ! le petit oiseau ne va pas même s'affliger. Avec un audacieux abandon, il veut rester à fixer son Divin Soleil (...) après tous ses méfaits, au lieu d'aller se cacher dans un coin pour pleurer sa misère et mourir de repentir, le petit oiseau se tourne vers son Bien Aimé Soleil, il présente à ses rayons bienfaisants ses petites ailes *mouillées*, il gémit comme l'hirondelle et dans son doux chant il confie, il raconte en détail ses infidélités, pensant dans son téméraire abandon acquérir ainsi plus d'empire, attirer plus pleinement l'amour de Celui qui n'est pas venu appeler les justes mais les pécheurs⁵.

Thérèse a, dans la lumière de Dieu, cette lucidité très profonde sur elle-même. Ce texte dit admirablement la

3. *Loc. cit.*, 5 p. 193.

4. Et « nous-mêmes qui rampons à terre », ajoute saint Augustin, « nous qui sommes faibles et avons à peine quelque importance parmi les hommes, nous osons prêcher [ces choses sublimes] et les expliquer, et nous pensons que nous pouvons les comprendre quand nous y réfléchissons, ou être compris quand nous en parlons ! » (*Ibid.*, pp. 193-195). « Peut-être, après de telles paroles, quelqu'un va-t-il me dire à juste titre : "Pose donc ce livre ! Pourquoi prends-tu dans ta main ce qui dépasse ta mesure ? Pourquoi te risques-tu à en parler ?..." » (6, p. 195).

5. Ms B 5 r^o, pp. 229-230.

sainteté de cette petite sainte à la fois si fragile et si forte, si consciente de sa faiblesse, de ses distractions, et en même temps si consciente que tout cela n'est rien parce qu'au fond de son cœur elle ne cherche qu'à aimer Jésus, et que pour elle il n'y a qu'une seule chose qui compte : l'amour. Elle ne cesse de le dire : l'amour seul donne un sens à sa vie, et rien d'autre. Elle sait que du point de vue des vertus elle n'a rien à dire ; c'est l'amour qu'elle cherche, et uniquement l'amour :

Jésus, je suis trop petite pour faire de grandes choses... et ma *folie* à moi, c'est d'espérer que ton Amour m'accepte comme victime... Ma *folie* consiste à supplier les Aigles mes frères de m'obtenir la faveur de voler vers le Soleil de l'Amour avec les *propres ailes de l'Aigle Divin*⁶.

Soulignons ces derniers mots. Même si elle aime Jésus « de toute [sa] puissance d'aimer »⁷, en ayant le désir de l'aimer « à l'infini »⁸, « comme il veut être aimé »⁹, Thérèse sait qu'elle est trop petite pour pouvoir l'aimer *divinement* ; mais elle sait qu'elle est *aimée*, et que parce qu'elle est aimée Dieu *habite* en elle, l'Esprit Saint habite en elle¹⁰, et qu'ainsi « les deux ailes du grand Aigle lui sont données », comme à la Femme de l'Apocalypse¹¹, Marie ; elle peut alors voler d'un vol qui est bien *son* vol mais qui est, beaucoup plus profondément, le vol de Dieu¹².

O Jésus ! laisse-moi dans l'excès de ma reconnaissance, laisse-moi te dire que *ton amour va jusqu'à la folie*...

6. *Ibid.*, 5 v°, p. 231.

7. LT 245, p. 601.

8. LT 127, p. 438. Cf. LT 225, p. 586 : « je voudrais l'aimer non d'un amour ordinaire mais comme les Saints qui faisaient pour Lui des folies ».

9. LT 188, p. 537.

10. Ro 5, 5 ; cf. 8, 9 et 11. 1 Co 3, 16.

11. Ap 12, 14. Cf. p. 72, note 11.

12. Voir SAINT JEAN DE LA CROIX, *Vive flamme*, str. III, 6, p. 802 : « L'âme aime ici Dieu non par elle-même, mais par lui-même, ce qui est une admirable excellence, car ainsi elle aime par le Saint-Esprit ». Cf. *Le Cantique spirituel*, str. XXX-VIII, 2, p. 678. De même pour l'exercice de la charité fraternelle : voir pp. 141-142.

et elle ajoute, pour nous :

O Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les *petites âmes* combien ta condescendance est ineffable... je sens que si par impossible tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait avec une entière confiance à ta miséricorde infinie. (...) Je te supplie de choisir une légion de *petites* victimes dignes de ton AMOUR !...¹³.

Les « petites âmes »¹⁴, ce sont celles qui, ayant découvert que seul l'amour de Dieu peut les transformer et les combler, se livrent à lui pour n'être plus que le réceptacle de cet amour qui leur est donné à travers le cœur de Jésus. C'est bien le cœur du Christ blessé d'amour qui attire Thérèse, et elle lui est totalement consacrée. Sa petitesse n'a pas d'importance ; ses fragilités n'ont pas d'importance : tout cela doit être transformé par l'amour. C'est vraiment ce grand mystère d'amour, qui a « possédé » complètement son cœur, qui explique toutes les dimensions de sa sainteté. Ce qu'elle écrira à l'abbé Bellière en juin 1897 résume sa propre vie : « Jésus veut posséder complètement votre cœur, il veut que vous soyez un grand saint. Pour cela il vous faudra beaucoup souffrir, mais aussi quelle joie inondera votre âme quand vous serez arrivé au moment heureux de votre entrée dans l'Eternelle Vie »¹⁵. La différence, c'est qu'elle, dans sa

13. Ms B 5 v^o, p. 232.

14. *Ibid.*

15. LT 244, p. 600. A sœur Marie du Sacré-Cœur qui lui avait demandé de lui « donner un souvenir » de sa dernière retraite, Thérèse répond par une lettre (LT 196, constituant le début du *Manuscrit B*) qui va beaucoup secouer sa sœur. Celle-ci lui écrira aussitôt un « billet » où elle lui dira : « Vous êtes possédée par le bon Dieu, mais possédée ce qui s'appelle... absolument comme les méchants le sont du vilain. » (cité in OC, p. 1331). Si Thérèse peut écrire à sœur Geneviève que, lorsque celle-ci arrivera au Ciel, « la Trinité (...) la possédera tout entière, lui donnant une splendeur et une innocence supérieure à celle du Baptême » (LT 182, p. 527), n'est-ce pas parce qu'elle-même le vit déjà dans sa foi contemplative, dans son espérance et sa charité ? On pourra objecter que cette lettre 182 a quelque chose d'à la fois conventionnel (le style de piété de l'époque) et d'enfantin, mais on sait ce qui se cache sous

soif de contemplation, dans la plénitude de sa foi, de son espérance et de sa charité, a vécu dès ici-bas cette vie éternelle promise par Jésus à celui qui *croit* en lui — et donc dès cette terre, dans la foi¹⁶. Parce que Thérèse a vécu la foi et l'espérance en toute vérité, c'est-à-dire d'une manière contemplative et non simplement morale, elle a pu vivre sur terre la plénitude de la charité, le « parfait amour »¹⁷. La sainteté de la petite Thérèse, c'est uniquement l'amour : elle veut être victime d'amour. Cela veut dire que l'amour doit tout prendre sans *rien* laisser qui ne soit consommé par lui — ce à quoi elle coopère de toutes ses forces : « Oh ! ne laissons rien... rien dans notre cœur que Jésus ! »¹⁸

On peut dire que la voie « toute nouvelle » de Thérèse (c'est assez impressionnant, qu'elle ose dire cela) est le point de départ du renouveau de l'Eglise que Marthe a

ce langage qu'a parfois Thérèse, langage dont elle use plus pour s'adapter, par miséricorde pour ses sœurs, que par goût personnel. Car ce qui est spontané chez elle, c'est une extrême simplicité. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que son souci de vérité est trop grand pour qu'elle puisse écrire, pour les transmettre aux autres, des choses qu'elle ne vit pas.

16. En effet, les affirmations très fortes de Jésus dans l'Evangile de saint Jean (notamment 3, 15-16 et 36 ; 4, 14 ; 5, 24 et 40 ; 6, 40, 47 et 51 ; 10, 10 et 28 ; 11, 25 ; 17, 2-3 ; 20, 31) ne sont pas à entendre d'une vie lointaine, dans un autre monde, après la mort. « La foi est la *substance* des choses qu'on espère » (He 11, 1 ; cf. p. 28), et la petite Thérèse a vécu cela d'une manière très particulière. Elle ne cite pas ce verset mais elle vit ce qu'il exprime, comme elle vit le verset de l'office de sainte Agnès : « Je possède ce que j'ai espéré, Je suis unie à Celui que j'ai aimé de toute ma puissance d'aimer » (LT 245, p. 601). Elle ne *confond* pas — elle sait distinguer « la foi qui espère et l'amour qui possède » (LT 178, p. 517) —, mais le désir qu'elle a de « posséder la plénitude de l'Amour » (Ms B 4 v°, p. 229) est tellement grand, il est vécu dans une espérance tellement pure, et elle vit tellement de la maternité de Marie qu'elle peut lui dire : « Vous êtes la Mère de Jésus mais ce Jésus vous nous l'avez donné tout entier... Et Lui sur la Croix il vous a donnée à nous pour Mère. Ainsi nous sommes plus riches que vous puisque nous possédons Jésus et que vous êtes à nous aussi » (LT 137, p. 452). Cette unité de vie avec le Christ passe par la souffrance, et c'est ce que Marthe Robin vivra à son tour.

17. On sait que c'est dans le livre de l'abbé Arminjon que, à l'âge de quatorze ans, elle a été fascinée par ce thème : voir Ms A 47 v°, p. 146.

18. LT 89, p. 389.

vécu, dont elle est une source cachée, et que Jean Paul II a proclamé : la nouvelle Pentecôte d'amour¹⁹.

Cette voie nouvelle, voie « toute de confiance et d'amour »²⁰ qui implique cette offrande de tout nous-mêmes à l'Amour miséricordieux, est bien « la *voie* de l'*amour* »²¹ car l'*amour* est le terme, il achève tout, et la *voie*, ce sont les moyens, c'est le « comment ». Comment être saint ? Pour cela nous avons besoin d'une voie, et cette voie c'est Jésus. Fils bien-aimé du Père, il est Amour, et le Père nous le donne à la Croix pour nous attirer à lui²² ; à la Croix, Jésus est pour nous la Voie, la Vérité et la Vie²³. Thérèse, dans son très grand réalisme, a désiré vivre à chaque instant de son cheminement ce qui est le terme ultime de toute sa vie : aimer, aimer en étant entièrement donnée, en se dépassant, en étant toute relative à Jésus et au Père. Cet amour, qui est à la fois le premier amour et l'amour ultime, est toujours présent, à tous les moments. C'est là qu'on voit combien, pour elle, cet amour divin est ce qu'il y a de plus concret. Nous, nous avons toujours une peine énorme à comprendre que l'amour est ce qu'il y a de plus concret, que la contemplation chrétienne est ce qu'il y a de plus concret, et nous séparons le concret quotidien et l'amour. C'est une erreur. Jésus nous est donné pour être notre amour et pour être notre voie. C'est cela que Thérèse nous montre dans sa voie « nouvelle ». Depuis le XVII^e siècle il y avait comme une séparation, parce qu'on ramenait la vie chrétienne à une pratique morale : on essayait de vivre la pratique des vertus et la recherche de la perfection. De ce fait on ne vivait plus suffisamment le mystère des vertus théologiques — le propre des vertus théologiques étant justement de

19. Voir p. 75, note 17.

20. LT 226, p. 588.

21. Ms A 83 et 84, pp. 210-213.

22. Cf. Jn 6, 44 et 12, 32.

23. Cf. Jn 14, 6.

dépasser le point de vue moral et de vivre le réalisme de l'amour divin.

Voilà ce que nous devons demander à la petite Thérèse : de nous apprendre, et de nous aider à vivre, ce réalisme de l'amour, en dépassant cet esprit dialectique d'opposition qui est très inscrit en nous, et qui nous fait considérer que la vie contemplative est réservée à quelques-uns, notamment aux carmélites derrière leurs grilles. Il n'en est rien. La vie contemplative est tout simplement le plus grand réalisme de notre vie chrétienne, où tout doit être transformé par l'amour divin qui nous habite. Il faut demander à Thérèse ce réalisme de la foi. Car très souvent, hélas, nous vivons la foi d'une manière abstraite, alors qu'en elle-même la foi n'implique aucune abstraction : elle nous fait adhérer à une personne, à Jésus, dans le réalisme d'un amour réciproque. Jésus demeure en nous et nous demeurons en lui²⁴.

N'oublions jamais la première interrogation de saint Jean à Jésus : « Maître, où demeures-tu ? » et la réponse de Jésus : « Venez et voyez »²⁵. C'est l'*expérience*, et une expérience divine, qui nous fait découvrir le cœur du Christ. Cette expérience divine nous permet de nous élever jusqu'au terme, jusqu'à la vision béatifique (nous anticipons ce mystère sur la terre par notre soif de contemplation), et en même temps elle éclaire tout, elle éclaire à chaque instant ce que Dieu réclame de nous, à travers les moindres détails de notre vie : tout doit être assumé. Tout le conditionnement humain provenant de notre corps doit être assumé. Ce conditionnement, dans le monde d'aujourd'hui, est devenu très complexe parce que l'imaginaire s'est beaucoup développé, notamment par le cinéma et la télévision. Nous vivons au sein d'une culture où l'imaginaire tend à tout prendre, et où la technique risque de nous y entraîner de plus en plus. Or l'imaginaire n'est pas

24. Cf. Jn 15, 4 ; 1 Jn 4, 15-16.

25. Jn 1, 38-39.

concret, et celui qui vit dans l'imaginaire et dans la dialectique ne vit pas dans le concret. Il a divisé sa vie en deux... et il ne sait plus où il est. Seul l'amour de Dieu peut refaire cette unité.

Nous avons vu que cette voie d'amour implique l'abandon (fruit de l'adoration). Elle implique aussi des luttes, des efforts, dans une prise de conscience de plus en plus nette de notre fragilité, de nos faiblesses. Elle implique de plus en plus des initiatives qui viennent de nous. Cela n'a donc rien à voir avec l'abandon du « va comme je te pousse ». L'obéissance de cette petite voie d'amour n'est pas du tout cela ; c'est une obéissance toute transformée par l'amour, qui réclame de notre part un engagement total. Nous, nous divisons fatalement, parce que nous gardons une manière humaine de penser, qui sépare ou divise (au lieu de distinguer sans diviser). Ainsi nous divisons abandon et désir, abandon et initiatives, ce qui n'est pas juste quand il s'agit de l'abandon divin. L'abandon divin (on le voit bien chez Thérèse) augmente au contraire nos désirs, il augmente nos initiatives et notre responsabilité, mais cela à l'intérieur même de l'abandon.

Ce n'est pas extérieur à l'abandon, c'est à l'intérieur de l'abandon que nous devons comprendre ce que l'on appelait jadis le « devoir d'état ». Aujourd'hui, on n'en parle plus beaucoup ; en réalité on devrait en parler, car il est évident que nous avons tous un devoir d'état à accomplir, une tâche à réaliser, parce que nous sommes tous des serviteurs. Tant que nous sommes sur la terre, nous restons des serviteurs, fidèles autant que possible²⁶. Et c'est Jésus qui nous dit : « Vous êtes mes amis »²⁷. Le serviteur sert, l'ami aime et s'abandonne à son ami. Quand on est avec

26. Cf. Mt 25, 21-23 ; Lc 16, 10.

27. « Vous êtes, vous, mes amis, si vous faites ce que moi je vous commande. Je ne vous appelle plus esclaves, parce que l'esclave ne sait pas ce que fait son seigneur, mais je vous ai appelés amis parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15, 14-15).

un ami qu'on aime beaucoup, on se laisse conduire : « Toi, tu connais, conduis-moi ! » — ce qui n'empêche pas d'avoir aussi des initiatives. C'est cela qui est merveilleux chez la petite Thérèse : elle aime se laisser « conduire en aveugle, car c'est le seul moyen (...) pour faire plaisir à Jésus »²⁸, et en même temps elle ne cesse d'exprimer ses « immenses désirs ». Dieu réalise en elle cette unité ; à travers la lutte, certes, à travers la souffrance, mais l'amour faisant l'unité. C'est notre lien avec le cœur du Christ qui nous donne ce regard très lucide sur nous-mêmes, sur notre complexité, toutes les tendances qui sont en nous, ces conséquences du péché originel que nous portons et qui sont quasi-naturelles puisque nous sommes « nés dans le péché »²⁹. L'amour qui vient de Dieu, un amour miséricordieux qui se révèle à travers la sagesse de la Croix, nous donne ce regard très pénétrant sur nous-mêmes. Sainte Catherine de Sienne insiste beaucoup sur la nécessité de « la connaissance de soi »³⁰. Thérèse aussi est très lucide, elle se connaît, elle sait sa fragilité — « Je connais ma misère et ma faiblesse »³¹. Elle sait que jusqu'au bout il y aura encore en elle des petits mouvements de réclamation, mais dès qu'elle en prend conscience, immédiatement elle remet tout à Jésus et tout peut lui servir pour ne regarder que lui³². Elle n'a

28. LT 93, p. 395.

29. Jn 9, 34 : « C'est dans le péché que toi tu es né tout entier. » Cf. Ps 50 (51), 7 : « Vois ; dans la faute je fus enfanté, dans le péché ma mère m'a conçu. » Ps 57 (58), 4 : « Dévoyés les méchants, dès le sein maternel, égarés dès le sein, les diseurs de mensonge. »

30. Voir *Le Dialogue*, ch. IV, p. 11 : « Tu me demandes de vouloir me connaître et m'aimer, moi qui suis suprême Vérité (...) : ne sors jamais de la connaissance de toi, et, abaissée que tu es dans la vallée de l'humilité, tu me connais moi en toi, et de cette connaissance tu tireras ce dont tu as besoin et qui t'est nécessaire. (...) Dans la connaissance de toi tu t'humilieras en voyant que tu ne peux être par toi-même, et ton être, tu le connaîtras par moi, qui vous ai aimés avant que vous ne soyez. » Cf. ch. XIII, pp. 30-31.

31. Ms B 4 r°, p. 227.

32. « Tu te trompes, écrit Thérèse à sa cousine Marie, si tu crois que ta petite Thérèse marche toujours avec ardeur dans le chemin de la vertu, elle est

pas un caractère très facile³³ ! On l'a trop présentée comme si elle était sans péché, et donc presque sans aucune lutte, comme si elle était immaculée. Mais non, elle ne l'est pas, et elle le sait. Elle connaît sa fragilité, et elle sait que si la grâce de Dieu n'était pas là, elle serait la plus lamentable de toutes.

Revenons au texte où Thérèse explique à sœur Marie du Sacré-Cœur comment elle a découvert « la voie excellente qui conduit sûrement à Dieu »³⁴, celle de l'amour, de la charité. Parce que, à l'oraison, ses désirs lui font « souffrir un véritable martyr », elle ouvre les épîtres de saint Paul afin d'y chercher une réponse, mais la réponse qu'elle trouve (la répartition des dons dans le corps mystique) ne comble pas ses désirs et ne lui donne pas la paix. Alors elle fait comme Madeleine se penchant sur le tombeau vide³⁵ : elle se baisse de plus en plus... Elle a le réalisme et le courage de désirer reconnaître ce qu'elle appelle « son néant » et, s'étant abaissée jusque dans les profondeurs de son néant, elle s'élève si haut qu'elle peut atteindre son but. Par cette expression qu'elle emprunte à saint Jean de la Croix³⁶, Thérèse montre que les deux, le néant et le terme, se tiennent, grâce à l'amour.

faible et bien faible, tous les jours elle en fait une nouvelle expérience, mais Marie, Jésus se plaît à lui enseigner comme à saint Paul la science de se glorifier dans ses infirmités, c'est une grande grâce que celle-là et je prie Jésus de te l'enseigner, car là seulement se trouve la paix et le repos du cœur, quand on se voit si misérable on ne veut plus se considérer et on ne regarde que l'unique Bien-Aimé ! » (LT 109, p. 415).

33. Toute petite, elle « se met dans des furies épouvantables quand les choses ne vont pas à son idée », écrit sa mère (Ms A 8 r°, p. 80). Elle est « d'un entêtement presque invincible, quand elle dit "non" rien ne peut la faire céder, on la mettrait une journée dans la cave qu'elle y coucherait plutôt que de dire "oui" » (Ms A 7 r°, p. 79).

34. Ms B 3 v°, p. 225-226.

35. Nous sommes parfois comme Madeleine : nos temps d'oraison se passent à chercher, chercher... mais sans trouver parce que nous cherchons mal et que, perdant ainsi du temps, nous donnons prise au démon et il nous agite.

36. *Glose « a lo divino »*, pp. 922-923.

Sans me décourager je continuai ma lecture et cette phrase me soulagea : « Recherchez avec ardeur les *dons* les *plus parfaits*, mais je vais encore vous montrer une voie plus excellente ». Et l'Apôtre explique comment tous les *dons* les *plus parfaits* ne sont rien sans l'amour... Que la charité est la voie excellente qui conduit sûrement à Dieu.³⁷

La charité est à la fois la voie, le terme, et le point de départ. La charité est tout cela parce qu'elle est un don de Dieu, une participation à l'Esprit Saint lui-même³⁸. C'est pour cela que quand on s'y donne pleinement, totalement, on est porté par cette charité qui, sur la terre, est vécue dans le grand élan de l'espérance et dans la petitesse de la foi. Car sur la terre on ne voit rien ; mais le désir l'emporte, la soif l'emporte. Le cri de soif du Christ nous révèle que sur la terre, il faut toujours dépasser ce qui est fait, ce qui est réalisé. Donc, d'une certaine manière il n'y a pas de repos, et en même temps il y a toujours un repos. Il n'y a pas de repos puisque rien ne nous satisfait, on ne peut jamais s'arrêter. Le désir que Dieu met en nous est un martyr, parce qu'il nous oblige à ne pas nous arrêter, à nous laisser toujours attirer par Jésus, à désirer être toujours plus attirés par Jésus crucifié : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi »³⁹. On comprend que Thérèse puisse, à l'oraison, « souffrir un véritable martyr », car notre oraison consiste à vivre cette attraction, qui est l'attraction du Père lui-même, comme Jésus nous le dit : « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire »⁴⁰.

« Enfin j'avais trouvé le repos »⁴¹ — mais ce n'est pas le repos au sens où nous l'entendons habituellement. Car

37. Ms B 3 v°, p. 226 ; 1 Co 12, 31.

38. Cf. ci-dessus, p. 65, note 49.

39. Jn 12, 32.

40. Jn 6, 44.

41. Ms B, *loc. cit.*

c'est seulement en empruntant à Jésus son propre amour qu'elle trouvera le repos⁴².

Considérant le corps mystique de l'Eglise, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en *tous*.

Cela, c'est la magnanimité divine de la petite Thérèse. La petite voie est bien la voie royale. Car être royal, c'est être magnanime, ne s'arrêter à rien de partiel, « vouloir tout », « choisir tout⁴³ ». C'est sa voie. La charité, l'amour divin, lui donne « la clef de sa vocation » ; car l'amour divin est tout et il est éternel, il réalise donc le passage de la terre au ciel : par l'amour nous vivons *déjà* du ciel.

Ce qui donne leur sens à tous nos actes, c'est l'amour, qui est capable de tout transformer puisque *ce qui est la fin* est alors présent à tout ce que nous faisons, sans rien supprimer car l'amour, en éliminant toute abstraction et en nous faisant vivre *directement* en présence de Jésus, donne un *réalisme* à tout ce que nous faisons. Par la foi, l'espérance et la charité, Jésus nous est totalement donné.

Cela nous fait mieux comprendre encore le désir de Thérèse par rapport à l'Eucharistie. Pourquoi peut-elle avoir le désir que Jésus demeure toujours en elle comme au tabernacle ? A cause de la certitude (que la foi lui

42. Ms C 35 r°, p. 282 : « Pour vous aimer comme vous m'aimez, il me faut emprunter votre propre amour, alors seulement je trouve le repos. » Voir aussi PN 41, 2, p. 726.

43. Cf. Ms A 10 r°- v°, pp. 84-85. Seule la contemplation, le désir de contemplation, agrandit notre cœur à la dimension de Dieu (en nous faisant donc considérer que le jugement des hommes sur nous est peu de chose) ; voilà la vraie grandeur d'âme. Remarquons aussi que quand Thérèse dit « je choisis tout », c'est-à-dire « je choisis tout ce que vous voulez » (Ms A 10 v°, pp. 84-85), elle veut dire aussi que jamais elle ne *subira* quoi que ce soit venant de Dieu, que toujours elle *choisira* ce qu'il veut pour elle. En lui faisant connaître sa volonté sur elle (soit intérieurement, soit par l'intermédiaire de ses supérieurs), il lui propose un *moyen* d'être unie à lui ; et ce moyen, Thérèse veut toujours le *choisir* par amour, et elle s'efforce de ne laisser passer aucune occasion, fût-elle très petite (cf. LT 143, p. 467).

donne) de la présence de Jésus en elle. Jésus est présent en chacun de nous — « le Christ habite en nos cœurs par la foi »⁴⁴ —, et la présence eucharistique est ordonnée à cette présence « de grâce » qui est en nous et qui est plus grande, mais dans la fragilité⁴⁵. Dans l'Eucharistie Jésus est toujours présent (sauf bien sûr quand les espèces du pain et du vin sont corrompues, ce qui malheureusement peut arriver), alors qu'en nous il peut n'être plus présent si nous le renions volontairement. Par la foi Jésus est présent au plus intime de nous-mêmes (il n'y a pas de distance entre le Christ et nous), mais notre bonne volonté peut se corrompre. Car la foi, par laquelle il est présent, implique notre bonne volonté ; si donc notre bonne volonté se laisse distraire, Jésus ne peut plus être présent⁴⁶. C'est pourquoi Thérèse, qui a tellement soif de la présence de Jésus et qui sait sa fragilité, qui connaît ses distractions, souhaite qu'il demeure tout le temps en elle comme dans l'Eucharistie. Ce désir est une manière d'exprimer le désir le plus profond de son cœur : « ma vocation, c'est l'Amour ! (...) Je serai l'Amour »⁴⁷.

Puisque nous ne sommes pas dans l'éternité, c'est la succession des instants qui nous permet de vivre de cette vocation d'amour, et d'être de plus en plus présents à ce don que le Père nous fait de son Fils. L'amour divin, sur la

44. Eph 3, 17.

45. La grâce sanctifiante est une *participation* à la vie de Dieu. Par la grâce Dieu est présent en nous, mais par mode de participation ; tandis que dans le sacrement de l'Eucharistie, c'est la Source de la grâce, l'Auteur de la grâce, qui est présent (sacramentellement). En ce sens il y a quelque chose de plus ; c'est pour cela que nous avons besoin de prier devant le tabernacle.

46. Tant que nous ne l'avons pas volontairement refusée, la « présence de grâce » demeure, mais nous ne permettons plus à Jésus de nous attirer à lui. Comme le dit saint Augustin dans les *Confessions* : « J'ai coulé vers les choses d'ici-bas (...). Et voici que tu étais au-dedans et moi au-dehors... ». Et encore : « Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi » (XII, x, 10 et X, xxvii, 38, BA 14, p. 357 et p. 209).

47. Ms B 3 v°, p. 226.

terre, exige cette attention permanente, constante, de chaque instant.

Dans le Cœur de l'Eglise, ma Mère [l'Eglise et Marie], je serai l'Amour... ainsi, je serai tout... ainsi mon rêve sera réalisé !

Quand Thérèse dit qu'elle « sera tout », ce n'est pas le « tout » de la philosophie hégélienne (la synthèse idéaliste) ; il s'agit au contraire du *réalisme* de l'amour, l'amour de charité qui « est tout » puisque, étant ce qui ordonne notre volonté vers sa fin ultime et, par notre volonté, les actes de toutes nos vertus, il *peut* et *doit* être présent partout. Quand les théologiens disent que la charité est « la forme de toutes les vertus »⁴⁸, c'est cela qu'ils veulent exprimer, dans leur langage de théologiens que souvent nous comprenons mal. Thérèse prend un langage très simple : l'amour est présent à tout et c'est par là que Jésus prend possession de toute notre vie, de tout nous-mêmes. L'amour est victorieux de *tout*. Quand la lutte est très forte, quand la souffrance ou la tristesse sont très fortes, il faut que l'amour soit victorieux, parce que le démon se sert de la tristesse et de la souffrance, telles qu'elles sont présentes dans notre psychisme humain (c'est-à-dire dans notre sensibilité humaine et notre imagination, où elles se transforment en angoisse) ; il voudrait que cette souffrance et cette tristesse arrêtent l'amour, qu'elles soient comme un mur qui nous empêche d'aller plus loin et nous fasse nous replier sur nous-mêmes.

En effet, la souffrance et la tristesse risquent toujours de nous replier sur nous-mêmes en arrêtant l'élan de notre cœur. C'est là qu'il faut comprendre que la victoire du Christ, la victoire de l'Esprit Saint, se réalise au plus intime de notre cœur. Même les souffrances les plus aiguës, même les tristesses les plus profondes de l'agonie, tout peut être transformé par l'amour ; c'est bien ce que

48. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 23, a. 8 ; *De veritate*, a. 3.

Thérèse nous montre, elle qui a pu dire à la fin de sa vie : « la souffrance est devenue mon Ciel ici-bas »⁴⁹. Elle peut donc dire que l'amour est la *voie*, puisque c'est par l'amour — l'amour qui nous vient de Dieu, l'amour du cœur du Christ — que tout se transforme et prend un sens divin. L'amour humain ne peut pas être victorieux de cela ; c'est toute la différence entre l'amour divin et l'amour humain. L'amour humain a un mode *intentionnel*⁵⁰ ; il peut lutter contre la tristesse et la souffrance, et quand c'est un véritable amour d'amitié il est beaucoup plus fort parce qu'on est deux à lutter, mais il reste que l'amour humain n'est pas *substantiel*. Tandis que l'amour divin, étant substantiel, peut être victorieux de tout ; c'est cela que Thérèse a saisi avec une extrême acuité.

Thérèse a trouvé le secret de « s'approprier » la flamme de l'amour divin. Elle reconnaît qu'elle n'est « qu'une enfant, impuissante et faible », mais c'est *sa faiblesse même*, nous l'avons vu, qui lui donne l'audace de s'offrir en victime à l'amour de Jésus⁵¹.

Tout est là, et c'est dit avec une très grande netteté. C'est un total abandon dans l'amour, et c'est une audace, donc un désir, car il n'y a pas d'audace sans désir (c'est le désir qui rend audacieux). C'est même une audace prodigieuse, celle d'un enfant. « Si vous ne devenez comme des tout-petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux »⁵². Thérèse veut entrer *tout de suite* dans le

49. LT 254, p. 610.

50. Pour prendre les termes de saint Jean de la Croix (que Thérèse connaissait), l'amour est « une inclination, une force qui est dans l'âme pour aller à Dieu » (cf. la *Vive flamme*, str. I, 3, p. 724), mais cette inclination, cette force par laquelle l'âme tend à s'unir à Dieu, n'est pas l'*être* même de l'âme. En Dieu seul être et amour s'identifient ; en Dieu seul l'amour est substantiel : son amour *est* sa substance. Il n'en va pas de même pour nous : notre amour n'est pas notre substance ; et donc, si profondément que nous puissions aimer une personne (au niveau humain), si intense que soit l'élan qui nous porte vers elle, cet amour ne saisira jamais tout notre *être*, nous resterons incapables d'être entièrement donnés, dans tout notre être, à cette personne.

51. Ms B 3 v°, p. 226. Voir p. 107, note 25.

52. Cf. Lc 18, 16-17 ; Mt 19, 14 ; Mc 10, 14-15. Voir BT, pp. 191-193.

Royaume des Cieux, le Royaume de Dieu, et c'est pour cela qu'elle a cette audace. Elle y entre sans y être encore tout à fait, sans être « au port », mais il y a chez elle cette audace divine de l'espérance propre à l'enfant. Car ce qui caractérise l'enfant, c'est que ses désirs sont toujours plus grands que l'expérience qu'il a déjà faite, qu'il a déjà vécue. Si l'homme adulte a tendance à en rester toujours à sa prudence, c'est que ses audaces sont mesurées par son « vécu » ; quant au vieillard, il juge tout en fonction du passé, il se réfère toujours au passé. Ce qui fait l'audace du tout-petit, c'est qu'il dépasse ce qu'il a vécu, il est toujours au-delà, et il attend plus — « demain, demain », dit l'enfant. Pour Thérèse, le « demain » c'est la venue du Christ, c'est Jésus qui vient. Voilà son « demain ».

« Je ne suis qu'une enfant »... Si on parle toujours de « la petite voie » alors qu'elle a peu employé cette expression, c'est parce qu'elle dit toujours qu'elle n'est « qu'une enfant ». Quand elle dit « petite voie », la voie est caractérisée par celle qui la vit ; et quand elle dit : « voie d'amour », elle montre la *signification* de cette voie : cette voie tend vers un terme qui est déjà présent dans la voie. La petite voie est la voie de l'amour.

Thérèse, nous l'avons vu, ne s'offre pas à la Justice divine ; car pour cela, il faut une victime parfaite, une hostie sans tache, et elle se sait « faible et imparfaite » ; c'est à l'Amour qu'elle s'offre — ou plutôt l'Amour l'a choisie pour holocauste — parce que c'est en s'abaissant jusqu'au « néant » de sa créature que l'Amour, en transformant ce néant en feu (c'est-à-dire en lui-même), se glorifie pleinement.

Si beaucoup d'entre nous vivent encore de l'Ancien Testament, c'est parce que nous cherchons la perfection et non l'amour. Notre orgueil se manifeste dans un besoin de nous exalter nous-mêmes. On peut dire qu'il faut chercher la perfection en ce sens qu'il faut chercher à acquérir des vertus, c'est évident, mais il faut toujours dépasser cela. Il faut chercher à acquérir les vertus, non pas pour soi, pour

être « bien » devant Dieu (Jésus n'est pas venu pour les justes⁵³), mais pour les autres, dans un souci de charité fraternelle. Car si on est très impatient, si on est de mauvaise humeur chaque fois qu'on n'a pas ce qu'on désire, c'est invivable pour les autres. La charité fraternelle réclame qu'on soit au moins un peu vertueux. Dieu, lui, nous aime tels que nous sommes, dans le réalisme de son amour et de sa miséricorde.

Oui, l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature... Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour ?

Tous les charismes sont résorbés dans l'amour. Si elle les a désirés, si elle a voulu être « tout » dans l'Eglise, c'est parce qu'elle veut vivre pleinement de l'amour. Et « comment cela peut-il se faire ? »⁵⁴ Par la pauvreté évangélique, qui est la première béatitude⁵⁵. Elle a compris que l'Esprit Saint est *Pater pauperum*, « le Père des pauvres ». C'est la pauvreté qui permet que l'abandon soit lié à tous les désirs ; c'est la pauvreté qui permet que la voie de l'amour soit à la fois chemin et terme du chemin, moyen et fin. Cette pauvreté évangélique, c'est le dépouillement total de tous nos droits pour pouvoir recevoir Jésus lui-même, en vivant uniquement en mendiant. Si on reconnaît sa faiblesse, sa fragilité, sa petitesse, sa pauvreté, on n'a aucun droit et tout est donné, gratuitement.

Puisque nous voyons la *voie*, écrit-elle à sœur Marie du Sacré-Cœur, courons ensemble. Oui, je le sens, Jésus veut nous faire les mêmes grâces, il veut nous donner *gratuitement* son Ciel.⁵⁶

N'est-ce pas la gratuité vécue dans cette voie d'amour qui montre la qualité particulière du cœur de Thérèse en présence de Jésus ? Elle vit de l'amour gratuitement parce

53. Mt 9, 13 ; Mc 2, 17 ; Lc 5, 32.

54. Lc 1, 34.

55. Mt 5, 3.

56. LT 197, p. 553.

qu'elle en vit dans une totale pauvreté. Seuls les pauvres vivent de la gratuité dans l'amour. Or l'amour, pour être parfaitement lui-même, réclame la gratuité. C'est pour cela qu'elle peut avoir l'audace de dire : « Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour ? »

Certains philosophes de l'Antiquité avaient déjà compris que l'amour est toujours lié à la pauvreté. Platon, dans le *Banquet*, le reconnaît⁵⁷, et c'est comme un pressentiment de quelque chose qui nous sera révélé par le Christ. Jésus, à la Croix, est le plus pauvre de tous les pauvres, il est la pauvreté radicale. La petite Thérèse, dans sa dernière maladie et sur son lit de mort, est la plus pauvre des pauvres. Elle rejoint la pauvreté du cœur de Marie, et donc celle du cœur de Jésus ; et c'est cette pauvreté qui lui permet d'avoir ces désirs fous, parce que cette pauvreté lui fait comprendre que ce qu'elle vit est comme un tremplin pour aller plus loin. Chaque fois qu'elle vit plus profondément son amour de Jésus, cela creuse en elle une nouvelle pauvreté, une nouvelle petitesse et « l'Amour transforme en feu ce néant ». « L'abîme appelle l'abîme »⁵⁸, l'abîme de la petitesse et de la pauvreté appelle l'abîme de la miséricorde, et les deux s'unissent. Le néant dont parle Thérèse, c'est la pauvreté de la créature. Ce néant est source de toute notre petitesse, de notre fragilité, de notre faiblesse, mais ce n'est pas quelque chose qui nous paralyse, quelque chose que nous rejetons. Comme Thérèse nous devons « aimer notre petitesse »⁵⁹ pour que Jésus puisse tout faire en nous. Nous acceptons cet état de créature, cet état de « néant », et c'est pour nous la manière de nous ouvrir pleinement et totalement à l'Amour miséricor-

57. 202e-203d.

58. Ps 41 (42), 8.

59. Cf. LT 197, p. 552. « Restons *bien loin* de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus viendra nous chercher » (*Ibid.*, p. 553).

dieux, d'attirer le Père, comme dit Thérèse⁶⁰. Alors notre néant est transformé en feu. Il demeure, nous restons et resterons éternellement une petite créature ; mais dans le ciel, où l'amour aura tout pris, on verra pour chacun d'entre nous comment ce néant aura été complètement transformé par l'amour. Ce sera le caractère particulier de chacun des élus. Et déjà sur cette terre, si notre œil est suffisamment pur⁶¹, si nous avons sur notre prochain un regard suffisamment grand, nous ne nous arrêtons plus à sa fragilité, à ses faiblesses, à ses blessures ; au contraire nous aimons ses faiblesses et ses blessures puisque par elles l'amour de Dieu peut tout transformer.

60. Voir PN 17, 2, p. 667 : « Ah ! tu le sais, Divin Jésus, je t'aime / L'Esprit d'Amour m'embrase de son feu / C'est en t'aimant que j'attire le Père ». La « petite voie » de Thérèse attire le Père. N'est-ce pas l'amour du tout-petit, le cri de l'enfant assoiffé, qui attire le plus le Père ? (cf. Gn 21, 17).

61. Cf. Mt 6, 22 ; Lc 11, 34.

LA CHARITÉ FRATERNELLE

Essayons maintenant de découvrir comment l'Esprit Saint a éduqué Thérèse dans la charité fraternelle. Il y a un lien étroit entre sa charité fraternelle et son esprit missionnaire (l'aspect apostolique de sa vocation). Dans le cœur de celle qui est toute donnée à Jésus et au Père, la charité ne peut pas séparer ce que Dieu a uni. Ce qui caractérise la nouvelle Alliance, c'est que l'amour de Dieu et l'amour de nos frères s'unissent en un seul commandement. Certes, les deux étaient déjà affirmés dans l'Ancien Testament, mais pas unis de cette manière. Il y avait d'une part l'amour de Dieu, d'autre part l'amour du prochain. Ce que Jésus fait, c'est d'unir ces deux commandements en montrant qu'ils n'en forment qu'un. Dans l'Ancien Testament, il est prescrit d'aimer le prochain *comme soi-même*¹ ; dans l'Évangile de saint Jean, après le lavement des pieds et la Cène, Jésus donne à ses Apôtres un commandement nouveau², *son* commandement³ : « Tel est mon commandement à moi : que vous vous aimiez les uns les autres *comme* je vous ai aimés » — et cela juste après avoir dit qu'il nous a aimés *comme* le Père l'a

1. Lev 19, 18 ; cf. Mt 22, 39 et Mc 12, 31.

2. Jn 13, 34. Dans sa Première Épître, saint Jean souligne que ce commandement est à la fois ancien et nouveau (1 Jn 2, 7-8).

3. Jn 15, 12.

aimé⁴. Il y a là une affirmation extrêmement forte. Il s'agit d'aimer celui qui est proche de nous comme le Christ lui-même nous aime, en dépassant nos opinions et nos réactions personnelles ; il s'agit d'aimer le prochain dans la lumière du Christ, avec le cœur du Christ.

C'est bien comme cela que Thérèse a compris et vécu la charité fraternelle :

Ah ! Seigneur (...), vous connaissez mieux que moi ma faiblesse, mon imperfection, vous savez bien que jamais je ne pourrais aimer mes sœurs comme vous les aimez, si *vous-même*, ô mon Jésus, ne les *aimiez* encore *en moi*.. C'est parce que vous vouliez m'accorder cette grâce que vous avez fait un commandement nouveau. — Oh ! que je l'aime puisqu'il me donne l'assurance que votre volonté est *d'aimer en moi* tous ceux que vous me commandez d'aimer !... Oui je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à Lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs⁵.

Il y a dans l'Apocalypse un passage très curieux qui présente de manière symbolique le jugement de Dieu, lors du retour du Christ⁶. L'« heure » de Jésus dans sa vie terrestre, c'est celle de la Croix ; et l'heure de Jésus pour l'Eglise, c'est l'heure de la moisson⁷, le retour du Christ qui vient moissonner. Jésus moissonne et Marie vendange⁸ : on retrouve là le symbolisme du pain et du vin. Le mystère de l'Eucharistie éclaire donc celui du jugement dernier — ce qui est normal, puisque l'Eucharistie est le viatique. Bien sûr ceci est une interprétation, mais il faut essayer de comprendre ce qui est dit dans l'Apocalypse ; et il semble qu'on puisse dire, ou même qu'on doive dire, que cette moisson et cette vendange sont des symboles du jugement dernier. Le pain,

4. Jn 15, 12 et 9.

5. Ms C 12 v°, pp. 250-251. Cf. LT 186, p. 535.

6. Cf. Question 4, p. 194.

7. Ap 14, 15.

8. Ap 14, 18 sq.

sans lequel on ne peut pas vivre, montre le caractère nécessaire de l'amour, et le vin montre l'aspect de surabondance. L'amour est les deux à la fois. On ne peut vivre que si on aime, c'est nécessaire ; celui qui est frustré dans l'ordre de l'amour est malheureux, car notre bonheur est d'aimer. Il est aussi d'être aimé, mais encore plus d'aimer (sauf évidemment quand il s'agit de Dieu, car être aimé par Dieu est à la fois premier et ultime). Le pain, dans l'Eucharistie, symbolise donc l'amour dans ce qu'il a de nécessaire pour pouvoir vivre. Le vin, lui, symbolise la gratuité et la surabondance. Si Jésus a voulu ce double symbole, c'est parce que l'amour, dans notre vie, est vraiment ce qui est nécessaire et en même temps une surabondance. De cela Thérèse avait un sens très aigu.

On pourrait parler longuement de la manière dont elle a compris et vécu la charité fraternelle. Nous n'en retiendrons ici que quelques aspects. Nous sommes, nous, terriblement critiques, et donc la première chose que nous voyons chez les autres, c'est l'aspect négatif, et nous passons notre temps à critiquer notre prochain, tout simplement parce qu'il ne nous satisfait pas, parce que nous estimons qu'il n'est pas à notre hauteur, et ainsi de suite. Thérèse donne une petite « clé » qui est très pratique : c'est de se réjouir au moindre acte de charité. Si nous savons nous réjouir du moindre acte de charité qu'a fait notre voisin ou notre voisine, et si nous savons supporter ses gros défauts sans porter de jugement sur ce qui apparaîtrait, alors la charité surabondera :

J'ai compris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur : « Personne, a dit Jésus, n'allume un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais on le met sur le chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison ». Il me semble que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir, non seulement ceux qui me sont les plus chers, mais tous ceux qui sont dans la maison, sans excepter personne⁹.

9. Ms C 12 r°, p. 250 ; Mt 5, 15.

La charité fraternelle demande à rayonner. Thérèse donne ici une merveilleuse interprétation de la parole de Dieu. Un très grand exégète, le père Feuillet, disait que les bons exégètes devraient regarder la manière dont les saints, y compris Thérèse de l'Enfant-Jésus, ont interprété l'Écriture. La petite Thérèse, parce qu'elle est sainte, et à cause de l'étonnante perspicacité de son intelligence transformée par la foi, a la capacité d'enseigner les exégètes. Car la parole de Dieu est donnée *au croyant*, en premier lieu à Marie, bienheureuse dans sa foi, et ensuite à tous ceux dont la foi est avide de recevoir pleinement la parole de Dieu et d'en comprendre la signification profonde.

Thérèse a saisi avec acuité la différence entre « aimer son prochain comme soi-même » (l'ancienne Loi) et le commandement nouveau, celui que Jésus appelle *son commandement*¹⁰ :

Lorsque le Seigneur avait ordonné à son peuple d'aimer son prochain comme soi-même, Il n'était pas encore venu sur la terre (...). Mais lorsque Jésus fit à ses apôtres un commandement nouveau, *son commandement à Lui*, comme Il le dit plus loin, ce n'est plus d'aimer le prochain comme soi-même qu'Il parle mais de l'aimer comme *Lui, Jésus, l'a aimé*, comme Il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles...

Ceci est très important. Jésus, nous aimant dans un regard d'éternité, aime donc en nous le point culminant de notre charité. C'est à travers ce point culminant de notre charité qu'il nous regarde, et même il regarde en nous la charité selon le mode glorieux qu'elle aura dans le ciel. Donc, aimer le prochain comme Jésus l'aime, c'est l'aimer non pas selon ses imperfections actuelles, mais l'aimer à travers le point culminant de son amour et tel que Jésus l'aime dans la gloire. Voilà ce qui caractérise l'amour fraternel chrétien. Cela va loin ! et nous sommes tous en-deçà. Jamais nous ne pourrions dire que nous aimons assez.

10. Jn 15, 12.

Ni à l'égard de Dieu, ni dans la charité fraternelle. Quand, sur le point de nous confesser, nous n'avons rien à dire, interrogeons-nous sur la charité fraternelle. Où en est-elle, notre charité ? est-ce qu'elle déborde ? C'est très vite fait, d'examiner sa conscience sur ce point... Thérèse elle-même le reconnaît quand elle dit à Jésus :

Seigneur, je sais que vous ne commandez rien d'impossible, vous connaissez mieux que moi ma faiblesse, mon imperfection, vous savez bien que jamais je ne pourrais aimer mes sœurs comme vous les aimez, si *vous-même*, ô mon Jésus, ne les *aimiez* encore *en moi*. C'est parce que vous vouliez m'accorder cette grâce que vous avez fait un commandement *nouveau*¹¹.

C'est beau, comme raisonnement pratique au niveau théologique. Jésus, qui ne commande jamais quelque chose d'impossible, nous demande d'aimer le prochain comme lui-même l'aime. Or, si je regarde ma capacité d'aimer le prochain, celui qui est proche de moi (Thérèse parle de : « ses sœurs », car il est relativement facile d'aimer tous les chinois du monde, parce qu'ils ne sont pas là, tandis qu'il est très difficile d'aimer « tous ceux qui sont dans la maison », parce qu'ils sont là !), si donc je regarde ma faiblesse, je dois avouer que ce commandement nouveau m'est impossible. Comment aimer ainsi tous ceux qui sont proches de moi ? C'est impossible. Que veut donc dire ce commandement nouveau ? Il veut dire que Jésus, en me le donnant, me donne *son propre cœur* pour que j'aime avec son cœur. Cela, c'est rigoureusement vrai. Par la charité, j'aime avec le cœur de Jésus ; j'aime « par lui, avec lui et en lui » — comme le dit le prêtre au terme de la prière eucharistique. C'est *par* lui, car c'est lui qui nous a donné la grâce. C'est *avec* lui : chaque fois que j'aime le prochain, je sais que Jésus l'aime avec moi ; je ne suis jamais seul à aimer mon prochain, de même je ne suis

11. Ms C 12 v°, pp. 250-251.

jamais seul à aimer le Père : Jésus est toujours là. Et j'aime le prochain *en* lui, à travers son cœur.

Oui je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs. Lorsque je veux augmenter en moi cet amour, lorsque surtout le démon essaie de me mettre devant les yeux de l'âme les défauts de telle ou telle sœur qui m'est moins sympathique...

C'est rassurant, de voir que la petite Thérèse pouvait avoir des antipathies ! Remarquons cependant qu'elle ne dit pas « antipathie », mais « moins de sympathie ». Nous, nous aurions dit que certains nous sont antipathiques ; elle, avec sa délicatesse, dit « moins sympathique ». Et elle a bien saisi le rôle que le démon peut avoir au niveau imaginaire. Quand on a moins de sympathie pour quelqu'un et qu'on doit s'approcher de lui ou travailler avec lui, le démon joue sur l'imagination et nous montre tous les défauts de l'autre : « Elle est terrible, cette sœur, elle est assommante ; en plus elle travaille très mal, on est obligé de tout refaire derrière elle... » Voilà le « disque » du démon — car le démon répète. Le Saint-Esprit ne répète jamais, mais le démon répète et creuse des ornières.

Les psychologues le savent bien : le propre du psychisme quand il est abîmé, très abîmé, c'est un phénomène de répétition, les mêmes choses qui reviennent pour un rien et, du même coup, des liens de nécessité qui se font. C'est ce qui explique comment les gens se suicident. Le démon crée imaginativement des liens de nécessité ; c'est la logique du démon, très imaginative, qui vient s'imprimer sur nous. Le démon est anti-Esprit Saint, anti-charité ; c'est pourquoi, renversant tout, il montre toujours en premier lieu les défauts : « le démon essaie de me mettre devant les yeux de l'âme les défauts de telle ou telle sœur ». Thérèse constate cela lorsqu'elle veut faire grandir en elle l'amour : « lorsque je veux augmenter en moi cet amour... ». Comment pouvons-nous faire grandir en nous la charité ? En faisant ce que Thomas d'Aquin appelle des

actes *plus intenses*¹², qui mobilisent tout le capital d'amour qui est en nous. Car la charité ne peut augmenter que s'il y a un acte plus fervent que les autres. Quand nous faisons un acte de charité sans ferveur nous ne perdons pas la charité, certes, mais rien ne « bouge » ; alors que si on fait un acte de charité avec une grande ferveur, la charité augmente.

Saint Thomas montre que « tout acte de charité *dispose* à un accroissement en nous rendant plus prompts à agir de nouveau selon la charité »¹³ ; ainsi se prépare un acte plus parfait, plus fervent, en lequel la charité sera réellement devenue plus grande¹⁴. Autrement dit, la participation à « la Charité infinie », « la Charité increée qui est l'Esprit Saint » aura été rendue plus parfaite¹⁵ ; ou, pour prendre une image, cet acte aura « dilaté notre cœur », comme le disent saint Paul¹⁶ et le Psaume¹⁷ que Thérèse citera précisément à propos de la charité fraternelle : « J'ai *couru* dans la voie de vos commandements depuis que vous avez

12. Voir *Somme théol.*, II-II, q. 24, a. 5, ad 1, et a. 6.

13. II-II, q. 24, a. 6, c.

14. Il y a quelque chose de très consolant pour nous, quand nous traversons de longues sécheresses où il nous semble ne plus aimer alors que nous le voudrions. Saint Thomas prend l'exemple de l'eau qui coule goutte à goutte sur une pierre : pendant longtemps les gouttes se succèdent sans aucun effet visible, jusqu'à celle qui fait un trou dans la pierre : voir II-II, q. 24, a. 6, ad 2. Voir aussi q. 52, a. 3 : « Ce n'est pas n'importe quel aliment absorbé qui fait grandir en acte l'animal, de même que ce n'est pas n'importe quelle goutte qui creuse la pierre ; mais quand l'aliment a été donné de manière répétée [quand il a été multiplié], enfin se fait la croissance. C'est ainsi également que, les actes se multipliant, l'*habitus* grandit. » Mais notons bien que ce n'est pas une multiplication d'actes médiocres qui fera grandir la charité (cf. *loc. cit.*).

15. II-II, q. 24, a. 7 et *De caritate*, a. 1. Quand il augmente en nous la charité, dit encore saint Thomas, Dieu fait « qu'elle existe davantage en nous, et que la ressemblance de l'Esprit Saint [notre participation à l'Esprit Saint] est plus parfaitement participée dans notre âme » (q. 24, a. 5, ad 3).

16. Cf. a. 7, ad 2 : « La capacité de la créature spirituelle est augmentée par la charité, car c'est elle qui la dilate, comme dit saint Paul : "notre cœur s'est dilaté" (2 Co 6, 11). »

17. Ps 118 (119), 32 selon la Vulgate : *In via mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.*

dilaté mon cœur". Il n'y a que la charité qui puisse dilater mon cœur, ô Jésus, depuis que cette douce flamme le consume je cours avec joie dans la voie de votre commandement *nouveau...* »¹⁸

Comment « courir » sur cette voie ? Thérèse nous donne là de précieux conseils¹⁹, à partir de sa propre expérience : « Lorsque je veux augmenter en moi cet amour, lorsque surtout le démon essaie de me mettre devant les yeux de l'âme les défauts de telle ou telle sœur qui m'est moins sympathique, je m'empresse de rechercher ses vertus, ses bons désirs... »²⁰ Pour elle, quand il y a une tentation, c'est le moment idéal pour faire grandir la charité. Cela montre combien elle sait utiliser divinement les tentations²¹ et cela montre la qualité de sa charité fraternelle. Elle ne dit pas que c'est facile ! Elle a mené dans ce domaine un grand combat. Elle reconnaît que depuis la « grâce de Noël » (1886) elle ne fut « vaincue dans aucun combat »²², et que pour cela Jésus s'est contenté de sa « bonne volonté », mais elle ajoute que celle-ci « ne lui a jamais fait défaut »²³. Et quelques temps avant sa mort, évoquant cette nuit où elle avait été « revêtue de [la] force divine »²⁴, elle laissera, aux âmes qui ne se sentent pas « la force d'accomplir un tel sacrifice », l'encouragement suivant : « Qu'elles fassent donc ce que j'ai fait : un grand effort. Le bon Dieu ne refuse jamais cette première grâce qui donne le courage d'agir ; après cela le cœur se fortifie et l'on va de victoire en victoire »²⁵.

18. Ms C 16 r°, p. 255.

19. Ne laissons rien perdre de ce qu'elle a à nous enseigner, elle qui s'écriait : « Ah ! que d'âmes arriveraient à la sainteté, si elles étaient bien dirigées ! » (Ms A 53 r°, p. 157).

20. Ms C 12 v°, p. 251.

21. Il faudrait relire ici toute cette fin du Manuscrit C.

22. Ms A 44 v°, p. 141.

23. *Loc. cit.*, 45 v°, p. 142.

24. LT 201, p. 559.

25. CJ 8.8.3, p. 1085.

Les victoires dont parle Thérèse ne portent pas toujours sur de grandes choses. Là comme pour l'obéissance de l'enfant, la grandeur de l'acte est moins dans son contenu que dans la manière dont il est fait, c'est-à-dire l'intensité d'amour qui l'anime. Thérèse cherche ces « petites occasions », ces « *riens* qui font (...) plus de plaisir à Jésus que (...) le martyr souffert généreusement, par exemple un sourire, une parole aimable alors que j'aurais envie de ne rien dire ou d'avoir l'air ennuyé »²⁶. Dans de tels actes dont la matière peut sembler bien petite, elle peut mettre un « infini » d'amour puisqu'elle laisse l'Esprit Saint l'animer²⁷.

Pendant une retraite, l'Esprit Saint vient réveiller notre cœur et l'éclairer, nous faisant voir ce que nous avons enfoui, les braises qui avaient été recouvertes de scories... La retraite vient « souffler » là-dessus et mettre en pleine lumière ce qu'il y a de meilleur en nous, ce qu'il y a de plus vrai, ce qu'il y a d'éternel. Nous sommes faits pour l'éternité ; et il faut qu'à travers cette marche que nous faisons sur la terre, parfois très péniblement, avec des chutes, nous ayons toujours les yeux fixés sur l'amour actuel du Christ et de Marie pour nous.

Il est très important de comprendre le lien que Jésus a voulu, que le Père et l'Esprit Saint ont voulu, entre notre amour pour Dieu, pour Jésus, et notre amour pour le prochain. C'est un des grands secrets de la vie chrétienne, et c'est le fruit direct de l'Eucharistie. Ce n'est pas pour rien que, dans l'Évangile de Jean, ce nouveau commandement est donné aux Apôtres après la Cène : « Aimez-vous les uns

26. LT 143, p. 467. Cf. LT 148, p. 475 : « Ce sont (...) les petites croix qui sont toute notre joie, elles sont plus ordinaires que les grandes et préparent le cœur à les recevoir. » En mai 1897, à Mère Agnès qui, la trouvant toute joyeuse dans son lit de malade, lui en demande la raison, elle répond : « Parce que, ce matin, j'ai eu deux "petites" peines. Oh ! bien sensibles !... Rien ne me donne de "petites" joies, comme les "petites" peines... » (CJ 19.5, p. 999).

27. Cf. Ro 8, 14.

les autres comme je vous ai aimés ». Thérèse de l'Enfant-Jésus l'avait compris au plus intime de son cœur, et c'est une des très grandes grâces de notre siècle. Le concile Vatican II a été et reste le concile de la charité fraternelle. On dit ordinairement que c'est un « concile pastoral », mais au-delà de cela ce concile est un rappel très profond de la charité fraternelle (d'où émane l'aspect « pastoral »).

Quand on regarde, dans l'Évangile de Jean, la dernière semaine de Jésus sur la terre, on voit que, dans cette dernière semaine, le mystère de la charité fraternelle est mis en pleine lumière — ce qui explique aussi que, à partir de ce moment, Jésus laisse les événements passer devant, pour exercer plus profondément encore sa charité fraternelle et sa miséricorde. Nous ne savons pas ce que représente le concile Vatican II dans l'histoire de l'Église ; mais ce dont nous sommes sûrs, c'est que ce concile est *pour nous*, et qu'il est très important. Les divisions qu'il a suscitées dans l'Église ne font que confirmer cela ; parce que chaque fois que l'amour du Christ est plus proche, le démon agit de manière souterraine, cachée, pour diviser.

Au début du concile Vatican II, le grand journal de Moscou, la *Pravda*, avait publié un article qui disait en gros ceci : « Il faut que ce concile sonne le glas du catholicisme. Nous diviserons l'Église en deux, les traditionalistes et les progressistes ». Le mot d'ordre était donné avec force ; et de fait, le démon, à l'occasion de ce concile, a divisé, et il continue de diviser.

Devant de telles divisions il faut un surcroît de charité fraternelle. C'est par la charité fraternelle que nous serons victorieux de cette attaque qui veut diviser l'Église en deux, séparer le troupeau du Pasteur soit par un excès de tradition (ou une tradition qui se fige), soit par une recherche de nouveauté en esprit d'opposition. La *vraie* Tradition, la Tradition *vivante*, est source de renouveau. Car la Tradition garde, mais comme la « bonne terre »²⁸

28. Mt 13, 8 ; Mc 4, 8 ; Lc 8, 8.

qui garde la semence pour qu'elle puisse fructifier, porter une fleur qui s'épanouit et un fruit qui est nouveau. On ne garde pas de la même façon une pierre précieuse et une semence ; et dès qu'une tradition se fige, se formalise, elle n'est plus sous le souffle de l'Esprit Saint. L'Esprit Saint nous demande constamment de ne rien figer, de faire en sorte que tout puisse croître sous son action. Saint Thomas dit que l'action de l'Esprit Saint sur l'Eglise consiste à la fois à garder et renouveler, *conservare* et *renovare* — un double mouvement. Si l'Eglise garde profondément la parole de Dieu, et les traditions liturgiques, c'est pour qu'à partir de là tout se renouvelle. Quand on sépare le *conservare* et le *renovare*, on a d'un côté un traditionalisme étroit, qui se rétrécit et pleure sur les ruines de Jérusalem, et de l'autre un progressisme qui veut tout renouveler, non pas avec la souplesse de l'Esprit Saint, mais dans un esprit d'opposition, un esprit dialectique. L'Esprit Saint, qui est l'Amour, n'aime pas cela.

La charité fraternelle est là pour maintenir en nous cette souplesse de l'amour, nous faire aimer ceux qui ne nous sont pas sympathiques comme ceux qui nous sont très sympathiques. La charité unit les deux, et Thérèse nous le montre bien dans son souci de dépasser toutes les antipathies et son profond souci d'offrir à Dieu tout ce qui peut être de l'ordre des grandes sympathies, des grandes unions. C'est cela qui nous permet de garder une âme d'apôtre ; car on n'est apôtre qu'à partir de la charité fraternelle : on désire *aimer* (d'abord aimer) et sauver, avec Jésus et par lui, tous ceux qu'il met sur notre route. Aimer ceux qui sont proches du Christ, les prendre profondément dans notre cœur et tout faire pour les garder dans l'amour du Christ ; et sauver ceux qui, sur notre route, semblent dévier, en les aimant jusqu'au bout, « jusqu'à la fin »²⁹,

29. Jn 13, 1 : « Avant la fête de la Pâque, sachant qu'était venue son heure de passer de ce monde vers son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. »

avec Jésus. Jésus les a aimés « jusqu'à la fin » : l'Évangile de saint Jean nous le dit juste avant l'institution de l'Eucharistie, avant le lavement des pieds³⁰. L'Eucharistie nous est donnée comme un don extrême, pour nous fortifier et nous permettre d'aller jusqu'au bout³¹ (c'est donc bien un don eschatologique), et pour nous apprendre à nous renouveler tous les jours grâce au pain quotidien, et au vin qui représente la surabondance de l'amour.

30. L'institution de l'Eucharistie elle-même n'est pas rapportée par saint Jean, et le lavement des pieds n'est rapporté par aucun des synoptiques. Pourquoi est-ce Jean qui a gardé dans son cœur le grand secret du lavement des pieds, ce « sacrement » qui enveloppe le sacrement par excellence comme l'écrin enveloppe le trésor ? Le trésor, c'est le mystère de l'Eucharistie, et le lavement des pieds est ce qui prépare ce mystère. Entre la nouvelle Alliance et l'ancienne, il n'y a pas de continuité mais une reprise radicale. Entre la Pâque ancienne et la Pâque nouvelle, il y a une rupture, celle du lavement des pieds. Fameuse rupture ! Jésus rompt la tradition. La pédagogie du Christ à notre égard est très radicale, puisqu'il est toujours « dans le sein du Père » ; tout est donc repris à la source. La source, c'est le Père qui aime les hommes et qui veut les sauver en leur donnant son Fils. L'Eucharistie n'est pas un rite qui commémore un passage de Dieu, c'est un geste nouveau qui est le don même de Dieu, un don substantiel. Et pour nous faire comprendre cette rupture, il y a le lavement des pieds. Là Jésus renverse tout, puisque dans son autorité paternelle — son autorité d'Envoyé du Père en qui on *voit* le Père (cf. Jn 14, 9) — il va faire le geste de l'esclave. Il se fait serviteur à l'égard de ses disciples, et le serviteur le plus serviteur. S'il peut le faire, c'est parce que l'autorité du Père est une autorité toute d'amour. Le Père n'établit pas de lois ; Jésus, en tant que père, n'établit pas de lois. Il donne le pain véritable, et ce pain véritable, c'est lui, c'est son cœur, c'est sa chair ; c'est lui-même qui se donne. Là il n'y a pas de limites, on est au-delà de l'ordre de justice puisqu'il s'agit d'un don d'amour. Il faut une brisure pour que la Pâque nouvelle, la Pâque dans le corps et le sang du Christ, la Pâque dans le don de l'amour, prenne toute sa signification, et que l'on comprenne que dans la nouvelle Alliance, l'autorité s'efface complètement dans le don d'amour.

31. Cf. 1 Rs 19, 5-8.

THÉRÈSE ET LE MYSTÈRE DE MARIE

Il faudrait aussi essayer de découvrir un autre grand secret de Thérèse : son amour pour la Vierge Marie, qu'elle exprime constamment. Thérèse n'a pas fait de grande théorie sur le mystère de Marie : elle l'a vécu. C'est peut-être cela, du reste, qui caractérise le mystère de Marie. Saint Louis-Marie Grignon de Monfort parle du « secret de Marie ». Pourquoi ? parce que Marie est notre Mère, et qu'une mère, on n'aime pas beaucoup en parler ; on la garde dans le secret du cœur, et plus elle a été mère pour nous, plus c'est enfoui. Notre lien avec notre mère est quelque chose de très enfoui. Notre premier sourire a été pour notre mère ; le premier amour, quasi-instinctif et parfois beaucoup plus profond qu'on ne le pense, a été pour elle. Et si elle n'a pas été vraiment mère, si elle nous a un peu rejetés, c'est pour nous quelque chose de terrible, cela empêche l'enracinement, la stabilité profonde et vraie, parce qu'il y a eu une rupture. On le voit chez ceux qui ont le plus de peine à découvrir un véritable équilibre de vie, ou même un minimum d'équilibre de vie. Car pour trouver un minimum d'équilibre de vie, il faut un enracinement. On voit cela dans les forêts : quand il y a un ouragan, tous les arbres peu enracinés sont arrachés ; et quand les ouragans sont très forts, même les chênes qui sont très enracinés sont arrachés.

Toute crise est un ouragan, un cyclone, et quand l'enracinement n'est pas suffisamment fort on ne voit plus ce qu'on doit faire, on ne tient plus debout. Ce qui est merveilleux, pour nous, c'est d'avoir actuellement un Pape tellement lié à Marie, et tout entier donné. Le fait qu'il ait canonisé saint Maximilien-Marie Kolbe, qui aimait tant Marie et qui est martyr de la charité fraternelle, est pour nous comme un signe ; cela nous montre combien Jean Paul II est lié à Marie qui, à la Croix, est bien la reine des martyrs de la charité fraternelle. Or c'est sa maternité sur nous qui nous enrachine, en permettant que le mystère de l'amour divin prenne possession de toutes les fibres de notre sensibilité, de nos instincts, de tout notre corps. C'est cela, l'enracinement ; c'est grâce à Marie qu'il se réalise, et c'est toujours à la Croix que cela se fait. C'est quand Marie vit le mystère de la Croix, avec une telle intensité et une telle limpidité, que Jésus lui-même lui demande de regarder Jean : « Femme, voici ton fils »¹. La charité fraternelle peut apparaître ici comme une distraction : alors que Marie est toute tournée vers Jésus crucifié, qu'elle ne voit que lui et ne veut regarder que lui, Jésus lui-même lui demande de regarder Jean. Il y a là pour Jésus lui-même un arrachement ; car celle qu'il donne à Jean est celle que le Père lui a donnée pour être sa Mère, une Mère immaculée et qui l'a aimé avec une tendresse et une force uniques, une Mère qui n'a jamais voulu accaparer son Fils, qui l'a toujours offert. Le premier geste de Marie a été d'offrir Jésus, et toute sa vie elle l'a offert, jusqu'à la Croix. Marie est vraiment la Mère des mères, et sa sainteté assume la maternité de toutes les mères. C'est à la Croix qu'elle est le plus mère, en étant présente auprès de son enfant qui non seulement agonise, mais meurt dans une souffrance extrême — et la souffrance nous rend petits...

C'est au moment où Marie vit cela que Jésus lui demande de prendre Jean, et par lui nous tous. Comme il a

1. Jn 19, 26.

dit à Jean : « Voici ta mère », Jésus dit à chacun d'entre nous : « Voici ta mère »², surtout au moment où nous vivons les souffrances les plus intenses. On se demande même si Dieu ne permet pas ces souffrances pour que le mystère de la maternité de Marie puisse être vécu dans toute sa force, à la fois pour Marie et pour nous. En tous cas — c'est un fait — c'est à la Croix que cette alliance si radicale, si nouvelle, est réalisée par Jésus lui-même.

Il ne faut jamais oublier ces trois alliances que saint Jean nous montre : l'alliance dans le corps du Christ (dans le cœur de Jésus à la Cène), l'alliance avec Marie à la Croix, et l'alliance avec Pierre³. N'est-ce pas ce que la petite Thérèse a vécu pleinement ? Nous n'avons pas parlé ici de l'alliance avec Pierre chez la petite Thérèse, mais elle existe. On le voit bien quand elle va auprès du Pape pour lui dire son désir ardent d'entrer au Carmel à quinze ans, et le supplier de lui obtenir cela, au-delà des Constitutions... Il faut voir aussi l'amour qu'elle a pour l'Eglise, et l'amour qu'elle a pour les prêtres, en particulier les missionnaires. Cela va très loin.

Mais revenons à son amour pour Marie. Le premier moment de son intimité très personnelle avec la Sainte Vierge date du 13 mai 1883 (le jour de la Pentecôte) : Thérèse est encore toute jeune, elle n'a que dix ans, et elle est toute fragilisée par la maladie, ce qui la rend encore plus petite :

Ne trouvant aucun secours sur la terre, la pauvre petite Thérèse s'était aussi tournée vers sa Mère du Ciel, elle la priait de tout

2. A Céline Thérèse confie les « simplicités » qu'elle a avec la Sainte Vierge : « Parfois je me surprends à lui dire : "Mais ma bonne Sainte Vierge, je trouve que je suis plus heureuse que vous, car je vous ai pour Mère, et vous, vous n'avez pas de *Sainte Vierge à aimer*... Il est vrai que vous êtes la Mère de Jésus mais ce Jésus vous nous l'avez donné tout entier... et Lui sur la croix il vous a donnée à nous pour Mère. Ainsi nous sommes plus riches que vous puisque nous possédons Jésus et que vous êtes à nous aussi." (LT 137, p. 452).

3. Voir Jn 21, 15 sq.

son cœur d'avoir enfin pitié d'elle... Tout à coup, la Sainte Vierge me parut *belle*, si *belle* que jamais je n'avais vu rien de si beau, son visage respirait une bonté et une tendresse ineffable, mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme ce fut le « ravissant sourire de la Sainte Vierge »⁴.

Le sourire allie beauté et bonté — c'est le propre du sourire ; et c'est aussi le premier signe de l'intelligence à travers le sensible. On dit souvent que le premier signe de l'intelligence est la parole, mais c'est plutôt le sourire, car l'enfant sourit à sa mère avant de lui parler. Or un animal ne sourit jamais... même pas le singe. On peut donc vraiment dire que le premier signe de l'intelligence, c'est le sourire. Il y a eu le sourire de l'enfant Jésus, du Verbe « devenu chair »⁵, à sa Mère, Marie... et ici, nous voyons le sourire de Marie à sa petite enfant, Thérèse. C'est ce sourire qui touche le plus Thérèse, qui la frappe le plus :

Mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut le « ravissant sourire de la Sainte Vierge ». Alors toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement sur mes joues, mais c'était des larmes d'une joie sans mélange... Ah ! pensai-je, la Sainte Vierge m'a souri, que je suis heureuse (...) mais jamais je ne le dirai à personne, car alors *mon bonheur disparaîtrait*.

Le secret de l'enfant est ici le sourire de Marie ; par ce sourire, une alliance se réalise entre l'âme de Thérèse, son cœur, son intelligence, et la Vierge Marie.

Baissant alors les yeux, elle voit sa sœur Marie la regarder avec amour :

elle semblait émue et paraissait se douter de la faveur que la Sainte Vierge m'avait accordée... Ah ! c'était bien à elle, à ses prières touchantes que je devais la grâce du *sourire* de la Reine des Cieux.

4. Ms A 30 r^o, pp. 116-117.

5. Jn 1, 14.

Plus tard Thérèse reviendra sur cette rencontre. Arrivée à Paris (en route vers Rome), elle est de nouveau saisie, mais cette fois d'une manière tout intérieure, à l'église Notre-Dame des Victoires :

La Sainte Vierge m'a fait sentir que c'était *vraiment elle qui m'avait souri et m'avait guérie*. J'ai compris qu'elle veillait sur moi, que j'étais son enfant, aussi je ne pouvais plus lui donner que le nom de « *Maman* » car il me semblait plus tendre encore que celui de Mère⁶...

On peut dire que la petitesse de Thérèse a commencé auprès de Marie, lorsqu'elle a reçu son sourire au moment où elle était si malade, si fragile...

Cette alliance secrète dans le *sourire* de Marie est peut-être ce qui nous fait découvrir le mieux la note dominante, caractéristique, de l'amour de Thérèse pour la Sainte Vierge⁷. Le sourire provient de la joie et communique la joie. Quand la tristesse est très forte en nous, il nous est difficile de sourire, nous n'en n'avons plus envie. Quand on est saisi par un poids de souffrance, on ferme les yeux et on ne peut plus sourire, parce qu'on se replie, on se renferme en soi-même. Pour sourire il faut que l'amour soit victorieux ; et la plus grande victoire de l'amour, n'est-ce pas le mystère de Marie dans son Immaculée Conception où, grâce à une miséricorde prévenante de Dieu, elle est totalement préservée du péché originel ?⁸ Or cette miséricorde prévenante, Thérèse en a vécu aussi ; tout autrement que Marie, certes, puisqu'elle n'est pas immaculée, mais d'une manière très spéciale qui la fait toute proche de Marie pour qu'elle puisse vivre ce que Marie elle-même a

6. Ms A 56 v°- 57 r°, p. 164. Thérèse confie ensuite son amour pour saint Joseph : « depuis mon enfance j'avais pour lui une dévotion qui se confondait avec mon amour pour la Sainte Vierge ». Marie fait aimer Joseph ; elle l'a fait aimer à la petite Thérèse comme elle l'a fait aimer au Carmel.

7. Cf Question 13, p. 218.

8. Thérèse aime contempler ce mystère de Marie « exempte de la tache originelle » (CJ 21.8.3, p. 1103).

vécu, enveloppée de la miséricorde du Père : « Vous le savez, ô mon Dieu, je n'ai jamais désiré que vous aimer (...) votre amour m'a prévenue dès mon enfance... »⁹, et elle reconnaît que « le bon Dieu, dans sa *prévenante* miséricorde, a préservé [son] âme du péché mortel »¹⁰.

Dans le récit du sourire de Marie et de la visite à Notre-Dame des Victoires, on voit que l'alliance avec Marie est une alliance de prévenance ; Thérèse supplie Marie d'éloigner d'elle tout ce qui pourrait ternir sa pureté, et Marie lui garde un cœur pur¹¹... Mais même si elle avait « sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre »¹², elle aurait toujours la même confiance en Dieu, parce que l'amour divin reprend toujours tout, l'Esprit Saint redonne vie aux morts, il les ressuscite¹³. Thérèse souligne là quelque chose qui est propre à l'alliance avec Marie : notre Mère est immaculée et elle nous donne tout¹⁴ ; l'alliance avec Marie nous donne donc quelque chose de cette miséricorde de prévenance, et c'est cela qui nous met dans la joie : c'est le sourire de Dieu pour nous qui se révèle à travers le sourire de Marie.

Thérèse vit de la maternité divine de Marie, qui lui fait vivre un mystère de petitesse. Sans Marie on est grand, avec Marie on est petit et on comprend la petitesse. La petite voie, la voie de l'amour, c'est bien la voie de Marie !

9. Ms C 34 v°-35 r°, p. 282. Cf. p. 38, note 8.

10. Ms C 36 v°, p. 285.

11. Ms A 57 r°, p. 165.

12. Ms C 36 v°, p. 285. Cf. CJ 11.7.6, p. 1037 : « Si j'avais commis tous les crimes possibles, j'aurais toujours la même confiance, je sens que toute cette multitude d'offenses serait comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent. »

13. Cf. Ez 37, 1-14.

14. N'est-ce pas parce qu'elle reçoit tout de Marie que Thérèse peut s'offrir en victime à l'Amour miséricordieux ? Parlant de la « Vierge Immaculée » elle ajoute : « Quelle joie de penser que cette Vierge est notre mère ! Puisqu'elle nous aime et qu'elle connaît notre faiblesse, qu'avons-nous à craindre ? » (LT 226, p. 588). Et elle ajoute qu'à ceux dont l'âme est encore, au moment de paraître devant Dieu, marquée par « la faiblesse humaine », la Sainte Vierge « obtient la grâce de faire un acte d'amour parfait... » (*ibid.*).

Thérèse ne le dit pas : c'est un secret, elle n'aime pas le dire. Il y a en effet chez elle, dans son extrême simplicité, une très grande pudeur. On pourrait presque dire que ce qu'il y a de plus caché chez Thérèse, c'est son lien avec Marie, qui la maintient dans la petitesse. On voit cela dans le *Carnet Jaune* : « La Sainte Vierge a bien fait de garder toute chose dans son "petit" cœur... On ne peut pas m'en vouloir de faire comme elle... »¹⁵. Thérèse a profondément le sens du secret, de ce qu'on ne dit pas, de ce qu'on ne dit qu'à Marie, et qu'on ne garde qu'avec elle.

Après quoi, Thérèse ayant dit que les anges s'étaient « exercés à [lui] cacher la lumière qui [lui] montrait [sa] fin prochaine », Mère Agnès interroge : « Ont-ils caché la Sainte Vierge aussi ? » A quoi Thérèse répond avec force : « Non, la Sainte Vierge ne sera jamais cachée pour moi, car je l'aime trop »¹⁶. Même quand Jésus lui est caché, la Sainte Vierge n'est pas cachée, ce qui lui permet de vivre l'aridité extrême de sa foi et d'être victorieuse de cette aridité.

Quelques jours plus tard, elle évoque « ses oraisons d'autrefois, le soir pendant le silence d'été », et la grâce reçue dans la grotte de sainte Madeleine au mois de juillet 1889 :

Il y avait comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses de la terre... J'étais entièrement cachée sous le voile de la Sainte Vierge.

Et elle ajoute :

En ce temps-là, on m'avait chargée du réfectoire et je me rappelle que je faisais les choses comme ne les faisant pas, c'était comme si on m'avait prêté un corps. Je suis restée ainsi pendant une semaine entière¹⁷.

15. CJ 8.7.10, p. 1030.

16. CJ 8.7.11, p. 1030.

17. CJ 11.7.2, p. 1036.

L'extase de Thérèse est intérieure : elle travaille, mais intérieurement elle est toute présente à Marie, auprès de qui elle « aime à rester petite »¹⁸, et qui la guide « par *la voie commune* »¹⁹.

« Le trésor de sa Mère appartient à l'enfant »²⁰. Il faut bien comprendre que c'est de Marie, la plus pauvre de toutes les créatures, que Thérèse a reçu sa grâce de petitesse et de pauvreté. Jusqu'à la fin de sa vie la Sainte Vierge reste toujours pour elle ce secret de petitesse et de petitesse. Car Marie est bien la créature la plus petite qui ait existé, la plus consciente de sa petitesse et de l'abîme qui existait entre elle et son Dieu... son Dieu qui s'est donné à elle comme un tout petit enfant... Cette petitesse, cet abîme, ce « néant »²¹, Thérèse les a ressentis très profondément, et c'est sans doute cela qui nous fait découvrir son plus grand réalisme — saisir son néant de créature, son « rien » de créature à travers lequel elle rejoint l'acte d'amour éternel par lequel Dieu la fait être — avec, en même temps, l'audace d'un désir qui dépasse tout et qui veut aller le plus loin possible dans l'unité d'amour avec Jésus, avec le Père²². Car en se considérant comme « un petit néant », elle ne se rabaisse pas comme on peut le faire dans une fausse humilité, et c'est encore moins, de sa part, se nier d'une manière psychologique (il n'y a rien de cela chez elle). Ayant découvert ce qu'est l'adoration, elle sait qu'elle n'a qu'à « reconnaître son néant, attendre tout du Bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son

18. PN 54, 6, p. 751.

19. *Ibid.*, 17, p. 754.

20. *Ibid.* 5, p. 751.

21. Voir Ms B 3 v°, p. 225 et 227 ; Ms C 2 r°, p. 236 ; CJ 8.8.1, p. 1085 : « C'est le bon Dieu tout seul qu'il faut faire valoir, car il n'y a rien à faire valoir dans mon petit néant » ; LT 147, p. 474 ; 197, p. 553 ; 226, p. 589 ; 243, p. 599 ; 261, p. 619. CJ 6.8.8, p. 1082 ; 7.8.4, p. 1084 ; 8.8.1, p. 1085 ; 13.8.1, p. 1091. PN 53, p. 748 ; etc.

22. Voir LT 109, p. 415, où Thérèse écrit à sa cousine Marie : « Si tu n'es rien il ne faut pas oublier que Jésus est *tout*, aussi il faut perdre ton petit rien dans son *infini tout* et ne plus penser qu'à ce *tout* uniquement aimable... »

père »²³. Rien ne l'intéresse en dehors de cet amour et de cette volonté du Père sur elle. « Rien que Dieu »²⁴, « Jésus seul ! Rien que lui »²⁵ ; « ne rien faire pour soi »²⁶, « ne rien garder »²⁷, « ne rien réserver »²⁸, « ne rien refuser »²⁹, ne s'appuyer sur rien de ce que nous faisons³⁰. Car

pour aimer Jésus, être sa *victime d'amour*, plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant... Le seul *désir* d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force et voilà le difficile. (...) aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus (...) nous transformera en flammes d'amour³¹. Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant³².

La pauvreté évangélique va jusqu'à n'être rien, à n'avoir plus que le seul désir d'être victime d'amour — mais sans aucun regard sur soi. Ne disons pas trop vite que

23. CJ 6.8.8, p. 1082. C'est la première réponse qu'elle donne quand Mère Agnès lui demande ce qu'elle entend par « rester toute petite enfant devant le Bon Dieu ». Dès que l'enfant grandit, il peut se suffire à lui-même ; se sentant incapable de cela, de « gagner [sa] vie, la vie éternelle », elle a choisi de rester petite, sans autre occupation que d'« offrir au bon Dieu pour son plaisir » « les fleurs de l'amour et du sacrifice » (*Ibid.*). Et elle précise encore : « Etre petit, c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est de ne point se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal » (*loc. cit.*, pp. 1082-1083).

24. LT 60, p. 354.

25. LT 54, p. 348.

26. LT 244, p. 600. Cf. LT 247, p. 604 : « Je tâche de ne plus m'occuper de moi-même en rien, et ce que Jésus daigne opérer en mon âme je le lui abandonne. »

27. LT 132, p. 444.

28. LT 142, p. 464.

29. *Ibid.*, p. 465.

30. CJ 6.8.4, p. 1080.

31. LT 197, pp. 552-553.

32. Ms B 3 v^o, p. 227.

nous sommes « victimes d'amour » ! Car là encore il pourrait y avoir une satisfaction. Thérèse ne s'arrête à aucune satisfaction (que ce soit satisfaction d'elle-même ou estime des autres), parce que s'arrêter à une satisfaction, c'est déjà un obstacle à l'amour, c'est déjà une limitation, quelque chose qui empêche l'amour divin de tout prendre. Cette pauvreté va très loin, et Thérèse est à bonne école car le Carmel, dans l'Eglise, est bien un grand mystère de pauvreté intérieure, de pauvreté divine vécue jusqu'au bout : pauvreté de l'intelligence, pauvreté du cœur, pauvreté à l'égard de toutes les activités, de toute l'efficacité qu'on pourrait avoir, pauvreté à l'égard de sa propre santé, et bien sûr pauvreté à l'égard du jugement des autres. La petite Thérèse, dans ce domaine-là, est merveilleuse de simplicité (en reconnaissant que cette grâce vient de la Vierge Marie³³). Il y a en effet un lien entre la pauvreté et la simplicité, car dès que nous avons un regard sur nous-mêmes, nous sommes complexes (et vite compliqués), et nous ne pouvons plus être dans un état de totale réceptivité. Abandon et pauvreté se tiennent, de même que paix et pauvreté³⁴ ; on ne peut pas être vraiment abandonné s'il n'y a pas cette pauvreté spirituelle et si cette pauvreté ne va pas jusqu'au bout, si elle ne prend pas tout.

Thérèse souhaite disparaître, ne pas être quelqu'un qu'on admire, être au contraire comme tous les autres. Ne

33. Voir PN 13, p. 660 (la Sainte Vierge s'adresse à Marie de la Trinité) : « Je veux que sur ton front rayonne / La douceur et la pureté / Mais la vertu que je te donne / Surtout, c'est la Simplicité ». La simplicité de Thérèse est un écho vivant de la simplicité du cœur de Marie. « Sa vie a été si simple ! » s'exclame Thérèse (CJ 23.8.9, p. 1107). Un moment auparavant, après de très grandes souffrances, elle avait révélé un aspect de sa propre simplicité : « Quand on a prié la Sainte Vierge et qu'elle ne nous exauce pas, c'est signe qu'elle ne veut pas. Alors il faut la laisser faire à son idée et ne pas se tourmenter » (*ibid.*, 23.8.8, p. 1107).

34. CJ 6.8.4, p. 1081 : « On éprouve une si grande paix d'être absolument pauvre, de ne compter que sur le bon Dieu ». De même la joie : « Il n'est pas de joie comparable à celle que goûte le véritable pauvre d'esprit » (Ms C 16 v°, p. 256).

pas faire appel à ses privilèges, ne pas faire appel à ses qualités, être, comme le dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, « ignoré et compté pour rien »³⁵. Ce désir doit beaucoup toucher le cœur de la Vierge Marie ; car cela, c'est vraiment la pauvreté de son cœur : Marie n'a jamais fait appel à ses privilèges, et elle fait comprendre cela à tous ceux qui sont de « sa descendance »³⁶ ; or la petite Thérèse est bien de la descendance de la Femme, et elle l'est d'une manière très particulière.

La pauvreté envahit l'âme de Thérèse au point qu'elle peut écrire à Mère Agnès :

Je suis contente que vous ayez vu mon imperfection. Ah ! que cela me fait de bien d'avoir été méchante ! (...) Je suis bien plus heureuse d'avoir été imparfaite que si, soutenue par la grâce, j'avais été un modèle de douceur³⁷.

Certes Marie ne peut pas dire cela, puisqu'il n'y a pas eu d'imperfection en elle, mais elle le suggère à ses enfants ; car si quelqu'un voit nos imperfections, il a sur nous un regard plus vrai, de cette vérité profonde qu'exige l'amour. L'amour veut que tout soit vrai et, nous le savons bien, il y a des imperfections en nous ! Mais ordinairement nous les cachons, et nous savons très bien les cacher aux yeux des autres. Thérèse ne fait pas cela. Le petit oiseau, quand il s'est laissé distraire par une flaque d'eau³⁸, a les ailes toutes flétries, collées les unes aux autres ; Thérèse sait bien qu'il y a encore en elle des imperfections, elle ne les cache pas. Pour dire qu'elle est heureuse d'avoir été imparfaite, il faut qu'elle soit vraiment soutenue par la grâce !

Cela me fait tant de bien de voir que Jésus est toujours aussi doux, aussi tendre envers moi !... Ah, dès à présent, je le recon-

35. LT 145, p. 470 ; cf. LT 176, p. 515 ; *Imitation*, livre I, ch. 2, § 3.

36. Cf. Gn 3, 15 ; Ap 12, 17.

37. LT 230, pp. 592-593.

38. Ms B 5 r°, p. 230.

nais ; oui toutes mes espérances seront comblées... oui le Seigneur fera pour nous des merveilles qui surpasseront infiniment nos *immenses désirs* !³⁹

On voit là comment la véritable pauvreté permet à l'espérance d'aller toujours plus loin et donc de mettre en nous des désirs toujours plus grands ; c'est même peut-être cela qui est le signe d'une pauvreté vraiment divine, œuvre de l'Esprit Saint dans notre âme. Une pauvreté trop humaine arrête nos élans et nous fait très facilement tomber dans un complexe d'infériorité. Chez Thérèse il n'y a rien de tel. Elle reconnaît sa fragilité, mais sa fragilité même, sa faiblesse même lui donne une audace inouïe⁴⁰ et des désirs « immenses »⁴¹, « infinis »⁴². Remarquons qu'elle dit ici : « nos immenses désirs » ; là encore elle se cache derrière les autres, par pauvreté.

La pauvreté s'achève en quelque sorte dans la petitesse, la petitesse évangélique qui est le secret de la « petite voie ». Et là, être la petite balle du Bon Dieu exprime quelque chose d'encore plus radical que le petit oiseau⁴³ : accepter d'être ballotté de droite et de gauche, d'être mis sous un meuble et qu'on ne s'occupe plus de nous, que la poussière s'accumule sur la petite balle ou même qu'elle

39. LT 230, p. 593.

40. « A cause même de ma faiblesse, tu t'es plu, Seigneur, à combler mes *petits désirs enfantins*, et tu veux aujourd'hui, combler d'autres *désirs plus grands* que l'univers... » (Ms B 3 r°, p. 225). Cf. LT 220, p. 575 : « j'espère qu'Il ne regardera pas ma faiblesse ou plutôt qu'Il se servira de cette faiblesse même pour faire son œuvre ; car Le Dieu Fort aime à montrer sa puissance en se servant du rien ». Thérèse aime à dire qu'elle est « la faiblesse même » : Ms C 15 r°, p. 254 ; LT 79, p. 375.

41. Cf. Pri 6 (*Acte d'offrande*), p. 963. Ms A 81 v°, p. 207 ; B 4 v°, p. 229. Elle parle aussi du « vide immense des désirs » (Ms A 40 r°, p. 133), du « vide immense » que Jésus creuse dans une âme (LT 93, p. 395).

42. Voir pp. 41-42, note 20.

43. Mais l'image du petit oiseau exprime quelque chose d'ultime, puisque c'est lui qui, volant « vers le Soleil de l'Amour avec *les propres ailes de l'Aigle divin* » sera « plongé pour l'éternité dans le brûlant Abîme de Cet Amour auquel il s'est offert en victime » (Ms B 5 v°, pp. 231-232).

soit percée⁴⁴... La petitesse évangélique, que Thérèse a tant aimée, a été pour elle une très grande lumière : comprendre qu'il ne s'agit pas de chercher à faire de grandes actions mais qu'il faut, au contraire, accepter avec joie tout ce que Dieu nous demande et le faire avec la plus grande intensité d'amour possible. Car « Jésus ne regarde pas autant à la grandeur des actions ni même à leur difficulté qu'à l'amour qui fait faire ces actes »⁴⁵.

Si on vit vraiment la petitesse évangélique, l'important n'est pas ce qu'on fait — qu'on fasse de la théologie ou la cuisine, peu importe —, mais de faire la volonté de Dieu. Si on doit faire la cuisine, très bien, Dieu nous donne la grâce ; s'il nous demande de balayer, très bien ; s'il nous demande un labeur philosophique ou théologique, très bien ! Il est clair que, du point de vue humain, il y a une échelle de valeurs (développer son intelligence est beaucoup plus important que balayer) ; mais la petitesse évangélique, qui nous met dans cette attitude d'une obéissance radicale dans l'abandon et la pauvreté, fait qu'on ne regarde plus tant ce qui *détermine* nos diverses activités, leur contenu, que *la manière* dont on les fait, l'amour avec lequel on les fait. C'est cela qui compte. On ne s'inquiète plus de l'efficacité de ce qu'on fait ni de la grandeur de ce

44. LT 74, p. 370. La symbolique de Thérèse inclut aussi le petit jouet, la toupie, le petit pinceau — ainsi que la goutte de rosée et la petite fleur, et bien sûr le grain de sable. On a fait remarquer que ce symbole, apparu en mars 88 (elle a quinze ans), est le symbole privilégié de Thérèse, qui réapparaît dans le Manuscrit C et les lettres de 1890. Il y a aussi le « petit lapin bien simple », qui apparaît seulement dans une lettre à sœur Marie de la Trinité (LT 167, p. 504), mais qui lui sert à exprimer la confiance sans limites que nous devons avoir en la miséricorde : « Un roi, parti à la chasse, poursuivait un lapin blanc que ses chiens allaient bientôt atteindre, quand le petit lapin, se sentant perdu, rebroussa chemin rapidement et sauta dans les bras du chasseur. Celui-ci, touché de tant de confiance, ne voulut plus se séparer du lapin blanc, ne permettant à personne d'y toucher, se réservant lui-même le soin de le nourrir ». C'est ainsi, ajoute-t-elle, que « le bon Dieu fera avec nous » (*Conseils et souvenirs*, p. 52).

45. LT 65, p. 360. Voir sainte THÉRÈSE DE JÉSUS, *Château intérieur, Septièmes demeures*, ch. 4.

qu'on réalise, car la seule chose éternelle, c'est l'*amour* présent dans nos diverses activités, l'intensité d'amour dans nos diverses occupations. C'est cela qui permet la présence, c'est cela qui réalise entre celui qui commande et celui qui obéit un lien qui demeure, un lien qui ne peut pas disparaître. « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et demeure en son amour ».⁴⁶ Voilà l'obéissance de la « petite voie » ; c'est cette obéissance du tout-petit qui veut rester sous le regard de sa mère, sous le regard de Marie et de Jésus. Demeurer sous ce regard en sachant qu'il est là, même si nous ne le sentons pas — cela n'a pas d'importance. Comme le dit Thérèse, on sait que le soleil brille même si les nuages le cachent⁴⁷. C'est bien cela, la présence dans la foi, c'est bien cela le mystère de la petitesse évangélique : on sait que Jésus nous regarde, on sait qu'il est présent, et qu'il est plus présent à nous-mêmes que nous ne sommes présents à nous-mêmes, on sait qu'il demeure au plus intime de notre cœur. Même s'il y a de l'agitation, il est là, présent, il demeure là, et on vit sous son regard d'amour, sans du tout chercher à sentir sa présence — ce n'est pas cela qui est important. Ce qui est important, c'est d'accomplir pleinement ce qu'il nous demande de faire.

La petitesse évangélique caractérise la manière de vivre de l'amour divin *sans aucun accaparement* : on est trop petit pour accaparer, alors on vit de cet amour en tout petit enfant, dans une gratuité totale, la gratuité de l'amour. Même la pauvreté est vécue en petitesse, de sorte que cela devient très simple. Il y a en effet des pauvretés qui peuvent être vécues avec un certain « style » : on est conscient d'être pauvre, et cela devient un peu rigide ; tandis que si on

46. Jn 15, 10.

47. Ms B 5 r°, p. 230. Thérèse dira même : « Si je n'ai que la pure souffrance, si le ciel est tellement noir que je ne vois aucune éclaircie, eh bien ! j'en fais ma joie » (CJ 27.5.6, p. 1004). « Vous vous rappellerez que c'est "ma petite voie", de ne rien désirer voir » (4.6.1, p. 1007).

accepte la petitesse évangélique — « Si vous ne devenez comme des enfants, des tout-petits »⁴⁸ — on ne cherche plus à avoir conscience, on veut seulement être pauvre, s'abandonner à Jésus et lui obéir. Cela nous échappe complètement, mais on sait que *lui* reçoit tout et on sait que ce qu'il regarde, ce ne sont pas les résultats mais cette volonté profonde qui habite notre cœur. Alors notre rencontre avec Jésus, avec son cœur, prend une acuité toute spéciale, toute particulière : l'acuité de l'amour divin rencontrant le cœur d'un tout petit enfant. Si Jésus a voulu connaître à l'égard de Marie la petitesse de l'enfant, cette petitesse de l'enfant porté par sa mère, c'est bien pour quelque chose ! pour que nous comprenions que la petitesse évangélique commence dès le moment de l'Annonciation. Cette petitesse évangélique est vécue par Jésus dans les mystères joyeux, pour qu'il soit plus remis à Marie, plus donné à Marie, mais elle sera vécue surtout à la Croix. Car Jésus, à la Croix, connaît une petitesse plus grande que celle de Bethléem ; la petitesse de l'Agonie, la petitesse du Crucifié, est la petitesse de celui qui n'a plus rien, de celui qui est bafoué, rejeté, et qui est alors plus que jamais remis à Marie.

Thérèse a vécu cette petitesse de la Croix, et c'est ici qu'on pénètre dans ce qu'il y a de plus secret en elle : elle est victime d'amour. Là on découvre le désir prodigieux qu'elle avait de la souffrance. On ose à peine en parler, tellement c'est vertigineux... Thérèse seule peut dire ces choses-là ; nous, nous ne pouvons pas les dire, parce que nous ne les vivons pas pleinement, alors qu'elle, elle les a vécues :

J'ai trouvé le bonheur et la joie sur la terre, mais uniquement dans la souffrance, car j'ai beaucoup souffert ici-bas ; il faudra le faire savoir aux âmes...⁴⁹.

C'est extraordinaire, de sa part, d'oser dire cela : elle veut être le témoin de cette souffrance, donc de la petitesse

48. Mt 18, 3.

49. CJ 31.7.13, p. 1069.

de Jésus crucifié. Car la souffrance met dans une petitesse unique. Là les comparaisons de la petite balle ou du petit oiseau sont dépassées : on entre dans le mystère de la souffrance qui nous amenuise lentement, progressivement, jusqu'à ce qu'on n'ait plus rien, rien à soi ; il n'y a plus qu'une souffrance toute portée par l'amour...

Au commencement de ma vie spirituelle, dit-elle encore, je désirais la souffrance mais je ne pensais pas en faire ma joie, c'est une grâce que le Bon Dieu m'a faite plus tard⁵⁰.

Mais comment sa joie peut-elle être dans sa souffrance ? Parce qu'elle a compris que dans la joie, notre cœur humain risque toujours d'accaparer, alors que dans la souffrance on ne s'arrête pas : quand on souffre beaucoup on est tellement amenuisé, tellement petit, tellement rien... Seule la souffrance peut mettre en nous cette limpidité qui n'est plus de nous, mais de Dieu. Voilà la petitesse de Thérèse, victime d'amour, quand elle vit toutes les épreuves de la foi, et à travers elles le mystère de l'Agonie, de la Croix, du Sépulcre : son âme est tout amenuisée par la souffrance, mais la souffrance *pour aimer*, car :

on ne se livre à l'Amour qu'autant qu'on se livre à la souffrance⁵¹.

C'est pourquoi elle pouvait dire :

Rien ne me donne de « petites » joies comme les « petites » peines⁵².

Les grandes croix, on les voit ; les petites, on ne les voit pas ; c'est aussi une des raisons pour lesquelles elles sont

50. PO, pp. 59-60 ; cf. CJ, *loc. cit.* : « Depuis que j'avais demandé à Jésus de changer pour moi en amertume toutes les consolations de la terre, j'avais un perpétuel désir de souffrir. Je ne pensais pas cependant à en faire ma joie ; c'est une grâce qui ne m'a été accordée que plus tard. »

51. PO, p. 315.

52. CJ 19.5, p. 999. Cf. LT 148, p. 475 (cité ci-dessus, p. 145, note 26).

sa joie. La petite voie, pour Thérèse, c'est d'être livrée à la souffrance du Christ, celle de l'Agonie et de la Croix, la souffrance qui permet à l'amour d'avoir une limpidité, une pureté uniques. Aimer et souffrir, c'est le mystère de notre vie sur la terre ; et on ne peut plus séparer les deux, puisqu'à la Croix l'amour et la souffrance ne font qu'un.

Ne vous faites pas de peine pour moi, dira-t-elle à Mère Agnès, j'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce⁵³.

La souffrance lui est devenue douce parce que la souffrance ainsi vécue, c'est l'amour dans toute sa pureté, dans toute sa limpidité.

Ma vie n'a pas été amère, parce que j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume⁵⁴.

La souffrance est transformée en amour, elle est transformée en douceur, l'amertume elle-même est transformée en douceur. Cette « alchimie » divine, c'est celle de la Croix, où le Christ est victime d'amour. C'est vraiment d'être victime d'amour qui permet à Thérèse de dire en toute vérité :

La souffrance elle-même devient la plus grande des joies lorsqu'on la recherche comme le plus précieux des trésors⁵⁵.

Le bon Dieu m'a toujours traitée en enfant gâtée, il est vrai que sa croix m'a suivie dès le berceau mais cette croix, Jésus me l'a fait aimer avec passion, Il m'a toujours fait désirer ce qu'Il voulait me donner⁵⁶.

Voilà le grand secret : tous ses désirs doivent être changés en ceux du Christ, et alors tout est joie. La souffrance

53. CJ 29.5, p. 1005.

54. CJ 30.7.9, p. 1066.

55. Ms C 10 v°, p. 248. Son « seul trésor », son « trésor caché » (voir LT 197, p. 552, et 145, p. 470, ainsi que Ms A 71 r°, p. 189), c'est Jésus crucifié, et c'est pourquoi la *réalité* de sa vie « est un trésor » (LT 96, p. 399).

56. LT 253, p. 608.

demeure, mais parce qu'elle est liée à l'amour, elle est joie.

La pensée de la béatitude éternelle fait à peine tressaillir mon cœur, depuis longtemps la souffrance est devenue mon Ciel ici-bas⁵⁷.

La souffrance l'attire trop pour qu'elle lui préfère le Ciel. Là encore, le théologien frémit... mais il comprend, car sur la terre la souffrance agrandit son cœur. La souffrance amenuise et elle agrandit : toutes les limites sont comme dépassées, pour qu'il y ait comme une souffrance infinie, celle que Jésus souffre à la Croix. Alors c'est la béatitude, parce que c'est la présence de Jésus, la présence de son cœur blessé qui s'empare du cœur de Thérèse ; toutes les blessures, toutes les souffrances de la Croix s'emparent de son âme.

S'offrir en victime à l'amour, c'est s'offrir à la souffrance, car l'amour ne vit que de sacrifice, et quand on s'est totalement livré à l'amour, il faut s'attendre à être sacrifié sans aucune réserve⁵⁸.

C'est à sœur Marie de la Trinité qu'elle dit cela, et on sait combien elle l'a aimée, cette petite sœur... Et déjà, alors qu'elle n'avait encore vécu qu'un an au Carmel, elle écrivait à Céline :

La Sainteté ne consiste pas à dire de belles choses, elle ne consiste pas même à les penser, à les sentir !... elle consiste à *souffrir* et à souffrir *de tout* (...). Profitons de notre unique moment de souffrance !... ne voyons que chaque instant !... un instant c'est un trésor⁵⁹.

Si Thérèse peut dire que la souffrance est « le plus précieux des trésors », que « le bonheur n'est que dans la

57. LT 254, p. 610.

58. PO, p. 456.

59. LT 89, p. 390.

souffrance »⁶⁰, si elle peut la désirer si intensément⁶¹, « aimer la Croix avec passion »⁶², c'est parce qu'elle a compris que sa souffrance lui permettait d'« ajouter » quelque chose au mystère de la Croix, et c'était sa plus grande joie. Thérèse a un sens très aigu de la compassion, celle de Marie qui, à la Croix, pouvait dans sa foi et son espérance « achever ce qui manquait à la Passion du Christ », selon la parole de saint Paul⁶³. Certes, il ne manque rien à la Passion du Christ, mais en offrant, dans sa foi et son espérance, ce qu'il y a de plus profond dans son intelligence et dans son cœur, Marie « achève », elle « complète » (puisque le Christ n'a ni la foi, ni l'espérance); et si, dans l'Eglise qui prolonge la mission du Christ, nous vivons ce mystère dans notre cœur, alors la Passion du Christ demeure actuelle dans le monde. C'est ce que Marthe Robin a vécu (d'une manière exceptionnelle), et c'est pour cela qu'elle était si proche de la petite Thérèse; elle avait compris que le désir le plus profond de la petite Thérèse était d'être unie à la Passion, comme Thérèse elle-même le dit explicitement après la grâce de Noël et dans son acte d'offrande⁶⁴.

En se livrant à l'Amour miséricordieux elle demandait la grâce de devenir martyre de cet Amour, et donc martyre

60. LT 76, p. 373. Cf. LT 258, p. 614 : « La pensée du bonheur céleste, non seulement ne me cause aucune joie, mais encore je me demande parfois comment il me sera possible d'être heureuse sans souffrir. » CJ 31.7.13, cité plus haut.

61. « Au moment des épreuves de Papa, dira-t-elle à la fin de sa vie, j'avais un désir violent de la souffrance » (CJ 23.7.4, p. 1054). Cf. LT 67, p. 362 : « Je sentais alors que tout ce qu'il pouvait nous donner de meilleur était la souffrance, qu'il ne la donnait qu'à ses amis *de choix*. »

62. LT 253, p. 608.

63. « Maintenant je me réjouis de mes souffrances pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux afflictions du Christ, en faveur de son corps, qui est l'Eglise » (Col 1, 24). Cf. 1 Pe 4, 13.

64. Cf. Ms A 45 v^o, p. 143 : « je résolu de me tenir en esprit au pied de la Croix ». Pri 6, p. 963 : « puisque vous avez daigné me donner en partage cette Croix si précieuse, j'espère au Ciel vous ressembler et voir briller sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre Passion... »

aussi dans l'exercice de la charité fraternelle puisque le second commandement est « semblable » au premier⁶⁵. Son offrande actuellement vécue fait de sa vie, à travers les moindres petites occasions, « un sacrifice continu, un martyr d'amour »⁶⁶, un « martyr ignoré, connu de Dieu seul (...), martyr sans honneur, sans triomphe »⁶⁷, le « martyr du cœur » dont elle écrit à l'abbé Bellière qu'il « n'est pas moins fécond que l'effusion du sang »⁶⁸.

Thérèse a beaucoup souffert de la vie commune — c'est bon à savoir. Ceux qui souffrent de la vie commune n'ont qu'à lui demander de leur apprendre à supporter les indélicatesses fraternelles, et non seulement à les supporter, mais à les « supporter dans l'amour », comme dit saint Paul⁶⁹ et donc à s'en servir pour aimer plus, pour laisser Jésus aimer en nous, comme le fait Thérèse⁷⁰. C'est cela qui nous sanctifie le plus ; c'est pour cela, du reste, qu'on aime la vie commune, parce que cela fait grandir dans la charité ; c'est pour cela que la petite Thérèse l'aimait tant, et que l'Eglise aime la vie commune. Il ne faut pas trop vite dire qu'on a une vocation de solitaire ; car parfois c'est le moyen d'éviter les souffrances de la vie commune. C'est difficile de sanctifier la vie solitaire. Thérèse a compris que la charité fraternelle est ce qui nous sanctifie le plus et ce qui nous permet d'aller jusqu'au bout du sacrifice.

Aujourd'hui, beaucoup évitent de parler de « co-rédemption » ; c'est pourtant vrai pour Marie, et pour la vie contemplative. C'est la vie contemplative qui vit la souffrance cachée. La souffrance nous cache ; la réussite, c'est la gloire. Comme Thérèse, ne demandons pas la réus-

65. Mt 22, 39.

66. LT 96, p. 399.

67. LT 94, p. 396.

68. LT 213, p. 569.

69. Eph 4, 2 ; cf. Col 3, 13 ; 2 Co 11, 1.

70. Cf. Ms C 12 sq., pp. 250 sq. Cf. p. 141.

site, ne cherchons pas notre propre gloire⁷¹. Demandons par-dessus tout à aimer, et à aimer toujours plus ; et nous savons que si nous demandons l'amour, la souffrance viendra parce que sur la terre, c'est à la Croix, par la souffrance, que Jésus a témoigné de l'Amour, a manifesté l'Amour, de la manière la plus forte. Un âge comme le nôtre a grand besoin du témoignage, et le témoignage, très souvent, passe avant la parole ; surtout s'il s'agit de témoigner que Dieu est Amour et que l'amour, c'est *tout*. On montre mieux ce qu'est l'amour par le témoignage que par la parole. C'est pour cela que Jésus a terminé sa vie par le témoignage — le μαρτυρία, le martyre. La petite Thérèse est martyre ; c'est un martyre non sanglant mais un véritable martyre. En cela elle est toute proche de la Reine des martyrs, de Marie qui, souffrant tout le mystère de la Croix, est co-rédemptrice avec Jésus crucifié.

71. Reprenant la parole de Jésus lui-même (Jn 8, 50), Thérèse dira : « Mon Dieu (...) je ne cherche pas ma gloire, mais seulement votre plaisir » (CJ 16.7.6, p. 1050). Dès que nous cherchons tant soit peu la gloire, notre foi perd sa pureté parce qu'elle n'est plus contemplative. On peut même dire qu'elle devient vaine, que ce n'est plus la foi. « Comment pouvez-vous croire, dit Jésus, vous qui tirez gloire les uns des autres, et la gloire qui vient du Dieu unique, vous ne la cherchez pas ! » (Jn 5, 44). Mais à Marthe il dira : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » (Jn 11, 40). Il ne s'agit pas seulement pour Marthe de croire que Jésus va effectivement ressusciter Lazare, mais de croire que Jésus *est* la Résurrection (11, 25) et d'entrer par la foi dans ce mystère de la vie éternelle (*ibid.*) qui nous est donné dès cette terre, même si nous devons encore accepter de le vivre dans la foi et l'espérance.

ÉPILOGUE

L'ultime enseignement de Thérèse

Il est très rare qu'on ait donné, de la dernière journée d'un saint, un récit à la fois aussi détaillé et aussi simple que celui que nous avons de la dernière journée de Thérèse. Comme elle-même le fait remarquer, « on n'a pas vu » la mort de la Sainte Vierge, et pourtant c'est, après celle du Christ, « la plus belle mort d'amour ». Mais « mourir d'amour, ce n'est pas mourir dans les transports ». « Je vous l'avoue franchement, ajoute-t-elle avec sa grande simplicité, il me semble que c'est ce que j'éprouve »¹. Le dernier acte d'amour de Marie est tout caché, on peut dire qu'elle meurt « sans gloire ». Et cela, mourir sans gloire, n'est-ce pas son testament ?

Thérèse a désiré que sa vie, comme celle de Marie, « soit brisée par l'amour »². Mais le 15 août 1897, fête de l'Assomption, quand Mère Agnès évoque la mort des âmes « consommées en amour » dont parle saint Jean de la

1. CJ 4.7.2, p. 1023.

2 Voir Ms C 8 r°- v°, p. 245 : « maintenant je veux bien être malade toute ma vie si cela fait plaisir au bon Dieu et je consens même à ce que ma vie soit très longue, la seule grâce que je désire c'est qu'elle soit brisée par l'amour. »

Croix³, Thérèse répond que « la joie et les transports », ce sera « au fond de [son] âme » ; et elle ajoute : « cela n'encouragerait pas tant les âmes si l'on croyait que je n'ai pas beaucoup souffert »⁴.

La mort d'amour de Thérèse reste cachée dans la souffrance mais autour d'elle il y a eu des témoins. Dieu a voulu que Mère Agnès soit là pour tout relater et nous montrer le réalisme de Thérèse dans la souffrance, un réalisme poignant... C'est un très grand lieu, car « précieuse est aux yeux du Seigneur la mort de ses saints »⁵. Ce récit de Mère Agnès nous permet une sorte de lecture très profonde de l'ultime moment de la vie de Thérèse : son ultime disposition à la vision béatifique. C'est là quelque chose de très rare.

D'abord, dans son agonie « sans aucun mélange de consolation » et épuisée par des souffrances inexprimables, elle regarde la statue de la Vierge du sourire. La Sainte Vierge est là pour la disposer à la vision béatifique et l'y accueillir. Il y a à la fois la ferveur d'une joie très intérieure, tout à fait au-delà du « senti » et l'agonie « toute pure ». Il ne s'agit pas d'une agonie psychologique, mais de l'offrande de tout elle-même dans la foi toute nue, dans l'espérance du pauvre et dans un amour ardent.

Mère Agnès lui prodigue quelques paroles affectueuses pour la consoler ; c'est très gentil de sa part ! mais on voit bien les deux niveaux différents : l'une est encore sur la terre, et l'autre n'est déjà plus de la terre, tout en ne sachant pas quand elle va mourir. Elle pense même qu'elle en a « encore pour des mois, peut-être des années » ; il faut

3. Voir la *Vive flamme*, str. I, 6, p. 738 : « la force de l'amour et la disposition qu'elle voit en soi, lui font désirer et demander que sa vie soit aussitôt brisée par quelque assaut ou impétuosité surnaturelle d'amour ».

4. CJ 15.8.1, p. 1091. Le soir de ce même jour, épuisée, elle aura cette parole de remise totale entre les mains de ses sœurs : « Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez » (15.8.8, p. 1092).

5. Ps 115 (116), 15 (Vulgate).

qu'elle offre cela. Elle n'a qu'un seul désir, celui de voir Jésus, de le rencontrer dans la vision béatifique ; mais Dieu lui demande, et lui donne, d'offrir de rester encore longtemps.

J'en ai encore pour des mois, peut-être des années !

A travers tout cela, l'Esprit Saint affine d'une manière ultime l'âme de sa petite enfant. C'est très beau, du point de vue de l'espérance : il faut vivre la *patience*. Et ce n'est pas imaginaire, c'est réel, c'est vraiment l'Esprit Saint qui veut qu'elle accepte de rester encore autant de temps que Dieu le voudra. Car se dire qu'on vit sa dernière journée, cela aide beaucoup ! Si nous étions sûrs qu'aujourd'hui soit notre dernière journée, comme nous serions généreux ! Nous pardonnerions à tout le monde avec joie, nous serions même heureux d'avoir eu à souffrir de tel ou tel... Mais il faut que même cette joie de la dernière journée soit enlevée à Thérèse ; Dieu lui donne l'impression qu'elle peut rester là encore de longues années... alors qu'elle n'en peut plus, visiblement.

« Et si le bon Dieu le voulait, dit Mère Marie de Gonzague, l'accepteriez-vous ? » « Notre Mère », jusqu'au bout, n'aura pas donné la même éducation que le Saint-Esprit ! Mais là l'Esprit Saint se sert d'elle, lui qui agit « avec douceur et avec force », *suaviter et fortiter*⁶. Mère Marie de Gonzague (sans aucune méchanceté, croyant bien faire) met des points sur les i, et Mère Agnès note que cela met Thérèse dans l'angoisse ; cela même est voulu par Dieu. Thérèse, inquiète, commence donc à répondre :

Il le faudrait bien...

mais aussitôt elle se reprend :

6. Sag 8, 1 (Vulgate).

Je le veux bien !

Cela, c'est bien elle ; elle a une volonté extraordinaire, et jusqu'au bout on voit ce caractère très fort qui aurait pu être stoïcien si elle n'avait pas eu une si grande intensité d'amour. Il y a chez elle une volonté prodigieuse ! C'est étonnant de voir la faiblesse dans laquelle, du point de vue humain, elle est — « Il le faudrait bien... » — et la reprise : « Je le veux bien ! »

Mère Agnès continue à recueillir les exclamations de Thérèse mais sans pouvoir « en rendre l'accent ». L'accent, l'intonation des paroles de Jésus dans l'Évangile, mais aussi des paroles de la petite Thérèse à la fin de sa vie, cela relève du Saint-Esprit : c'est le Saint-Esprit qui est « la voix »⁷, c'est donc lui qui est l'accent. On peut recueillir les paroles, mais on ne peut pas retenir l'accent — c'est l'Esprit Saint qui le met dans notre cœur :

Je ne crois plus à la mort pour moi...

On voit jusqu'où Dieu veut qu'elle aille dans la patience...

Je ne crois plus qu'à la souffrance... Eh bien, tant mieux !

Dieu veut qu'elle vive jusqu'au bout cette épreuve de force et de patience. Il ne faut pas oublier que ce qu'il y a de plus grand dans la force, c'est la patience ; il est plus facile d'attaquer que de pâtir. Et l'Esprit Saint, quand il trouve une âme très forte, la fait pâtir, surtout quand on a un tempérament qui, par nature, répondrait « du tac au tac » ; ces tempéraments-là, Dieu les met dans une attitude de passivité. On voit bien ici cette attitude de passivité que

7. « Le vent [*spiritus*, l'Esprit] souffle où il veut ; et sa voix, tu l'entends, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit » (Jn 3, 8).

l'Esprit Saint veut pour Thérèse. Mais au milieu de cela elle s'écrie :

Ah ! mon *bon* Dieu !... Oui, il est bien bon, je le trouve bien bon...

Il est facile de reconnaître la bonté de Dieu quand il nous traite avec douceur ; mais c'est bien plus grand de découvrir la bonté de Dieu quand il nous met dans un état de patience où on souffre sans voir la fin...

De nouveau Thérèse regarde la statue de la Sainte Vierge, car elle étouffe. Parce que l'Esprit Saint veut aller jusqu'au bout de la pauvreté, de l'épuisement, l'aspect biologique est présent, et on sait que la chose la plus terrible, c'est d'étouffer. C'est l'épuisement total au point de vue humain, pour aller jusqu'au bout de l'espérance, une espérance toute divine transformée par le don de crainte, et donc dans une totale pauvreté : l'épreuve extrême dure et on n'en voit pas la fin ; c'est cela qui est le plus dur pour la patience. Mais Thérèse sait que le Bon Dieu ne va pas l'abandonner, car il ne l'a jamais abandonnée.

Dans ce dépouillement total, la petite voie vécue de cette manière extrême, Thérèse demande qu'on la prépare à bien mourir :

Je suis un bébé qui n'en peut plus !... Préparez-moi à bien mourir.

A quoi « Notre Mère » répond que sa préparation est déjà faite, parce qu'elle a « toujours compris et pratiqué l'humilité ». Cela, c'est le langage vertueux ; le langage mystique dirait : la pauvreté. Il faut bien saisir les rapports entre l'humilité et la pauvreté. Quand Thérèse dit : « Je n'en peux plus », c'est un langage de pauvreté : parce qu'on n'a aucune réserve on n'en peut plus, on est suspendu à la miséricorde de Dieu. C'est son acte d'offrande à l'Amour miséricordieux qu'elle vit là d'une manière

ultime, jusqu'au bout. Mais puisque « Notre Mère » lui parle d'humilité, Thérèse répond :

Oui, il me semble que je n'ai jamais cherché que la vérité⁸.

Cela, c'est très fort : la vérité pratique, la vérité dans la vie de tous les jours, c'est l'humilité ; et le dernier jour de sa vie elle peut donner ce témoignage. Puis elle ajoute :

Oui, j'ai compris l'humilité du cœur...

Cette humilité de cœur, n'est-ce pas la pauvreté ?

Il me semble que je suis humble,

ajoute-t-elle. On peut dire qu'on est humble, mais la pauvreté est infinie. On voit la précision de son langage, du point de vue théologique — et Marthe était comme elle ; Marthe avait une précision étonnante, ce qui ne va pas de soi. Quand on demande à certains théologiens quelle différence il y a entre l'humilité et la pauvreté, ils sont très gênés. Ils ne savent pas très bien, ils bafouillent...

Ce qui est sûr, c'est qu'il y a une vertu d'humilité, mais pas de vertu de pauvreté. Et s'il y a une vertu d'humilité, on

8. N'oublions pas que chez sainte Thérèse de Jésus, humilité et vérité vont de pair. Voir *VI^{es} demeures*, ch. 10, *Œuvres complètes*, Cerf 1995, p. 1125 : « nous devons (...) avec le plus grand soin marcher dans la vérité. (...) Je me demandais un jour pourquoi Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité. Tout à coup et sans réflexion, me semble-t-il, il me vient à l'esprit que c'est parce que Dieu est la suprême Vérité et que l'humilité n'est autre chose que de marcher dans la vérité. » ; *Vie*, ch. 31, p. 241 : « Notre-Seigneur m'enseigna lui-même la vérité que voici : Si j'étais fermement convaincue qu'aucun bien ne venait de moi, que tout était de Dieu, je ne me désolerais pas qu'il fasse éclater en moi ses merveilles, pas plus que je ne me désolais d'entendre louer les autres. » ; et ch. 20, p. 152 : l' « humilité vraie (...) rend l'âme indifférente à dire ou à entendre dire du bien d'elle. Désormais c'est au maître du jardin, et non à elle, d'en distribuer les fruits. Elle ne garde rien entre les mains : tout le bien qu'elle possède, elle le rapporte à Dieu. Si elle parle de ce qui la concerne, c'est pour la gloire de son maître. Elle sait que rien ne lui appartient, et voudrait-elle l'ignorer, elle le verrait de ses yeux. Malgré elle, on l'oblige à les fermer aux choses de ce monde, pour les ouvrir à la vérité. »

peut savoir qu'on est humble — du moins... pas nous ! mais Thérèse ; *elle* peut dire qu'elle a été humble. Pour la pauvreté c'est différent : il n'y a pas de vertu de pauvreté ; elle jaillit de l'amour et elle est un abîme sans fond. C'est cela, précisément, qui permet d'être patient, d'attendre indéfiniment, puisqu'il n'y a pas de limites à la pauvreté. Et puisqu'elle vient de l'amour, la pauvreté va apporter à l'exercice de la vertu d'humilité une note tout à fait particulière qui est une lucidité, une vérité. L'humilité nous met dans la vérité face à Dieu, face au Créateur ; c'est pour cela que l'humilité s'acquiert par l'adoration. Il est très difficile d'être vraiment humble à l'égard de ses frères, à l'égard des hommes ; c'est souvent très faux. Quand celui qui veut faire un acte d'humilité a conscience de faire un acte d'humilité, c'est toujours très gauche. Le langage que Thérèse a ici est exceptionnel. Aucun d'entre nous n'oserait dire cela... Si Thérèse peut le dire, c'est grâce à la pauvreté qui enveloppe chez elle l'exercice de l'humilité. Il faut avoir en quelque sorte dépassé l'humilité pour pouvoir dire : « Il me semble que je suis humble » ; il faut avoir touché très profondément ce qu'est que la pauvreté, être descendu dans un abîme de pauvreté. Cela nous fait saisir jusqu'où va la pauvreté de Thérèse...

Puis elle insiste :

Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance. Oh ! c'est quand même bien vrai ! ... Et je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour.

Quelques heures avant de mourir dans des souffrances extrêmes, elle confirme sa petite voie, la « voie de l'amour ». Les stoïciens désirent souffrir parce que la souffrance réclame la force ; humainement on lutte contre la souffrance, et le stoïcien aime cela. Thérèse, elle, a désiré souffrir uniquement pour pouvoir se livrer totalement à l'Amour. Comme elle le disait à sœur Marie de la Trinité : « S'offrir en victime à l'amour, c'est s'offrir à la souffrance ».

9. PO, p. 456.

france »⁹. On se livre à l'amour et on a soif de souffrance. C'est très juste, théologiquement : on se livre à l'amour, et c'est de l'amour, de l'amour divin, que jaillit la pauvreté, grâce au don de crainte. Et les vrais désirs de souffrance rendent humble, parce que quand on souffre on est petit ; quand on souffre avec acuité, on ne peut plus avoir de gloire, de triomphe : on est accablé, on est petit à ses propres yeux et aux yeux des autres.

Thérèse insiste :

Oh ! non, je ne m'en repens pas, au contraire !

Et un peu plus tard dans la journée elle confie :

Jamais je n'aurais cru qu'il était possible de tant souffrir¹⁰ !
jamais ! jamais !

Ses désirs de souffrance sont exaucés au-delà de ce qu'elle-même demandait... c'est un abîme de souffrance.

Je ne puis m'expliquer cela, ajoute-t-elle, que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver des âmes.

Au dernier moment ce témoignage confirme à quel point, dans l'âme de Thérèse, la contemplation chrétienne implique le désir de sauver les âmes. C'est l'aspect apostolique de la vie contemplative, son aspect missionnaire. Et c'est pour cela que Thérèse a été proclamée par Pie XI « patronne principale de tous les missionnaires hommes et femmes, et des missions existant dans le monde entier »¹¹. Thérèse montre que cette soif de souffrance qu'elle a eue constamment, liée à l'amour (qui se sert de la souffrance pour aller plus loin), a un aspect apostolique ; elle ne s'explique finalement que par le mystère de l'Agneau qui

10. Mère Agnès note qu'« on ne lui fit jamais une seule piqûre de morphine ».

11. Le 14 décembre 1927, à l'égal de saint François-Xavier, apôtre des Indes, mort d'épuisement au moment où il allait entrer en Chine (en 1552).

porte l'iniquité du monde, qui prend sur lui le péché des hommes pour les sauver. Cela, c'est très important si on veut comprendre le cœur de Thérèse.

Mère Agnès décrit ensuite les terribles souffrances physiques de Thérèse et son « oppression toujours croissante ». Puis elle s'étonne, et s'inquiète, du fort « ramage des rouges-gorges et autres petits oiseaux » qui, par la fenêtre ouverte, accompagne en quelque sorte les derniers moments de sa sœur. Ces petits oiseaux sont pleins de vie et Thérèse est mourante... il y a là un contraste voulu par la Providence. Si Thérèse avait pu répondre à l'inquiétude de Mère Agnès, elle lui aurait dit que ces oiseaux ne la fatiguaient pas, qu'ils louaient Dieu à sa place. Il y avait sûrement cela dans l'âme de Thérèse, dans sa pauvreté : quand on n'en peut plus, on ne peut plus louer ; il faut qu'un autre loue à notre place. A travers les rouges-gorges il y a encore cela dans cette étonnante liturgie...

Sœur Geneviève propose alors à Thérèse, dont la bouche est complètement desséchée, un petit morceau de glace ; et Mère Agnès note : « Elle l'accepta en lui faisant un sourire que je n'oublierai jamais »¹². Thérèse accepte ce geste comme Jésus crucifié a accepté le vinaigre présenté par les saintes femmes... Et elle fait à ses sœurs un dernier sourire, le sourire de Jésus sur la Croix, de Marie au pied de la Croix... Puis Thérèse reprend avec courage :

Allons !... Allons !... Oh ! je ne voudrais pas moins longtemps souffrir...

Et regardant son crucifix elle s'écrie :

Oh ! je l'aime !... Mon Dieu... je vous aime !

L'extase va durer « à peu près l'espace d'un *Credo* ». C'est le lien ultime de Thérèse avec Jésus qui se réalise dans le *Vado ad Patrem*, le retour au Père. Comme c'est

12. Voir aussi le témoignage de sœur Geneviève, PA, p. 319.

simple ! car il n'y a que l'amour. Comme c'est pauvre, comme c'est douloureux ! et en même temps la joie et la paix dominant.

Cette dernière journée nous révèle bien la magnanimité de Thérèse. La vraie pauvreté est toujours magnanime, et il faut être très pauvre, très humble, pour être vraiment magnanime, pour aller jusqu'au bout du don. La « petite voie » de Thérèse s'accompagne de la magnanimité, de la grandeur. Quand elle priait pour un pécheur, elle allait jusqu'au bout, et à la fin elle reconnaît que c'est pour cela qu'elle a tant souffert. C'est le mystère de Jésus, Agneau-immolé. Thérèse est bien ce petit Isaac que son père va immoler à l'âge de douze ans. La remarque de Mère Agnès, notant que le soir, au moment de « l'ensevelissement », elle « ne portait pas plus de douze à treize ans », fait penser au petit Isaac. Thérèse était « réduite », la maladie l'avait rongée, mais son cœur ne s'était jamais raidi, il avait au contraire une vulnérabilité toujours plus grande. La souplesse de son corps jusqu'à l'inhumation n'en serait-elle pas comme un signe ?

C'est dans sa petitesse même qu'elle va être docteur, le « docteur des petits » ; mais plus encore, on pourrait dire qu'elle est « docteur de l'Enfant-Jésus » en ce sens qu'elle interroge le théologien et exige de lui d'aller très loin¹³. Je crois que c'est en ce sens-là, à cause des interrogations qu'elle pose aux théologiens, que Thérèse est docteur, comme un enfant, comme l'enfant Jésus de douze ans : il est docteur parce qu'il interroge. Les théologiens d'aujourd-

13. Voir Ms A r°, p. 149 : « Ah ! si des savants ayant passé leur vie dans l'étude étaient venus m'interroger, sans doute auraient-ils été étonnés de voir une enfant de quatorze ans comprendre les secrets de la perfection, secrets que toute leur science ne leur peut découvrir, puisque pour les posséder il faut être pauvre d'esprit ! » Elle-même note — et c'est significatif — qu'au début de sa vie au Carmel elle avait « reçu d'abondantes lumières sur la perfection religieuse, principalement au sujet de la pauvreté » (Ms A 74 r°, p. 194).

d'hui ont des positions si diverses qu'on ne peut plus les unifier par la doctrine. Une petite enfant comme Thérèse peut unifier, elle peut parler magistralement en allant si loin dans son expérience qu'elle oblige le théologien de théologie mystique à aller lui-même très loin. Par lui-même il n'irait pas aussi loin, mais c'est la petite Thérèse *de l'Enfant-Jésus* qui le conduit.

Thérèse sait en outre que c'est pure gratuité, car « Jésus n'a point besoin (...) de docteurs pour instruire les âmes ; Lui, le Docteur des docteurs, il enseigne sans bruit de paroles »¹⁴. Mais elle comprend que Dieu s'est toujours « servi de ses créatures comme d'instruments pour faire son œuvre dans les âmes »¹⁵, et que Jésus aime à se servir « des instruments les plus faibles », « les moins dignes »¹⁶, pour « opérer des merveilles »¹⁷ : le pinceau¹⁸ choisi n'est pas forcément meilleur qu'un autre, et « avec une toute petite flamme faible et tremblante on peut allumer un grand incendie »¹⁹.

Ne faut-il pas reconnaître que l'Esprit Saint ne pouvait faire d'un enfant un Docteur qu'à la fin du pèlerinage de l'Eglise ? Sinon, certains auraient pensé que les « gémisses-

14. Ms A 83 v°, p. 211. Cf. *Conseils et souvenirs*, p. 161.

15. Ms C 20 r°, p. 261.

16. Ms A 44 r°, p. 140. Cf. Pri 17, p. 973. LT 140, p. 460.

17. LT 201 (au père Roulland), p. 558. A propos de ses frères missionnaires elle écrit à Mère Marie de Gonzague : « Je ne me crois pas capable d'instruire des missionnaires, heureusement je ne suis pas encore assez orgueilleuse pour cela ! Je n'aurais pas davantage été capable de donner quelques conseils à mes sœurs, si vous, ma Mère, qui me représentez le bon Dieu, ne m'aviez donné grâce pour cela » (Ms C 35 r° - v°, p. 283).

18. Voir Ms C 20 r° - v°, pp. 261-262 ; *Conseils et souvenirs*, *loc. cit.*

19. *Conseils et souvenirs*, *loc. cit.* Voir aussi CJ 15.7.5, p. 1048 : « Oui, une toute petite étincelle pourra faire naître de grandes lumières dans toute l'Eglise, comme des docteurs et des martyrs qui seront sans doute bien au-dessus d'elle au Ciel. » Mais, ajoute-t-elle aussitôt, « comment pourrait-on penser que leur gloire ne deviendra pas la sienne ? » La gloire, Thérèse l'a compris, c'est la communication de l'amour, et ce mystère fait partie de « la Communion des Saints » (*loc. cit.*) — autrement dit, du Corps mystique de Jésus.

ments ineffables »²⁰ de l'Esprit Saint pouvaient nous dispenser de saint Thomas. Or ce n'est pas le cas. Ils présupposent la recherche théologique. Si la petite Thérèse avait connu la *Somme théologique* de saint Thomas et ses commentaires scripturaires (en particulier son *Commentaire de l'Évangile de saint Jean*), elle les aurait beaucoup appréciés. On sait combien déjà sainte Thérèse de Jésus, au XVI^e siècle, avait besoin des théologiens. Que dirait-elle maintenant !

On peut dire aussi, pour reprendre l'expression par laquelle elle définit sa petite voie, qu'elle est docteur de « la souffrance unie à l'amour »²¹, docteur de la sagesse de la Croix, donc de la victoire de l'amour sur toute souffrance, tout échec, toute tristesse, toute « mort »²². Dans un monde où les hommes souffrent tant, et souffrent mal faute de lumière, Thérèse est bien ce petit « phare lumineux de l'amour »²³. En s'offrant en victime d'holocauste à l'Amour miséricordieux, elle a « trouvé le secret de s'approprier [sa] flamme » et elle désire communiquer cette flamme d'amour à tous ceux qui, restant dans le vécu de leur souffrance, se replient sur eux-mêmes et ne peuvent pas *offrir* cette souffrance. Quand elle dit qu'elle ne peut s'expliquer l'intensité extrême de ses souffrances que « par les désirs ardents [qu'elle a eus] de sauver des âmes »²⁴, ses paroles ont une portée qui dépasse ce qu'on pourrait comprendre au premier abord. Ne nous indique-t-elle pas que sa petite voie « de la souffrance unie à l'amour » va *sauver* tous ceux qui, désespérant parce que la souffrance leur semble absurde, vont se laisser éclairer

20. Ro 8, 26.

21. LT 258, p. 615.

22. La vraie sagesse que Thérèse commence à découvrir en entrant au Carmel, quand elle commence à sonder « la profondeur des trésors cachés dans la Sainte Face » (Ms A 71 r^o, p. 189), c'est bien la sagesse de la Croix.

23. Ms B 3 v^o, p. 226.

24. CJ 30.9, p. 1144.

par elle ? Voilà pourquoi elle a pu avoir « un désir violent de la souffrance »²⁵ et dire qu'elle la recherchait « comme le plus précieux des trésors »²⁶.

Là il y a quelque chose qui me frappe beaucoup : c'est de mettre en parallèle Catherine de Sienne et la petite Thérèse. Elles sont très différentes, mais très semblables. L'une et l'autre affirment que ce qu'il y a de plus grand sur la terre, c'est le désir ; non pas les réalisations, mais les désirs. Dieu attend de nous que nous soyons affamés, dévorés de désir. « J'ai soif ! » Que Jésus dise cela à la fin de sa vie, après tout ce qu'il a fait, c'est fou ! Pour lui, tout ce qu'il a fait n'est rien comparativement à ce qu'il aurait voulu faire pour glorifier le Père. Il a, durant les trente-trois ans de sa vie sur la terre, glorifié le Père en accomplissant l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, il a manifesté son Nom aux hommes²⁷... et cela ne suffit pas. L'œuvre par excellence, c'est celle de la Croix : Jésus glorifie le Père en vivant l'immolation de la Croix, immolation d'amour dans la « kénose », l'anéantissement de l'Agneau sur la Croix²⁸. Mais cela non plus ne suffit pas : il crie encore sa soif...

Catherine de Sienne désire aller le plus loin possible dans le désir de tout donner ; et tout ce qu'elle désire, c'est d'aimer. Chez la petite Thérèse, le désir d'aimer prend cette couleur particulière de la souffrance, et là elle veut aller très loin, « jusqu'au bout », « jusqu'à la fin »²⁹, comme Jésus. Dans ce récit de sa dernière journée, on la voit confirmer ce désir de souffrir pour *être livrée à l'Amour*³⁰. Et ce qui est très beau, c'est qu'elle dit cela juste après avoir dit qu'elle n'a jamais cherché *que* la vérité. Dans ses derniers instants elle en témoigne pour nous, elle nous laisse ce message d'une soif de vérité qui va jusqu'au bout...

25. CJ 23.7.4, p. 1054.

26. Ms C 10 v^o, p. 248.

27. Jn 17, 4 et 6.

28. Cf. Phi 2, 7-8.

29. Jn 13, 1.

30. CJ 30.9, p. 1144.

ANNEXE

QUESTIONS DES RETRAITANTS

QUESTIONS DES RETRAITANTS

1. Espoir et espérance

Qu'est-ce que l'espérance ? Dans certaines langues autres que le français, on ne distingue pas entre « espoir » et « espérance » ; il n'y a qu'un seul mot pour les deux.

Le mot « espoir » peut avoir dans la langue française un sens très banal ; mais pris dans sa signification philosophique ce terme désigne la « passion d'espoir » qui est en nous, c'est-à-dire une tendance affective qui n'est pas seulement un désir portant sur un *bien sensible non possédé*, mais un élan et une force de conquête qui orientent toutes nos énergies vitales vers un bien sensible non possédé *difficile à acquérir*.

L'espérance, elle, est une vertu théologale qui vient me fortifier divinement, pour me permettre d'accepter et porter toutes les luttes en sachant que, dans le Christ, je suis déjà victorieux. C'est la vertu théologale d'espérance qui me permet d'accepter toutes les luttes, toutes les tentations, en sachant que la victoire du Christ à la Croix est *pour moi*. Voilà ce que me dit l'espérance chrétienne ; elle me fait toujours vivre comme quelqu'un de victorieux¹, même si, psychologiquement, je suis comme un vaincu, je n'en peux plus. On voit bien cela dans les réactions de la petite Thérèse. A la fois elle n'en peut plus, humainement parlant², mais aussitôt elle se reprend, elle se réveille dans sa foi et souhaite que cela dure autant de temps que Dieu

1. Voir p. 25 et note 11.

2. Voir CJ 20.9.1, p. 1131 ; 29.9.5, p. 1139 ; 30.9, p. 1143.

le voudra : elle « ne voudrait pas moins longtemps souffrir »³, elle est victorieuse. Il est normal qu'il y ait constamment en nous ces deux aspects, car du point de vue humain la souffrance est quelque chose d'intolérable et donc il est normal que, humainement, on n'en puisse plus ; mais tout change dès qu'on se remet dans la lumière de Jésus, dès qu'on fait un acte d'espérance théologale, c'est-à-dire dès qu'on s'appuie sur la toute-puissance miséricordieuse du Père. Car c'est cela, le propre de l'espérance : s'appuyer sur la toute-puissance miséricordieuse du Père en sachant que, par Jésus, on est victorieux de toute lutte et de tout mal, y compris la mort.

2. Prudence et espérance

La prudence ne semble-t-elle pas s'opposer à la vertu d'espérance, dans les nécessités pratiques de la vie ?

C'est une bonne question. Si je m'adressais à des travailleurs et en dehors d'une retraite, je parlerais en philosophe et montrerais l'importance du travail, en soulignant son caractère d'efficacité. Car un travail n'est un véritable travail que quand il est efficace. Le travail demande d'être efficace, et il exige des mœurs de travailleur : ne pas perdre de temps et être autant que possible un bon serviteur fidèle, doux et pauvre⁴... C'est grand, des mœurs de travailleur et de serviteur ; et tout cela demande d'être géré par la vertu de prudence.

Le propre de la vertu de prudence est d'ordonner tous les moyens à la fin, et de mettre un ordre entre les différents moyens. Il y a des moyens qu'on peut abandonner et d'autres dont on ne peut pas se passer, car ils sont absolument nécessaires. La prudence nous demande d'avoir une

3. CJ 30.9, p. 1145.

4. On peut dire que ce sont là les trois grandes qualités du serviteur.

très grande lucidité sur nos capacités, sur nos fragilités, sur tout ce qui nous a blessés, tout ce qui nous a heurtés dans la vie. Mais pour le chrétien, la prudence demande à être dépassée, ou plus exactement la vertu *acquise* de prudence demande à être dépassée par la vertu *infuse* de prudence, transformée par la charité et modifiée dans son exercice par le don de conseil. Il n'y a pas de contradiction entre la prudence et l'espérance, et c'est la charité qui fait la continuité — une continuité très particulière, il est vrai, surtout dans des temps comme les nôtres qui sont des temps de grandes luttes à tous points de vue. La lutte au niveau théologique n'a jamais été aussi forte (on se permet tout, aujourd'hui, parce qu'il n'y a plus de garde-fous). La lutte au niveau économique est écrasante, les grands économistes le disent ; ils sont tellement affolés qu'ils ne savent plus quoi dire. La lutte au niveau éthique est très forte, surtout dans le domaine de l'éthique familiale (en particulier pour ce qui concerne la procréation), et pour les rapports de la justice et de la miséricorde. Tout cela devient aigu aujourd'hui ; la preuve en est qu'un professeur de morale, ou de théologie morale, est une des choses les plus difficiles à trouver aujourd'hui, parce que c'est un domaine qui est trop battu en brèche. De fait, il n'y a pas de domaine où la lutte n'aille pas très loin, jusqu'à toucher quelque chose d'ultime. On comprend alors que la prudence soit aux abois... Prudence à l'égard de nous-mêmes dans le gouvernement de notre propre vie, prudence familiale pour un père de famille, prudence au niveau économique quand on est chef d'entreprise ou tout simplement quand on a des responsabilités dans des industries, des chantiers, pour maintenir le travail de tous ceux qui y sont engagés et ne pas les licencier trop vite.

A côté de cela, il y a l'espérance dont nous parle la petite Thérèse. Comment comprendre cela ? D'abord il faut savoir qu'il ne peut pas y avoir de rivalités entre les exigences surnaturelles et les exigences humaines. Tout ce qui est divin est éminemment humain. Ne disons jamais que le divin est

inhumain, ce n'est pas vrai ; mais le divin exige de l'humain d'aller très loin. C'est très exigeant, d'être chrétien !

Comment se fait-il que les sept idéologies athées⁵ qui secouent l'Europe depuis environ cent cinquante ans soient nées en terre chrétienne, dans notre Europe, berceau du christianisme ? La foi mûrit notre intelligence d'une manière extraordinaire ; et si on n'a pas la possibilité d'étudier, elle peut remplacer la connaissance de l'homme et de Dieu qu'on acquiert dans une recherche philosophique. Mais alors, si on est paresseux, on tombe dans cette attitude : « La foi le dit, donc je n'ai pas besoin de développer mon intelligence par rapport à l'homme ». On s'enferme alors dans une sorte d'obéissance aveugle (puisque la foi est une certaine obéissance)⁶, et on ne développe plus son intelligence. L'Eglise nous a mis en garde contre cela en condamnant le fidéisme, qui consiste à dire : « Ma foi me dit cela, et elle seule peut le dire ; je n'ai donc pas besoin d'exercer mon intelligence » (fidéisme spéculatif), ou encore : « La charité est là, elle "couvre la multitude des péchés"⁷, donc inutile d'essayer d'acquérir les vertus, puisque j'ai la charité » (fidéisme pratique). On dit parfois que les catholiques manquent de justice. De fait, certains esquivent la justice sous prétexte qu'ils ont plus, puisqu'ils ont la charité. On fait cela par-

5. Ces sept idéologies athées, qui *toutes* veulent libérer l'homme en niant l'existence de Dieu parce qu'elles le considèrent comme un rival de l'homme, sont : le positivisme d'A. Comte, le matérialisme dialectique de K. Marx, l'athéisme prométhéen de Nietzsche, l'athéisme psychologique de Freud, le rationalisme de L. Brunschvicg, l'évolutionisme absolu de J. Huxley et l'athéisme existentialiste de Sartre.

6. Saint Paul parle du mystère « porté à la connaissance de toutes les nations pour les amener à l'obéissance de la foi » (Ro 16, 26).

7. 1 Pe 4, 8 (Prov 10, 12). Thérèse aime cette phrase ; c'est la seule qu'elle cite des épîtres de saint Pierre, mais elle l'emploie à bon escient. Le fond de ses enseignements, témoigne sœur Geneviève, « était de nous apprendre à ne pas nous affliger en nous voyant la faiblesse même et, puisque "la charité couvre la multitude des péchés", de nous *appliquer à l'amour* » (BT, p. 281 ; c'est nous qui soulignons).

fois pour les impôts ! et pour d'autres choses aussi. On dit aussi parfois que les religieux ont perdu le sens de la justice, ayant la charité — et de fait, cela arrive. Mais c'est une erreur ; la foi ne devrait pas être un éteignoir pour notre intelligence philosophique, ni pour notre prudence. Elle devrait au contraire nous aider à aller jusqu'au bout des exigences de l'intelligence et jusqu'au bout des exigences de la prudence. Ce n'est pas la foi qui est coupable, c'est le croyant qui est paresseux ! et quelquefois il y a une paresse généralisée. Mais si on est vraiment croyant, on met toute son intelligence spéculative au service de sa foi, et on met en œuvre toute son intelligence pratique pour acquérir la prudence, et la justice, la force, et la tempérance (ce qu'on appelle les « vertus cardinales »). On ne peut jamais faire l'économie des vertus cardinales, ou du moins, de chercher à les acquérir, et de le chercher indéfiniment. On ne peut pas dire : « A mon âge, j'ai maintenant acquis les vertus cardinales ; je ne fais plus d'effort du côté de la tempérance, ni de la force, ni de la prudence ». Il y a alors un laisser-aller ; c'est une tentation.

Paul VI, au cours d'une audience où il s'adressait à des théologiens, disait que le plus grand mal dont souffre l'Eglise au XX^e siècle, c'est le fidéisme. On abdique. On dit que l'intelligence n'est faite que pour les mathématiques et les sciences positives, en oubliant que l'intelligence dans ce qu'elle a de plus profond, c'est l'intelligence philosophique et métaphysique. Jean Paul II tient beaucoup à cela, et il déplore qu'un peu partout on ait abandonné la philosophie, la métaphysique. Car si on a une recherche philosophique on ne sera pas fidéiste, on essaiera de comprendre l'homme dans toutes ses dimensions, sa finalité, sa complexité, et la difficulté qu'il a à acquérir les vertus à cause de toutes les luttes du milieu dans lequel il vit.

Reconnaissons donc qu'il est très difficile, aujourd'hui, d'allier une vraie prudence et une espérance toute divine. Comment faire ? Là il y a un ordre à respecter. Les vertus

théologiques sont premières en noblesse, parce qu'elles sont divines. Mais dans l'ordre de l'éducation, donc du devenir, la recherche de la vérité et l'acquisition des vertus morales (notamment de la prudence) sont nécessaires pour que, à partir de là, la foi puisse s'épanouir avec une plus grande légèreté et une plus grande liberté. Et c'est la même chose pour l'espérance. Il ne faut pas que les vertus morales arrêtent les vertus théologiques, mais il faut comprendre que les vertus théologiques demandent de s'enraciner en nous par des actes humains, des opérations humaines qui assument nos passions, notre psychisme. Autrement dit, les vertus théologiques réclament de nous cette éducation, cette acquisition des quatre grandes vertus morales. Nous en avons toujours besoin. Personne ne peut dire : « Maintenant je suis arrivé à un certain degré de sainteté, je peux m'en passer. J'ai une foi tellement forte, je peux m'en passer ». Là, Thérèse nous donne un exemple merveilleux : à la fin de sa vie, elle a voulu travailler jusqu'au moment où elle n'en pouvait plus ; et quand elle a été trop malade, son travail était sa maladie, et elle l'a accepté. Et elle a accepté que cela dure, que cela puisse durer indéfiniment⁸.

Ne disons donc jamais que l'espérance supprime la prudence. L'espérance exige au contraire que notre prudence soit augmentée. Un père de famille qui veut avoir un foyer profondément chrétien, une famille qui soit comme une petite « église domestique »⁹, doit être d'autant plus prudent, parce qu'il a normalement des lumières nouvelles qui l'obligent à exercer sa prudence ; mais une prudence qui n'est plus seulement humaine, une prudence tout ordonnée à la charité, à l'amour (une prudence infuse, qui est en connaturalité avec la charité).

8. Voir CJ 30.9 (son avant-dernière parole), p. 1145. Cf. PN 47, 3 où elle cite saint Théophane Vénard : « Plus durera mon douloureux martyre, mieux ça vaudra, plus je serai content ! » (p. 737).

9. *Lumen Gentium*, § 11 ; *Apostolicam Actuositatem*, § 11 ; *Familiaris Consortio*, § 49 ; *Redemptoris Custos*, § 7.

3. Faire la volonté de Dieu

Comment peut-on être sûr de faire la volonté de Dieu, dans tel événement quotidien, dans le choix de telle orientation, dans le choix de l'orientation de notre vie ?

Première condition : avoir, comme Thérèse, l'intention profonde de ne faire que la volonté de Dieu¹⁰, en étant résolu, si cette volonté de Dieu se manifeste clairement, à y adhérer tout de suite et pleinement. Voilà la première condition, celle d'un cœur pur qui cherche la vérité. Ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire, d'avoir vraiment cette intention ; cela ne peut se faire que grâce à la prière. Il faut beaucoup prier pour arriver à ne chercher que la volonté du Père, à « être tout entier aux affaires du Père », à la suite de Jésus¹¹.

En second lieu : si on ne voit pas clair, on demande conseil, en comprenant que le choix qu'on fait doit permettre d'atteindre la fin qu'on recherche. Que ce ne soit pas un choix anarchique, mais un choix capable de nous permettre d'atteindre le but. Or on sait que dans le choix, le choix prudentiel que nous faisons, il y a toujours deux pôles d'attraction (c'est pour cela qu'il peut y avoir des choix si différents) : on choisit, soit le moyen le plus proche de nos capacités, soit le moyen le plus proche de notre finalité. Les deux peuvent être légitimes, les deux sont humains.

Il est très important, quand on choisit un moyen en vue d'une fin, d'être lucide ; et pour cela, nous ne devons jamais choisir quand nous sommes dans un état où notre irascible, ou notre concupiscible, est trop fort ; parce que l'irascible et le concupiscible empêchent la prudence d'aller jusqu'au bout, et donc de vraiment choisir. Le choix

10. Voir (entre bien d'autres) Ms A 55 v°, p. 162 ; Ms C 10 v°, pp. 247-248 ; LT 74, p. 370 ; 176, p. 515 ; 220, p. 576.

11. Lc 2, 49.

d'un moyen, nous l'avons dit, est soit en connaturalité plus grande avec celui qui choisit (et qui connaît ses faiblesses et ses capacités), soit en connaturalité plus grande avec la fin qu'on poursuit. De sorte qu'on ne peut jamais dire, en jugeant de l'extérieur, que quelqu'un s'est trompé dans son choix. On peut comprendre qu'il a choisi cela parce que de fait, il était dans un état de grande fragilité, et quand on est dans cet état on choisit ce qui nous semble être le plus proche de nous. Dans un foyer et dans une vie commune, il est nécessaire d'avoir cette lucidité sur les choix, pour savoir si on choisit tel moyen en raison de *notre fin* ou en raison de *nous*. Quand on a cette lucidité, on comprend qu'il puisse y avoir une diversité de choix (ou même des choix qui peuvent s'opposer) alors qu'on a la même finalité.

Prenons un exemple. Quand les papes étaient à Avignon, Catherine de Sienne était pour que le Pape retourne à Rome, et saint Vincent Ferrer était pour qu'il reste. Une dominicaine et un dominicain, ayant donc la même formation, émettaient des avis opposés. On touche là quelque chose de très important : le choix est toujours relatif. L'absolu, la béatitude, c'est la pureté du cœur ; il n'y a pas d'absolu dans un choix, dans un moyen qu'on choisit. Certes un moyen relatif peut être rendu plus ou moins absolu ; c'est le cas des vœux de religion, où un moyen relatif devient un certain absolu — non pas l'absolu parfait, mais un certain absolu. Comme pour le mariage : par le sacrement de mariage, le choix que les époux ont fait devient un certain absolu et on devra être fidèle à ce choix. Mais avant le mariage, on ne peut pas dire qu'une personne s'impose de manière telle que cela *ne peut être* qu'elle. Inutile de chercher « Miss Idéal » : elle n'existe pas.

Le choix d'un moyen n'étant jamais un absolu, nous pouvons avoir confiance que nous faisons la volonté de Dieu en cherchant à l'aimer et à faire tout ce que nous pouvons pour l'aimer toujours plus. Il s'agit de n'avoir qu'un seul désir,

celui de *faire sa volonté* ; c'est cela, la béatitude des cœurs purs. Si on savait *ce qu'elle est*, on toucherait l'absolu ; mais il n'y a pas de béatitude pour *le choix*.

Si on a promis obéissance on continuera d'exercer sa prudence, c'est-à-dire qu'au lieu d'obéir matériellement on essaiera d'obéir intelligemment, en regardant ce qui nous est demandé sans nier ce qui nous semble bon. Aujourd'hui cela peut (normalement) se faire assez facilement, car il y a une certaine souplesse ; on pourra donc discuter de la qualité du moyen. Mais on ne cherchera jamais dans le moyen un absolu, car aucun moyen n'est un absolu. C'est la différence entre une règle de vie et l'Évangile. Une règle de vie n'est jamais un absolu, sauf, bien sûr, si on s'engage à la suivre ; mais si on ne s'y est pas engagé, on pourra toujours la critiquer, parce que Dieu nous laisse libres de choisir : il veut que nous soyons libres. Mais Dieu veut que notre choix soit tout imprégné d'amour, de *son* amour. C'est pourquoi, chaque fois que nous avons à faire un choix, nous devons, si nous sommes chrétiens, prendre un moment de recueillement et de prière, pour faire ce choix en union profonde avec l'Esprit Saint.

4. L'examen de conscience

Vous avez parlé plusieurs fois de différentes manières de faire un bon examen de conscience. Pouvez-vous y revenir ?

La meilleure manière de faire un examen de conscience, c'est d'anticiper le jugement particulier (car nous pouvons l'anticiper).

Le jugement *particulier*, ce sera pour chacun d'entre nous, au moment de notre mort, ce que l'Apocalypse présente comme la moisson et la vendange¹² où notre âme

12. Voir Ap 14, 14-20. Cf. ci-dessus, p. 138.

sera placée dans la lumière du Christ qui éclairera tout ce que nous aurons vécu sur la terre. Il y aura ensuite le jugement *général*, universel, lors du retour du Christ dans la gloire, où la moisson et la vendange s'exerceront par rapport à tout ce qui touche notre *corps*, lors de la Résurrection des morts. La moisson, c'est Jésus qui la fait ; la vendange, c'est Marie. Jésus regardera avant tout notre adoration et notre amour à l'égard du Père, la manière dont nous aurons vécu les exigences de la charité à son égard et à l'égard du Père dans l'adoration ; et le regard de Marie portera sur l'amour du prochain, la charité fraternelle. Il s'agit donc, pour anticiper cette moisson et cette vendange, de se mettre en face de Jésus et de Marie en leur demandant ce qui, dans notre journée, a pu blesser leur cœur, ce qui a été tiède¹³ dans l'adoration et l'amour du Père, ce qui a été tiède dans la charité fraternelle et qui a donc blessé le cœur de Marie, le cœur d'une mère.

Pourquoi la charité fraternelle est-elle liée à la vendange, au sang ? Il faut se poser la question. En tous cas il semble bien que ce soit Marie qui vendange, car le sang est toujours lié à la mère, et c'est toujours la mère qui unit ses enfants. Marie, comme le dit Thérèse, prodigue pour ses enfants « tout le sang de [son] cœur »¹⁴, elle les unit d'une manière éternelle, pour le ciel. Il y a là dans l'Apocalypse un passage extrêmement important que nous devons souvent méditer, afin de nous mettre déjà dans l'attitude qui sera la nôtre au dernier moment de notre vie, et d'anticiper ainsi la rencontre avec Jésus, le grand prêtre qui moissonne, et avec Marie, la mère qui vendange. Les deux, moisson et vendange, sont intimement unies mais sont distinguées, parce qu'il y a des exigences différentes à l'égard de la moisson et à l'égard de la vendange.

13. Cf. Ap 3, 16.

14. Cf. PN 54, 23, p. 755. On pense ici aux *Lamentations* de Jérémie, que la liturgie applique à la « Mère des douleurs » : « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur... (...). Le Seigneur a foulé au pressoir la vierge, fille de Juda » (Lam 1, 12 et 15).

Qu'est-ce qui, dans notre journée, a manqué d'amour (soit en tiédeur, en lâcheté, soit en agressivité) à l'égard de nos frères ou de nos sœurs, de ceux que Dieu a mis sur notre route, notre prochain ? Et dans notre travail, avons-nous aussi été tièdes ? avons-nous travaillé comme il le fallait pour la communauté dans laquelle nous vivons ? Saint Paul est net sur ce point : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus ! »¹⁵. Travailler rectifie beaucoup de choses ; le travail bien fait, avec conscience, avec un désir d'aller jusqu'au bout, redonne un équilibre. Quand on ne travaille plus alors qu'on pourrait travailler, il y a quelque chose qui ne va plus.

Nous devons essayer d'être très nets dans notre examen de conscience, en le faisant directement sous le regard de Jésus et de Marie. Un examen de conscience comme celui-là est contemplatif ; c'est en ce sens qu'il anticipe le jugement particulier. Quand nous verrons Jésus, quand nous verrons Marie, nous n'aurons aucun désir de faire un examen de conscience ! Nous n'aurons qu'un seul désir, c'est que l'un et l'autre nous prennent dans leurs bras et nous disent leur amour¹⁶. Nous voudrions nous jeter dans le feu divin du cœur glorieux de Jésus et du cœur glorieux de Marie, « entrer dans leur cœur sans aucun détour », comme dit Thérèse¹⁷. Il vaut donc mieux avoir fait son purgatoire sur la terre ! On peut le demander ; cela réclame d'anticiper le jugement particulier et le jugement général en s'habituant à vivre face au Christ, sous son regard, sous le regard de Marie, en étant attentifs à leur manière de nous éduquer, et en offrant toutes nos faiblesses au feu de l'Amour miséricordieux, comme Thérèse¹⁸.

15. 2 Th 3, 10.

16. Cf. p. 114.

17. PN 23, 8, p. 691 : « Afin de pouvoir contempler ta gloire / Il faut, je le sais, passer par le feu / Et moi je choisis pour mon purgatoire / Ton Amour brûlant, ô Cœur de mon Dieu ! / Mon âme exilée quittant cette vie / Voudrait faire un acte de pur amour / Et puis s'envolant au Ciel sa Patrie / Entrer dans ton Cœur sans aucun détour. »

18. Voir Ms A 84 r^o- v^o, pp. 212-213 : « Depuis cet heureux jour [de l'acte d'offrande], il me semble que l'Amour me pénètre et m'environe, il

Cela purifie d'une manière étonnante. A Jésus, à Marie, nous pouvons montrer toutes nos faiblesses, tout notre conditionnement, tous les refoulements qu'il a pu y avoir dans notre vie, en leur demandant que tout cela soit *mis dans la vérité*. Car il ne faudrait pas réduire l'offrande de notre faiblesse à quelque chose de purement affectif. L'amour divin met en nous une très grande exigence de vérité, un désir toujours plus grand d'être pénétré de sa lumière. C'est pourquoi nous devrions chaque soir demander à Jésus et à Marie de nous éclairer. Un examen de conscience comme celui-là portera des fruits.

me semble qu'à chaque instant cet *Amour Miséricordieux* me renouvelle, purifie mon âme et n'y laisse aucune trace de péché, aussi je ne puis craindre le purgatoire... Je sais que par moi-même je ne mériterais pas même d'entrer dans ce lieu d'expiation, puisque les âmes saintes peuvent seulement y avoir accès, mais je sais aussi que le Feu de l'Amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire, je sais que Jésus ne peut désirer pour nous de souffrances inutiles et qu'Il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens, s'Il ne voulait les combler... » Cf. PN 17, 6, p. 668 : « De mes péchés je ne vois nulle empreinte, en un instant l'amour a tout brûlé ». Voir aussi LT 247, p. 604 : « Lorsqu'on jette ses fautes avec une confiance toute filiale dans le brasier dévorant de l'Amour, comment ne seraient-elles pas consumées sans retour ? » LT 226, p. 588 : « Comment purifierait-Il dans les flammes du purgatoire des âmes consumées des feux de l'amour divin ? » D'où elle conclut que puisque « tous les missionnaires sont *martyrs* par le désir et la volonté », « pas un ne devrait aller en purgatoire ». « Pour moi, dit-elle encore à sœur Geneviève en juillet 1897, la seule chose qui me purifie c'est le feu de l'Amour divin » (*Autres paroles*, à sœur Geneviève, p. 1180). A la même époque sœur Marie de l'Eucharistie écrit à son père que quand Thérèse parlait du purgatoire à ses novices elle disait : « Oh ! que vous me faites de peine, vous faites une grande injure au bon Dieu en croyant aller en Purgatoire. Quand on aime il ne peut y avoir de Purgatoire. » (DE, p. 683). Cependant, parce qu'elle ne veut jamais rien posséder, toujours s'abandonner à la volonté de Dieu, aimer tout ce qu'il veut et tout recevoir comme une surabondance d'amour, elle s'écrie : « Si vous saviez comme le bon Dieu sera doux pour moi ! Mais s'il est un tout petit peu pas doux, je le trouverai doux encore... Si je vais en Purgatoire, je serai très contente ; je ferai comme les trois hébreux dans la fournaise, je me promènerai dans les flammes en chantant le cantique de l'Amour. Oh ! que je serais heureuse, si en allant en purgatoire, je pouvais délivrer d'autres âmes, souffrir à leur place, car alors je ferais du bien, je délivrerais les captifs » (CJ 8.7.15, pp. 1030-1031).

5. Les « angoisses du cœur »

Par son réalisme, Thérèse échappe à l'angoisse. Mais ne dit-elle pas qu'elle souffre d'« angoisses du cœur » ?

Si, mais c'est soit pour dire qu'elle les désire¹⁹ parce qu'elles sont précieuses²⁰, soit pour attribuer cette souffrance à la Sainte Vierge²¹ — ce qui, d'un côté comme de l'autre, montre bien qu'il ne s'agit pas d'angoisse au sens psychologique du terme, même quand elle parle de « l'angoisse de son âme » à la veille de sa profession. Attaquée par le démon pendant qu'elle fait son chemin de Croix, elle est plongée dans des ténèbres si profondes qu'elle pense « ne plus avoir la vocation ». Mais il s'agit là d'une

19. Voir LT 55, p. 348 : « Oui, je les désire, ces angoisses du cœur, ces coups d'épingles (...); qu'importe au petit roseau de plier, il n'a pas peur de se rompre, car il a été planté au bord des eaux ; au lieu d'aller toucher la terre, quand il plie il ne rencontre qu'une onde bienfaisante qui le fortifie et lui fait désirer qu'un autre orage vienne à passer sur sa frêle tête. C'est sa faiblesse qui fait toute sa confiance, il ne saurait se briser puisque, quelque chose qui lui arrive, il ne veut voir que la douce main de son Jésus ». Au moment de l'entrée de Pauline au Carmel, Thérèse vit une « angoisse du cœur » devant cette vie qui lui apparaît comme n'étant « qu'une souffrance et une séparation continuelle » ; mais, évoquant plus tard ce temps-là, elle ajoute aussitôt : « Je ne comprenais pas encore la *joie* du sacrifice » (Ms A 25 v°, p. 109). De nouveau à l'occasion de la maladie de son père, en février 1889, elle évoque les « angoisses » qu'elle a vécues avec ses sœurs, mais là encore ce sont des souffrances qui la font tellement vivre, c'est-à-dire aimer, qu'elle ne les échangerait pas « pour toutes les extases et les révélations des Saints » (Ms A 73 r°, p. 193. Voir aussi LT 83, pp. 381-382 : « Chaque angoisse du cœur est comme un léger zéphyr qui va porter à Jésus le parfum de son lys... » et LT 178, p. 517, à propos de Léonie). C'est dans cette lumière qu'elle vivra ce qu'elle appellera (en reprenant le Psaume 22, 4 [Vulgate]) « les angoisses de la mort » (CJ 4.6.2, p. 1008 ; cf. LT 262, p. 621).

20. En LT 211 (p. 567), elle fait dire à la Sainte Vierge : « Je voudrais pouvoir te consoler, si je ne le fais pas, c'est que je connais le prix de la souffrance et de l'angoisse du cœur. »

21. Voir PN 54 (*Pourquoi je t'aime, ô Marie*), 16, p. 754 : « Puisque le Roi des Cieux a voulu que sa Mère / Soit plongée dans la nuit, dans l'angoisse du cœur ; / Marie, c'est donc un bien de souffrir sur la terre ? / Oui *souffrir en aimant, c'est le plus pur bonheur !...* » Thérèse redira cette strophe au cours de sa dernière maladie : CJ 11.7.1, p. 1036. Voir aussi RP 3, p. 847.

douloureuse tentation de doute qu'un acte d'humilité et de confiance fait disparaître²². A travers une épreuve comme celle-là (et tant d'autres qu'elle a vécues dans sa « nuit de la foi »), elle a part au mystère de l'Agonie et de la Croix du Christ, et donc à un mystère de tristesse divine devant l'horreur du péché, et de souffrance où l'amour est victorieux de tout. Quand l'apparente absence de Jésus l'opprime, elle connaît le sens, la finalité de cette « angoisse » : « il est là tout près, qui nous regarde, qui nous *mendie* cette tristesse, cette agonie, il en a *besoin* pour les âmes, pour notre âme, il veut nous donner une si belle récompense, ses ambitions pour nous sont si grandes »²³. Elle sait que pour un chrétien « l'heure de l'angoisse »²⁴ est *l'heure de Jésus*, l'heure pour laquelle il est venu²⁵, l'heure qu'il a « ardemment désirée »²⁶, celle où le Père va le glorifier en glorifiant son propre Nom²⁷. Cela, Thérèse (qui semble ne pas connaître ce thème car elle ne le cite pas du tout) l'exprime avec ses mots à elle, entre autres le « Maintenant mon tour » de l'abbé Arminjon qui l'a tant frappée : en nous accueillant dans le Ciel Jésus ne pourra pas nous dire : « Maintenant mon tour », si nous-mêmes n'avons pas eu « notre tour » de tout lui donner. Certes « il lui en coûte de nous abreuver de tristesses mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à "le connaître comme *il se connaît* et à devenir des *Dieux nous-mêmes*". Oh ! quelle destinée, que notre âme est grande... »²⁸. On est bien loin ici de l'angoisse

22. Voir Ms A 76 r°-v°, p. 198.

23. LT 57, p. 350. Cf. CJ 4.7.2, p. 1023 : « Notre-Seigneur est mort sur la Croix, dans les angoisses, et voilà pourtant la plus belle mort d'amour. »

24. Ps 31 (32), 7.

25. Cf. Jn 12, 27, où il y a dans l'âme du Christ comme un moment d'agonie.

26. Cf. Lc 22, 14-15.

27. Voir Jn 12, 23 et 27-28 ; 13, 1 et 31-32 ; 17, 1.

28. LT 57, *loc. cit.* « Son tour », Thérèse l'a eu plus que beaucoup d'autres, tant elle l'a désiré : « aimons [Dieu] assez pour souffrir pour lui tout ce qu'il voudra, *même* les peines de l'âme, les aridités, les angoisses, les froideurs

psychologique, mais Thérèse ouvre peut-être là une voie pour la dépasser ?

6. L'adoration

Vous semblez situer l'adoration au niveau humain.

Oui, l'adoration relève de ce qui est *humain* en nous. *L'homme n'est parfaitement homme que s'il adore Dieu.* La laïcité ampute l'homme d'une de ses dimensions très fondamentales, celle qui le rend capable de découvrir par lui-même l'existence d'un Etre premier que les traditions religieuses appellent « Dieu », et qui est son Créateur ; l'homme est capable, par lui-même, de reconnaître que ce Dieu est sa source de vie, de lumière et d'amour, et il est capable de l'adorer. L'adoration nous saisit dans ce qu'il y a de plus noble en nous — notre esprit —, mais notre sensibilité, nos passions, peuvent très bien rester dans un état de très grande sécheresse. Tandis que quand nous aimons d'un amour d'amitié un ami que nous avons choisi et qui nous a choisi comme ami, normalement la sensibilité et la passion sont en acte.

Pas toujours ?

Certes il peut se faire que dans l'amour d'amitié, parfois, notre sensibilité soit comme usée. Tout ami, si cher soit-il, peut à certains moments nous énerver... parce qu'il a des défauts, comme nous ! Il peut arriver qu'à certains moments la passion que nous avons pour lui (une passion

apparentes... ah ! c'est là un grand amour d'aimer Jésus sans sentir la douceur de cet amour... c'est là un martyre. (...) Mais un jour le Dieu reconnaissant s'écriera : "Maintenant mon tour." » (LT 94, p. 396). La « terre d'amertume et d'angoisse » dont parle le début de cette lettre ressemble à une réminiscence de l'Ancien Testament.

normale, une bonne passion) soit complètement éteinte. Et l'ami s'en aperçoit... Cela arrive entre époux : l'époux a travaillé toute la journée à son bureau, il a dû affronter des choses très désagréables, qui ont meurtri son cœur, son intelligence, et il rentre chez lui fatigué. Son épouse ne voit pas cela tout de suite et lui dit : « Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Tu as l'air d'un imbécile ! » Ce n'est pas cela qui va permettre à l'époux d'avoir un nouvel amour, cela ne fait qu'augmenter sa fatigue. Si donc, entre époux ou entre amis, on s'aime *parce qu'on est aimé*, l'amour va, dès qu'on ne se sentira plus aimé, connaître une épreuve. Mais le véritable amour d'amitié nous fait aimer l'autre non pas parce qu'il nous aime, mais *parce que c'est lui*. C'est *sa personne* qu'on aime ; on l'aime au-delà de l'amour qu'il a pour nous. Evidemment, quand on sent qu'il nous aime beaucoup, quand il est débordant d'amitié, cela facilite les choses, cela aide ; mais c'est de l'ordre du *conditionnement*, ce n'est pas cela qui *finalise*. Mais la plupart du temps, malheureusement, on en reste là. La source de tous les divorces, c'est qu'on a aimé l'autre non pas pour lui-même mais parce qu'il nous aimait. Un beau jour il se fatigue, il n'est plus le même, et cette fatigue dure... Il fait beaucoup d'efforts, mais il ne peut plus être aussi charmant, aussi délicieux qu'avant. Alors, à ce moment-là, on ne l'aime plus de la même façon, et l'amour diminue. Ici il faut bien comprendre que *communiquer* l'amour est autre chose que l'amour. On peut très bien, en continuant d'aimer beaucoup quelqu'un, être trop fatigué, avoir trop à porter, de sorte qu'on ne peut plus communiquer de la même façon. Mais quand on aime vraiment quelqu'un, ce n'est pas la communication de l'amour qu'il a pour nous qu'on regarde en premier lieu ; c'est *lui* qu'on regarde, et on l'aime *pour lui-même*.

7. Confiance et charité fraternelle

Quelle est la place de la confiance dans la charité fraternelle ? Et comment aimer tous les hommes ?

L'amour divin implique un amour d'amitié²⁹, et l'amour d'amitié implique la confiance. Et la charité fraternelle est universelle : je dois aimer de charité tous ceux que Jésus a aimés du haut de la Croix. Mais cet amour fraternel ne s'incarne qu'à l'égard d'un petit nombre. Je n'atteins pas tous les hommes, comme Jésus du haut de la Croix ; d'abord, je ne peux atteindre que ceux qui sont de ma génération, et ensuite je ne peux atteindre que ceux qui sont proches de moi. Certes, grâce à la télévision, on atteint beaucoup de personnes, mais le message n'est plus tout à fait le même, car il n'y a plus le contact direct de personne à personne, que la charité fraternelle réclame.

La charité fraternelle, étant un amour d'amitié divin, réclame la confiance ; il n'y a plus d'amour d'amitié s'il n'y a plus de confiance. Si tout ce que vous dites est reçu sans amour, ou même reçu dans un sens opposé, il n'y a plus de confiance ; alors la charité fraternelle ne peut plus s'exercer.

La confiance exige, et entraîne, que notre première réaction ne soit pas de critiquer. Or nous appartenons à un monde terriblement critique. Depuis quatre siècles, la critique domine et remplace la contemplation. Dès qu'on voit quelqu'un, ce sont ses défauts qu'on regarde et on ne voit pas en premier lieu ses qualités. Voilà un bon examen de conscience à faire pendant la retraite, et la petite Thérèse

29. Dieu nous a aimés le premier (cf. 1 Jn 4, 10 et 19), *en pure gratuité*, et nous répondons à son amour ; Jésus nous a choisis (Jn 15, 16), également en pure gratuité, et nous répondons à son choix. Il y a donc bien amour réciproque, et des deux côtés amour de l'autre pour lui-même (si nous aimons *vraiment* Dieu ; car si nous ne faisons que lui demander ce dont nous avons besoin, c'est une caricature de l'amour). Cet amour de l'autre pour lui-même et cette réciprocité caractérisent ce que saint Thomas appelle « l'amour d'amitié » pour le distinguer de l'amour passionnel qui cherche à jouir de l'autre et de celui qui l'utilise pour son propre intérêt.

nous encouragerait vivement à le faire. Nous voyons tout de suite les défauts des autres, et à travers notre prisme. Regardons, dans notre vie, tout ce que nous avons jugé selon les apparences ! et tout ce que nous avons critiqué... Nous critiquons sans arrêt. Nous jugeons tout selon nos propres opinions, en oubliant de respecter l'autre dans son altérité et... de le regarder dans la lumière du Christ. Est-ce cela, aimer son prochain *comme* Jésus l'a aimé ? Nous jugeons les autres d'après les résultats : est-ce un regard chrétien ? Certes on doit être attentif aux résultats, mais pas en premier lieu. Ce qu'on regarde en premier lieu dans l'autre, c'est sa capacité d'aimer, ses intentions profondes, le but profond de sa vie. Il faut, certes, qu'il y ait des résultats, mais dans cette ligne-là, celle de l'amour. Quand l'efficacité ne provient plus de l'amour et n'est plus ordonnée à l'amour, c'est terrible ! Ne coopérons pas à la laïcisation du monde actuel, ce serait grave ; essayons d'avoir sur les choses, et d'abord sur les personnes, un regard divin, comme Thérèse.

Le carmel dans lequel elle vivait n'était peut-être pas très édifiant, mais il a tout de même fait une œuvre merveilleuse en étant le milieu où a pu grandir cette petite sainte. Dieu a peut-être choisi une communauté où la charité ne régnait pas toujours, mais ce n'est pas nous à juger... Nous, nous voyons le fruit, et nous voyons aussi le regard qu'avait la petite Thérèse sur ses sœurs. Encore une fois, les hommes d'aujourd'hui sont terribles, parce qu'ils critiquent tout ; et quand on critique tout, on crée un terrain stérile. La critique, quand elle est première, a pour fruit immédiat la stérilité, car la critique tue l'amour. Et la primauté de l'efficacité s'est introduite même chez les hommes d'Eglise... Là Thérèse peut nous aider beaucoup à avoir le regard de Dieu sur les autres. Elle qui, « malgré sa petitesse extrême, ose fixer le Soleil Divin, le Soleil de l'Amour »³⁰, elle qui « veut être fascinée par son regard

30. Ms B 4 v°, p. 229.

divin » et « devenir la proie de son Amour »³¹, elle a compris qu'elle ne peut pas aimer ses sœurs comme Jésus les aime si Jésus lui-même ne les aime en elle, et que plus elle lui sera unie, plus aussi elle aimera ses sœurs³². Essayons, comme elle, de dépasser nos sympathies ou antipathies³³ et de regarder tous ceux qui sont autour de nous dans le regard du Christ — du Christ crucifié — et dans le regard de Marie. Avec tous ceux qui sont autour de nous ayons de vraies relations de charité, en les regardant dans le regard de ce « Soleil d'Amour », qui est le cœur du Christ. Il faudrait faire cela tous les jours, en incarnant notre désir d'aimer dans des *actes* — « N'aimons pas en paroles ni de langue, nous dit saint Jean, mais en action et vérité »³⁴. Et quand on se rend compte que l'amour pour l'autre diminue, il faut prendre un peu de distance pour, auprès de Jésus, pouvoir retrouver un véritable amour selon son cœur ; il faut parfois savoir prendre un peu de temps pour aller puiser à cette source ; et notre examen de conscience devrait tous les jours porter là-dessus : sommes-nous en harmonie avec le regard de Dieu sur ceux qui sont proches de nous ?

8. Le *sermo sapientiae*

*Vous avez parlé du sermo sapientiae*³⁵. *Pouvez-vous expliquer ce que c'est ?*

Saint Thomas, quand il parle de la prédication et donc de la communication qu'on fait aux autres de la parole de Dieu, dit qu'il faut toujours bien distinguer : la catéchèse,

31. Ms B 5 v°, p. 231.

32. Ms C 12 v°, p. 251.

33. Cf. Ms C 12 r°, pp. 249 sq.

34. 1 Jn 3, 18.

35. Voir ci-dessus, p. 47.

qui s'adresse à ceux qu'on prépare au baptême ; l'enseignement que donne un curé à ses paroissiens tous les dimanches (la prédication au peuple de Dieu, qui consiste à rappeler régulièrement, selon un cycle prévu, toutes les grandes vérités chrétiennes) ; et enfin la prédication aux contemplatifs (ajoutons : et aux religieux apostoliques) ; il s'agit alors de communiquer les secrets de Dieu.

On comprend cette distinction ; car autre chose est de prêcher l'Évangile de saint Matthieu, ou celui de saint Marc, ou celui de saint Jean. Si on a lu l'Évangile de saint Matthieu et qu'on lise ensuite celui de saint Jean, on voit tout de suite la différence. Saint Matthieu est beaucoup plus descriptif, et il transmet l'enseignement de Jésus à travers des paraboles (qui sont merveilleuses) ; saint Jean, c'est davantage l'intimité, c'est Jésus qui nous fait comprendre progressivement combien il nous aime et combien le Père l'aime, et qui nous conduit vers le Père. Il faut donc, pour parler de ce que saint Jean nous révèle, le charisme du *sermo sapientiae* qui est nécessaire pour communiquer les secrets de Dieu sans les diminuer, et que Dieu donne à tous les prédicateurs s'ils sont fidèles et s'ils le demandent.

N'oublions pas cette parole terrible d'un psaume : « Les hommes ont diminué la vérité »³⁶. Ils la diminuent parce qu'ils ne la comprennent pas pleinement et qu'ils disent seulement ce qu'eux-mêmes en ont compris. Pensons ici à la réponse de Marie à l'ange, à l'Annonciation : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». Marie ne répond pas : « Oui, j'accepte d'être la mère du Fils de Dieu ». Si elle avait dit cela, elle aurait répondu selon ce qu'elle avait compris. Mais elle ne fait pas cela ; elle répond en adhérant pleinement au message de Dieu que lui transmet l'ange Gabriel : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». Cela n'a l'air de rien, mais c'est très important, surtout aujourd'hui où nous

36. Ps 11 (12), 2 selon la Vulgate : *Diminutae sunt veritates a filiis hominum*, « les vérités ont été diminuées par les fils des hommes ».

réduisons très facilement notre adhésion de foi à *ce que nous comprenons* du contenu de la Révélation. Or, par définition, la foi nous fait adhérer au *mystère* de Dieu qui nous est révélé, et non pas à *ce que nous comprenons* du mystère. Quand on nous questionne au niveau philosophique, on répond selon la compréhension qu'on a, parce que la recherche philosophique est faite pour éveiller notre intelligence à essayer de comprendre par elle-même la profondeur de nos expériences humaines. A ce niveau là, nécessairement, on communique ce qu'on a compris. Si on a compris profondément, on ne diminue pas la vérité, et si on a compris d'une façon superficielle on la diminue. Quand il s'agit de la foi, c'est autre, parce que la foi est la connaissance de ceux *qui acceptent de ne pas comprendre*, et donc la connaissance des tout-petits. C'est même peut-être là que la petite évangélique va le plus loin ; car accepter de se laisser conduire par l'Esprit Saint sans avoir de projets humains, ce n'est pas facile. Des projets, on en a toujours un peu, mais on accepte d'être conduit par l'Esprit Saint là où il veut nous conduire. « Quand tu étais plus jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; mais quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te mettra ta ceinture et te mènera où tu ne voudrais pas »³⁷. On laisse l'Esprit Saint et Marie nous conduire ; et en acceptant d'aller au-delà de ce que l'on comprend de la parole de Dieu, on adhère au mystère.

Le *sermo sapientiae*, qui nous permet de communiquer les secrets de Dieu, est le premier des charismes, celui qui regarde proprement la *communication de la foi*. Saint Paul énumère les charismes selon un certain ordre (qu'il ne faut pas négliger puisqu'il nous est révélé) et il montre que les charismes (qui n'ont pas tous la même importance) sont toujours pour l'utilité de la communauté chrétienne. On a besoin de charismes *pour les autres*, pas pour soi. Soi-même,

37. Jn 21, 18.

on vit des vertus théologiques, et celles-ci nous permettent d'être à l'école de Dieu, de l'Esprit Saint. Les charismes (le charisme de guérison, de prophétie, le charisme des langues, celui du gouvernement, etc.) sont toujours pour les autres.

Si le charisme du *sermo sapientiae* est bien pour la communication des secrets, cela ne veut pas dire qu'on ne doit pas le demander aussi pour la catéchèse ou la prédication au peuple de Dieu. Il faut le demander, pour ne pas diminuer la vérité de Dieu sous prétexte d'adaptation. Aujourd'hui, on s'adapte à tout prix ; cependant, comme le disait vigoureusement Paul VI, si s'adapter est une bonne chose, il ne faut pas qu'au bout d'un certain temps on soit tellement adapté qu'on en reste à un niveau purement horizontal. Il faut garder la verticalité, c'est à dire maintenir que la parole de Dieu vient toujours d'en haut et qu'elle doit remonter vers Dieu³⁸.

9. Apparitions

Dans les Derniers Entretiens, Thérèse dit à ses sœurs : « Ne vous étonnez pas si je ne vous apparais pas après ma mort, et si vous ne voyez aucune chose extraordinaire comme signe de mon bonheur. Vous vous rappellerez que c'est "ma petite voie" de ne rien désirer voir »³⁹. Or Marthe a vécu de la petite voie et a eu beaucoup d'apparitions. Marthe a dit aussi : « Ne vous étonnez pas si on ne me porte pas sur les autels. Je n'y tiens pas du tout ».

Ce que dit Thérèse à propos de ne pas apparaître à ses sœurs, c'est très juste, et c'est très beau. Si on aime beaucoup quelqu'un, peu importe qu'il apparaisse ou n'appa-

38. Cf. Is 55, 11 : « ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche : elle ne retourne pas vers moi sans effet, sans avoir exécuté ce que je voulais et fait réussir ce pour quoi je l'avais envoyée. »

39. CJ 4.6.1, p. 1007.

raisse pas : c'est secondaire, cela relève de la *communication* de l'amour et non de l'amour lui-même. Ne rien ressentir du tout, cela n'a aucune importance ! On aime. Et cette apparente absence est une épreuve (salutaire) pour discerner si on aime plus la personne que la communication de son amour. La petite voie consiste précisément à regarder l'amour, et non sa communication. C'est très important pour nous, qui vivons à l'âge de la communication : télévision, médias... (les médias ne cherchent qu'à communiquer... et ils communiquent plus facilement l'erreur et le mensonge, ou le mal en général, que le vrai et ce qui est bon).

C'est très bien, de communiquer, mais il y a quelque chose de plus important que la communication : c'est de savoir *ce qu'on communique* ! La communication est au service de ce qu'on doit communiquer. Rechercher la communication pour la communication, est-ce vrai ?

En ce qui concerne les apparitions, on dit que Marthe en a eu beaucoup ; mais n'était-ce pas comme des présences, plus que des apparitions visibles ? Chez Marthe c'était très intérieur... alors que nous, quand la Sainte Vierge apparaît quelque part, nous avons tendance à nous intéresser plus à l'apparition visible et à son contexte qu'à la grâce que la Sainte Vierge communique en se manifestant ainsi, à travers cette présence charismatique. Un enfant, quand sa mère est là, ne fait pas attention à « *comment* elle est », il ne s'intéresse pas à la robe qu'elle porte. L'enfant, tant qu'il est un enfant, ne s'intéresse pas à la robe de sa mère mais à *sa mère*, à la présence de sa mère. Quand il fait attention à la manière dont elle est habillée, c'est qu'il n'est plus un enfant !

Marthe a-t-elle eu beaucoup d'apparitions ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle vivait de la *présence*. Et quand Thérèse parle du « Feu de l'Amour »⁴⁰, qui, après son acte d'offrande, l'a brûlée tout entière pendant un chemin de Croix⁴¹, cette brûlure du feu est une expérience de la pré-

40. Ms A 84 v°, p. 212.

41. CJ 7.7.2, p. 1027.

sence de Dieu en elle. Lorsque Dieu veut donner une expérience de sa présence, c'est le feu, et le feu a ce privilège de tout brûler : il n'y a plus que la présence du feu — comme dans le symbolisme du buisson qui brûle sans se consumer⁴². Cela, c'est la présence, ce n'est pas une apparition. La petite voie, qui est une voie de pauvreté, ne s'arrête pas aux choses secondaires. C'est le propre de la pauvreté intérieure, de ne pas s'arrêter aux choses secondaires ; alors que la communication, comme telle, s'arrête au secondaire. Il faut bien comprendre la différence entre la *présence* de quelqu'un qu'on aime beaucoup et *l'apparition*. L'apparition est pour la présence, et non l'inverse ; l'apparition est relative, la présence est tout.

10. Les signes

Comment se fait-il que la petite Thérèse, qui manifeste à l'égard des signes de Dieu une grande pauvreté et un grand abandon, demande un jour (parce qu'il lui semblait que le Bon Dieu n'était pas content d'elle) à ne pas recevoir seulement la moitié d'une hostie, ce qui lui aurait fait croire que Jésus venait comme à regret dans son cœur ?⁴³

A certains moments, quand nous sommes particulièrement fragiles, nous avons besoin de signes. La foi ne supprime pas les signes (nous n'avons donc jamais le droit de les mépriser), parce que nous restons des créatures sensibles. On ne peut pas prendre ce que dit ici Thérèse comme une loi qu'on doit appliquer à soi-même. Ce qui est beau dans ce passage, c'est de voir l'extrême fragilité, l'extrême petitesse de Thérèse — surtout dans le fait de le *dire*. Il faut être très petit pour dire cela ! Mais si elle le dit, c'est pour mieux montrer ce qu'est la petite voie : cette voie de pauvreté

42. Ex 3, 2-3.

43. Voir Ms A 80 r°, p. 205.

demande de dépasser tous les signes, mais les dépasser ne veut pas dire les mépriser. Les dépasser n'exclut pas qu'à certains moments on puisse dire : « Seigneur, je vous en supplie, donnez-moi un petit signe, j'en ai besoin ». On reconnaît alors sa petitesse, sa fragilité, et cela fait partie de la petite voie, de ne jamais avoir honte de sa petitesse et de sa fragilité, en comprenant la parole de Jésus : « Je te rends grâce, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents, et de les avoir révélées aux tout-petits »⁴⁴. Il y a une miséricorde spéciale de Dieu pour les enfants du XX^e siècle, une grâce particulière de l'Amour miséricordieux de Jésus et du Père, à l'égard de ces enfants de la fin du XX^e siècle qui connaissent une si grande fragilité psychologique. Nous vivons dans un climat qui ne nous aide pas du tout, dans un milieu où tout est fait pour éveiller la séduction et augmenter la fragilité, tant au niveau de la concupiscence de la chair qu'au niveau de la concupiscence des yeux (la vanité) ou de celle de la vie (l'orgueil)⁴⁵. Tout, dans notre monde d'aujourd'hui, éveille en nous ces fragilités — on le sait bien. Quand on est vieux on les supporte plus facilement, mais on les voit chez les plus jeunes et on comprend que Jésus et le Père ont une miséricorde beaucoup plus grande pour ceux qui ont été élevés dans ce milieu, ou qui peut-être n'ont reçu aucune éducation. Tant de jeunes d'aujourd'hui sont des convertis qui n'ont reçu aucune éducation chrétienne ! Très tôt, ils ont été détournés de la voie droite, et Dieu les a repris... Nous sommes vraiment à l'âge de la parabole des invités au festin : tous ceux qui, normalement, auraient été invités au festin, ont refusé d'y venir. Alors on dit aux serviteurs : « Allez, ramassez tous ceux que vous trouvez dans la ville ou sur la route, pour remplir la salle du festin »⁴⁶. Les hommes qui normalement sont invités sont des gens vertueux, des gens qui ont des

44. Lc 10, 21.

45. Voir p. 94.

46. Cf. Lc 14, 16-24.

qualités humaines merveilleuses et une capacité d'efficacité étonnante. Et voilà qu'ils refusent...

Pour en revenir aux signes, il ne faut jamais les rejeter, mais il ne faut pas courir après ni être collectionneur de signes ou d'apparitions. Marthe était farouche sur ce point. Elle reconnaissait avec un certain humour qu'il lui était difficile de corriger ceux qui étaient en quête de signes ou d'apparitions, mais elle leur disait : « Si Dieu vous a permis de rencontrer quelqu'un qui a été gratifié de certains signes, très bien, mais ne courez pas après ». Cette pauvreté à l'égard des signes fait partie de la petite voie, et quand il y a cette pauvreté, on est émerveillé si Dieu en donne. C'est ce que Dieu avait fait ce jour-là pour la petite Thérèse. Il lui avait donné un signe. Elle n'osait pas s'attendre à cela, et Dieu lui a donné un double signe (deux hosties), à elle qui, dans son immense désir d'amour, demande toujours la « double part ».

Soyons donc pauvres à l'égard des signes, mais avec une prudence divine, c'est-à-dire une prudence qui consiste à la fois à ne pas les rechercher et à les recevoir, si Dieu le permet, à certains moments où nous sommes accablés par la tristesse, par la fatigue... A ce moment-là, comme la petite Thérèse, acceptons-les pauvrement.

11. Le désir de la souffrance

Comment Thérèse peut-elle dire et répéter qu'elle a désiré la souffrance ?

Huit jours avant sa mort, quand elle n'en peut plus de souffrir, elle confie : « Quelle grâce d'avoir la foi ! Si je n'avais pas eu la foi, je me serais donné la mort sans hésiter un seul instant »⁴⁷. Là elle montre bien que la souffrance, du

47. CJ 22.9.6, p. 1133. Cf. *Autres paroles* (à Mère Agnès), p. 1178 : « Veillez bien ma Mère, me dit-elle un jour, lorsque vous aurez des malades en

point de vue humain, du point de vue de notre psychologie, est toujours une chose intolérable, ainsi que la mort. Il faut bien comprendre cela : la souffrance est la conséquence du péché ; s'il n'y avait pas eu de péché, il n'y aurait pas eu de souffrance. La grâce de « justice originelle », donnée aux anges et à Adam et Eve avant la faute, est une grâce en vertu de laquelle il y a une harmonie parfaite entre les exigences de Dieu et celles de la nature de la créature, donc entre les exigences d'amour de la Très Sainte Trinité et l'épanouissement de notre être humain. Dans cette harmonie parfaite il ne pouvait y avoir ni souffrance, ni tristesse ; elles n'existent que comme conséquences du péché. D'un point de vue purement humain (sans la Révélation), on ne peut donc pas savoir d'où cela vient. Le philosophe ne sait pas d'où vient le mal, il ne peut pas connaître la faute première d'Adam et Eve ; il ne peut même pas connaître leur existence. Quant au savant, il ne le peut pas non plus ; il ne pourra donc jamais nous dire qui ils sont, ni savoir avec précision quelle a été leur origine, comment l'homme et la femme sont apparus dans l'univers. Les plus grands savants, du reste, souhaitent pouvoir établir un dialogue loyal avec les philosophes et les théologiens, sans qu'ils aient toujours peur les uns des autres ; et ils reconnaissent que plus ils avancent, moins ils en savent sur l'origine de l'homme et de la femme. Mais le « comment », la foi ne le dit pas. Comment est apparu l'homme, comment est apparue la femme ? On n'en sait *rien* du point de vue de la foi, et rien non plus du point de vue philosophique. Pour le philosophe, il est raisonnable qu'il y ait eu « un premier », c'est même nécessaire ; le savant, lui, cherche et émet des hypothèses, en étant obligé, chaque fois qu'il découvre quelque chose de nouveau, de modifier les hypothèses qu'il avait précédemment émises.

proie à d'aussi violentes douleurs, à ne point laisser auprès d'elles des médicaments qui soient poison. Je vous assure qu'il ne faut qu'un moment lorsqu'on souffre à ce point pour perdre la raison. Et alors on s'empoisonnerait très bien. »

Comme c'est curieux, que le point de départ de l'humanité demeure caché ! La foi nous dit seulement qu'Adam et Eve avaient une âme spirituelle, alors que les animaux n'en ont pas. L'âme spirituelle est créée directement par Dieu⁴⁸. Mais comment Dieu a-t-il créé cette âme spirituelle ? dans un corps qui est devenu humain grâce à l'âme ? L'âme a-t-elle été créée à l'intérieur du corps ? et à quel moment ? Nous n'en savons rien, nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses. Ce qui est très important, c'est de savoir le degré de certitude des conclusions énoncées, et de savoir avec précision ce que la foi nous demande de croire. Le « comment » d'Adam et Eve, nous l'ignorons complètement, il ne nous est donné que selon un mode symbolique : les onze premiers chapitres de la Genèse, qui nous racontent l'histoire du commencement de l'humanité, s'expriment de manière symbolique, c'est-à-dire poétique et non scientifique. Du reste, la foi ne nous dit jamais rien de proprement scientifique, au sens rigoureux. Elle nous donne des certitudes : l'homme a une âme spirituelle, le chrétien y *croit*.

Quand quelqu'un se demande si le progrès de la science n'élimine pas l'âme, il faut répondre que la science moderne, même les recherches biologiques les plus poussées, ne pourront jamais nous faire découvrir *ce qu'est l'âme* ; car si l'âme existe, elle est spirituelle, selon toutes les grandes traditions religieuses. L'âme peut être découverte par la philosophie (le philosophe peut découvrir ce qu'est l'âme comme source de vie), mais le mot « âme » provient des traditions religieuses, ce n'est pas un terme

48. La Genèse exprime cela par une image dans le second récit de la création : « Yahvé Dieu façonna l'homme, poussière tirée du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie, et l'homme devint un être vivant », littéralement : « une âme vivante » (Gn 2, 7). Cette « haleine de vie » est communiquée aussi aux animaux (cf. 7, 22), mais chez l'homme elle est bien plus puisque Dieu l'a créé « à son image et à sa ressemblance » (Gn 1, 26), en lui donnant « un cœur pour penser », « le remplissant de savoir et d'intelligence » (Sir 17, 7-8 ; cf. Jb 27, 3-4).

philosophique. Le philosophe l'emprunte aux traditions religieuses et montre que ces traditions touchent quelque chose de réel, que ce n'est pas simplement poétique ou même mythique.

Quant à l'origine du mal, de la souffrance, de la tristesse, la foi seule peut nous la dire ; le philosophe ne peut pas savoir, et le savant non plus. Seule la foi chrétienne peut, dans la lumière du Christ crucifié, nous faire comprendre que Dieu, dans cette « sagesse mystérieuse » dont parle saint Paul⁴⁹, la sagesse de la Croix, donne à la souffrance une signification nouvelle. C'est donc une signification que seul celui qui croit au Christ peut saisir ; pour celui qui réfléchit en tant qu'homme, au plan philosophique, la souffrance est purement négative. Humainement parlant, je ne peux pas aimer la souffrance, et je ne dois pas chercher à l'aimer. Humainement, je ne peux pas aimer la tristesse, c'est négatif, c'est quelque chose qui m'abat, qui me fait du mal, qui m'empêche d'être parfaitement moi-même, et donc je la fuis, j'essaie par tous les moyens de la diminuer, de l'écarter de ma vie. Mais en tant que chrétien, j'aime Jésus crucifié. « Quand je serai élevé de terre, attaché sur le bois, j'attirerai tout à moi »⁵⁰, nous dit Jésus. Le Christ crucifié exerce sur moi une attraction d'amour parce que je sais qu'à la Croix il m'aime et offre sa vie pour moi ; j'aime donc le mystère de la Croix, parce que j'aime Jésus qui a choisi la souffrance et la mort pour me manifester son amour, Jésus qui a porté toute l'iniquité du monde. C'est Jésus que j'aime, et Jésus crucifié⁵¹ ; et parce que c'est *lui* que j'aime, je comprends que toutes mes souffrances, toutes les tristesses qui peuvent survenir dans ma vie, peuvent, par le Christ crucifié, avoir une valeur positive, prendre une significa-

49. 1 Co, ch. 1 et 2.

50. Cf. Jn 12, 32.

51. Cf. 1 Co 2, 2 : « Car je n'ai rien voulu savoir parmi vous sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

tion positive. La mort aussi : je peux offrir ma mort au lieu de seulement la subir. C'est du reste ce qu'on doit faire chaque fois qu'on adore : on offre sa vie. Offrir ma vie — autrement dit la mort — demeure toujours, pour ma sensibilité humaine, un mal⁵² ; mais pour le croyant qui est en moi, la mort, unie à celle de Jésus, peut être quelque chose de très grand⁵³, et de même la souffrance.

Il est très important de se rappeler cela, pour ne pas tomber dans un fidéisme pratique : « Je suis chrétien, donc toute souffrance est un bien ». Non ! Ne disons jamais cela, c'est faux, c'est un fidéisme pratique. Car la grâce ne détruit pas la nature humaine, et ma personne humaine transformée par la grâce demeure toujours une personne humaine⁵⁴. Thérèse, qui est très humaine, n'hésite pas à dire que sans Dieu, elle se serait supprimée pour mettre fin à de trop grandes souffrances. Seul l'amour de Dieu l'a empêchée de se suicider. Quel témoignage, dans une société qui, plongée dans le laïcisme, conduit nécessairement au génocide ! L'humanité d'aujourd'hui se suicide. Elle se suicide d'abord par l'esprit et l'âme, et ensuite par le corps. Tous ceux qui connaissent les pays de l'Est disent que le marxisme a tué l'âme de ces pays. Pas seulement chez un individu, mais chez tous — ou du moins un grand nombre. Pour Thérèse, on ne peut pas vivre sans regarder Dieu : il est présent, et son regard est à chaque instant posé sur nous. Par là Thérèse nous aide beaucoup à comprendre

52. Comme le dit saint Thomas, « parmi tous les autres biens de la vie présente, c'est la vie elle-même que l'homme aime le plus, et au contraire c'est la mort qu'il hait le plus, surtout si elle s'accompagne de douleurs dues à des tourments corporels » (*Somme théol.*, II-II, q. 124, a. 3).

53. Cf. Jn 15, 13 : « Personne n'a de plus grand amour que celui qui livre sa vie pour ses amis. »

54. C'est pour cela que je dois discerner, et écarter ou dépasser tout ce qui en moi risque toujours de m'empêcher d'être pleinement homme, un homme conscient de ce qu'il fait. Je dois comprendre que ce n'est pas bien d'accepter quelque chose qui diminue ma grandeur humaine ; mais cette grandeur humaine n'est pas cherchée pour elle-même, elle est cherchée pour être parfaitement fils de Dieu et donc vivre le mystère de la Croix.

les grandes faiblesses de notre temps, et à réagir par l'amour, l'abandon, un abandon très réaliste, très vrai. Nous aurions moins de problèmes si nous avions le réalisme de sa petite voie, qui consiste à s'accepter en face de Dieu tel qu'on est, avec ses difficultés, ses limites, ses faiblesses. Que c'est grand ! Cela va directement contre le laïcisme où l'homme doit, par la dialectique, se prendre en mains complètement. Le réalisme de Thérèse nous apprend à reconnaître que l'homme ne peut pas se prendre en mains complètement, mais que cette limite est en réalité ce qui lui permet d'être conduit par l'Esprit Saint, dans l'abandon, un abandon qui réclame que, grâce à l'adoration, on voie son « néant » et ses limites en toute vérité.

12. La souffrance cachée

Vous avez dit : « C'est la vie contemplative qui vit la souffrance cachée »⁵⁵. Que faut-il entendre par là ? Pourquoi faut-il que la souffrance soit « cachée » ? Et est-ce réservé à la vie contemplative ?

La « souffrance cachée » est un des grands aspects du message de Thérèse, et ce message est pour tous les chrétiens qui désirent vivre leur vie chrétienne jusqu'au bout, dans toute sa vérité : en Jésus qui *est* la Résurrection⁵⁶, nous sommes déjà ressuscités et notre vie est « cachée avec le Christ en Dieu »⁵⁷. L'exercice divin de la charité nous cache en Dieu et cache Dieu en nous. Nous ne le voyons pas, nous ne le sentons pas, mais nous savons qu'il nous est communiqué tel qu'il est, et donc le mystère même de son amour nous est donné. Si le chrétien cache sa souffrance, c'est pour qu'il n'y ait *que* ce mystère d'amour. Autrement dit c'est

55. Voir p. 168.

56. Cf. Jn 11, 25.

57. Col 3, 3.

pour ne pas risquer, en se regardant, de se complaire dans sa souffrance, et pour ne pas risquer non plus de s'arrêter au regard des autres en y cherchant une gloire. Le regard des autres, si nous nous y intéressons (même sans l'avoir consciemment recherché), nous dérobe au regard de Dieu, qu'une foi contemplative ne veut pas quitter. Quant au regard sur nous-mêmes, qui nous coupe radicalement du regard de Dieu, ou bien il nous plonge dans le désespoir (le petit oiseau qui va se cacher dans un coin pour pleurer sa misère)⁵⁸, ou bien il engendre une complaisance en nous-mêmes qui est comme une antithèse de la pureté du cœur. « Bienheureux les cœurs purs : ils verront Dieu ». Celui qui se regarde, et surtout qui se regarde souffrir, ne peut plus aimer, parce qu'il s'enferme dans sa subjectivité.

Là Thérèse a beaucoup à dire. Si elle veut cacher ses efforts⁵⁹, ses sacrifices⁶⁰, ses larmes⁶¹, si son cœur a soif de « la souffrance connue de Jésus seul »⁶², ce n'est pas pour « consoler Jésus »⁶³ d'une manière qui serait pieuse mais un peu sentimentale, c'est pour lui être totalement offerte, sans plus avoir sur elle aucun regard — que ce soit le sien ou celui des autres — qui pourrait la détourner de son « unique Amour ». Jésus, écrit-elle à Céline, « est un trésor *caché*, un bien inestimable que peu d'âmes savent trouver car il est *caché* et le monde aime ce qui brille. Ah ! si Jésus avait voulu se montrer à toutes les âmes avec ses dons ineffables, sans doute il n'en est pas une seule qui l'aurait dédaigné, mais Il ne veut pas que nous l'aimions pour ses dons, c'est *Lui-même* qui doit être notre *récompense* »⁶⁴. Et, se référant au *Cantique spirituel*⁶⁵ de saint Jean de la Croix, elle

58. Cf. Ms B, 5 r°, p. 230.

59. LT 176, p. 514.

60. LT 182, p. 524.

61. PN 45, 5, p. 734.

62. LT 75, p. 371. Cf. LT 94, p. 396.

63. *Loc. cit.*

64. LT 145, p. 470.

65. Strophe I, 1.

ajoute : « Pour trouver une chose cachée, il faut se cacher soi-même, notre vie doit donc être un *mystère*, il nous faut ressembler à Jésus, à Jésus dont le *visage était caché...* »⁶⁶.

C'est dans sa grande épreuve de la foi qu'elle a le plus vécu ce mystère, qui va très loin. Car il ne s'agit pas seulement de se cacher — et surtout de cacher sa souffrance — aux yeux des créatures ; il s'agit en quelque sorte, comme elle le dit avec son langage d'enfant (mais d'enfant docteur !), de la cacher à Dieu lui-même : « si par impossible vous-même deviez ignorer ma souffrance, je serais encore heureuse de la posséder si par elle je pouvais empêcher ou réparer une seule faute commise contre la Foi »⁶⁷. Vouloir « cacher » à Dieu sa souffrance, de la part de Thérèse, c'est exprimer le désir de vivre la victoire de l'amour à travers toutes les souffrances. Toute sa vie elle a combattu pour cela, en allant « de victoire en victoire » parce qu'elle répondait avec ardeur, avec ferveur, à tous les appels de l'Esprit Saint.

Tout cela est pour nous comme un reflet du sourire de Marie. En souriant à Thérèse un jour de Pentecôte, Marie a comme imprimé dans le cœur de Thérèse son propre sourire. Car Marie est pour le Père le sourire de sa créature au milieu de tous les combats. Tous les combats, jusqu'à la lutte suprême de la Croix, Marie les a vécus dans l'amour pour répondre davantage à l'appel du Père.

13. Le sourire

Vous semblez attacher beaucoup d'importance au sourire de la Sainte Vierge à Thérèse. Pouvez-vous revenir encore sur ce point ?

Le sourire de Marie, qui exprime la victoire de l'amour sur toute souffrance et toute tristesse, doit nous éclairer

66. LT 145, *loc. cit.*

67. Ms C 7 r°, p. 243.

dans notre manière de vivre les luttes. Car lorsqu'on a beaucoup à lutter, facilement on se durcit. Quand on est « en première ligne » et qu'on doit mobiliser toutes ses forces pour ne pas tomber, le combat risque de l'emporter sur l'amour, et alors, fatalement, on se durcit.

Ce qui est admirable en Marie — et aussi, osons le dire, chez Thérèse —, c'est que dans les combats elle a été victorieuse même du moindre durcissement. C'est parce qu'elle a lutté avec cette tendresse d'amour qu'elle peut exprimer de la manière la plus admirable le mystère de notre espérance : la victoire de l'amour nous est donnée et elle met dès maintenant au plus intime de notre cœur la joie même de Jésus⁶⁸. Comme le dit saint Pierre, sans l'avoir vu nous aimons et nous croyons, « exultant d'une joie ineffable et déjà glorifiée »⁶⁹.

En nous donnant Marie pour Mère à la Croix, Jésus veut nous transmettre la victoire de la Croix. Si, à la Croix, Jésus nous manifeste la présence du Père — « Philippe, qui m'a vu a vu le Père »⁷⁰, cette phrase dite juste avant la Passion se concrétise à la Croix —, Marie, qui ne fait plus qu'un avec Jésus dans son mystère de Compassion, nous révèle à travers les luttes de la Croix la tendresse du Père pour nous.

C'est cette tendresse du Père que Marie veut nous donner à nous, se petits enfants de la fin du XX^e siècle, au milieu de tous ces combats si terribles, si violents, et parfois si cachés, si pernicieux à l'égard de la vérité, de la fécondité, de l'amour. Au milieu de ces combats Marie ne veut pas seulement que nous gardions un cœur pauvre ; elle veut mettre dans notre cœur la tendresse d'un amour purifié par les combats, la tendresse d'un cœur qui vit de plus en plus de l'amour du Père.

L'ultime révélation de la tendresse du Père se fait à travers le cœur de Marie dans le mystère de la Compassion,

68. Cf. Jn 15, 11 et 17, 13.

69. 1 Pe 1, 8.

70. Jn 14, 9.

dans ces mystères douloureux qui sont les mystères du Christ en Marie. N'est-ce pas cela que l'Esprit Saint veut nous révéler à travers le sourire de Marie à la petite Thérèse ? Notre monde, ce monde si violent qui ne croit plus qu'à la force et à l'efficacité, à la puissance, a tellement besoin de cela ! Il faut que dans ce monde, qui si souvent se laisse emporter par la violence, on comprenne la tendresse du cœur de Marie. Marie est « terrible comme une armée rangée en bataille »⁷¹, comme saint Louis-Marie Grignon de Montfort aime à le dire. Elle a cette force parce que la tendresse ne peut se donner que dans la force de l'amour et à travers la victoire de l'amour. La vraie douceur, la tendresse divine, ne peuvent se communiquer qu'à travers cette force du cœur de la Femme, Marie, victorieuse de toutes les luttes.

Nous devons supplier Marie d'être pour nous, comme pour Thérèse, la Mère et la Reine qui nous donne cette force, pour qu'au milieu des combats notre âme et notre cœur demeurent toujours dans la victoire de l'amour et dans la tendresse du Père. Et nous devons aussi comprendre que nous serons victorieux de toutes les conséquences du péché grâce à elle, parce qu'elle nous aidera à reconnaître que toutes nos fragilités peuvent se transformer en une pauvreté qui est un appel incessant à sa miséricorde de Mère, à sa victoire de Mère pour toute l'Eglise et pour chacun d'entre nous.

14. La vérité

Sainte Thérèse dit qu'elle « possède la Vérité », que « le Seigneur [l']illumine des rayons de la vérité », mais elle dit aussi qu'elle la cherchera jusqu'à sa mort. Il n'y a sûrement pas là de contradiction ; mais pouvez-vous expliquer ?

71. Cant 6, 3 et 9 (Vulgate), cité par Thérèse en épigraphe à PN 48, p. 739.

A la fin de sa Première Epître, saint Jean dit : « le Fils de Dieu est venu et il nous a donné l'intelligence pour connaître le Véritable ; et nous sommes dans le Véritable, en son Fils Jésus-Christ »⁷². Le Fils, le Verbe, s'est incarné pour nous révéler le Père ; mais avant cela, avant l'illumination par la grâce, le Verbe, qui est « la Lumière des hommes », « illumine tout homme »⁷³ — autrement dit, Dieu a donné à l'homme l'intelligence⁷⁴, une intelligence capable de le connaître, de contempler son Créateur ; il a mis dans son cœur un désir de vérité. Il y a là une première alliance, une alliance fondamentale de l'intelligence humaine avec Dieu. Notre intelligence vient de Dieu, elle est faite pour Dieu, elle retourne vers Dieu. Cette alliance première du Verbe avec notre intelligence nous fait comprendre que celle-ci a un caractère *sacré* : elle est capable de remonter jusqu'à Dieu et de prendre conscience qu'elle vient de lui et est *pour* lui. Comme le dit saint Thomas, elle est *capax Dei*, capable de regarder Dieu. Dans une pauvreté extrême, certes ; mais les moindres connaissances que nous avons de Dieu valent plus que l'immensité des connaissances que nous pouvons avoir du monde physique ou des « possibles ».

C'est ce désir de vérité, mis par Dieu dans le cœur et l'intelligence de l'homme, que la foi, cette lumière divine qui nous est donnée par Jésus, vient assumer pour nous permettre de découvrir celui qui est *la Vérité*, Jésus lui-même ; ainsi toutes nos recherches de la vérité prennent toute leur signification dans le Christ.

C'est cela qui est si admirable dans la conduite de Dieu : quand l'homme a compris qu'il devait chercher la vérité pour, au sommet de sa recherche, découvrir Dieu, alors Dieu lui est donné dans sa lumière, dans sa présence, comme récompense de sa recherche. L'homme est créé

72. 1 Jn 5, 20.

73. Jn 1, 4 et 9.

74. Cf. Sir 17, 6-10.

pour cela et, en définitive, il est créé pour recevoir le Fils bien-aimé du Père, Jésus, la Vérité. Il est créé pour recevoir ce don d'amour et, par Jésus, avec lui et en lui, découvrir « le Père des miséricordes »⁷⁵ ; car Jésus nous est envoyé par le Père pour nous parler du Père et nous faire comprendre que la lumière qu'il nous donne dépasse infiniment la vérité que le philosophe découvre.

Cependant Dieu, dans sa miséricorde, dans son amour pour les hommes, leur fait comprendre que leur recherche de la vérité au niveau humain touche d'une manière très forte le cœur du Christ. Venu vers nous, il est heureux de voir que nous l'attendons avec un tel désir, une telle soif. Grâce à lui tout ce que nous avons cherché nous est donné en surabondance : ce n'est plus seulement l'existence de Dieu et du Créateur que nous découvrons ; par Jésus nous découvrons celui qui nous aime, et qui nous aime tant qu'il nous donne son Fils bien-aimé comme Sauveur⁷⁶. C'est lui qui vient à notre rencontre et il est heureux de voir en nous ce désir de la vérité, cette soif de la vérité, puisqu'il est lui-même la Vérité.

C'est la plus grande joie du cœur du Christ, de voir que nous désirons aller le plus loin possible dans cette recherche de la vérité ; par là nous sommes tout proches de lui. Cependant, si lui ne venait pas à notre rencontre, notre désir de connaître la vérité serait toujours insatisfait et partiel, il n'atteindrait pas son but tel qu'il peut être atteint. C'est grâce à Jésus que ce désir est comblé, c'est grâce à Jésus que nous pouvons contempler le Père avec le regard de son Fils bien-aimé, le regarder tel que son Fils le regarde. Ce n'est plus seulement à travers l'être existant que nous pouvons rejoindre notre Dieu, notre Père, mais c'est à travers ce don étonnant qu'il nous fait de son Fils.

Regarder le Père dans la lumière de son Fils bien-aimé, c'est pénétrer au plus intime de la connaissance du Père,

75. 2 Co 1, 3.

76. Cf. Jn 3, 16-17.

de sa lumière, de son amour. Voilà ce qui nous est donné en plénitude par la grâce chrétienne, voilà ce qui fait notre vie chrétienne.

La recherche de la vérité, telle que nous sommes capables de la faire, vient augmenter notre désir de voir un jour celui qui est la Vérité, et de pouvoir le contempler *tel qu'il est*⁷⁷. Cette recherche de sagesse est donc ce qui donne à notre vie son sens : nous allons au-devant de celui qui vient vers nous et que nous rencontrons d'une manière si étonnante dans l'Eucharistie. C'est là que notre soif de connaître la vérité prend toute son ardeur, toute sa signification.

Allons donc au-devant de celui qui vient vers nous en lui exprimant notre joie : grâce à lui cette recherche prend toute sa signification, et rien n'est perdu. Jésus est venu pour rendre témoignage à la vérité⁷⁸, et c'est bien lui qui nous prend dans son intimité pour que nous puissions, grâce à lui qui nous est donné par le Père, entrer en communion avec le Père et vivre de la Vérité.

77. Cf. 1 Jn 3, 2.

78. Cf. Jn 18, 37.

TABLE DES SIGLES

BT	<i>La Bible avec Thérèse de Lisieux</i> (Cerf-DBB, 1979).
CJ	<i>Carnet Jaune</i> de Mère Agnès de Jésus.
CRM	Carnet rouge rédigé par sœur Marie de la Trinité et publié dans <i>Vie Thérésienne</i> , n ^{os} 74 et 75.
DE	<i>Derniers entretiens</i> , Nouvelle Edition du Centenaire (Cerf-DDB, 1992).
LC	Lettres des correspondants de Thérèse, publiées dans la <i>Correspondance générale</i> , Nouvelle Edition du Centenaire (Cerf-DDB, 1992).
LT	Lettres de Thérèse, numérotées.
Ms A, B, C	Manuscrits autobiographiques.
NPPA	Notes des carmélites, préparatoires au Procès Apostolique.
NPPO	Notes des carmélites, préparatoires au Procès de l'Ordinaire.
OC	<i>Œuvres complètes</i> de Thérèse (Cerf-DDB, 1992).
PA	<i>Procès Apostolique</i> , 1915-1917 (Teresianum, Rome 1976).
PN 1, etc.	les 54 Poésies de Thérèse.
PO	<i>Procès de l'Ordinaire</i> , 1910-1911 (Teresianum, Rome 1973).
Pri 1, etc.	les 21 Prières de Thérèse.
RP 1, etc.	les 8 Récréations pieuses de Thérèse.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
1. Entrer en retraite avec Thérèse.....	11
2. Examen de conscience sous le regard de Jésus	19
3. L'Acte d'offrande (1)	31
<i>L'Acte d'offrande de Thérèse</i>	31
4. L'Acte d'offrande (2)	47
5. L'Acte d'offrande (3)	67
6. La sagesse de la Croix	85
7. « Une petite voie toute nouvelle... ».....	99
8. « La voie de l'amour »	117
9. La charité fraternelle	137
10. Thérèse et le mystère de Marie	149
EPILOGUE : L'ultime enseignement de Thérèse	171
ANNEXE : QUESTIONS DES RETRAITANTS	185
1. Espoir et espérance, 186 — 2. Prudence et espérance, 187 — 3. Faire la volonté de Dieu, 192 — 4. L'examen de conscience, 194 — 5. Les « angoisses du cœur », 198 — 6. L'adoration, 200 — 7. Confiance et charité fraternelle, 202 — 8. Le <i>sermo sapientiae</i> , 204 — 9. Apparitions, 207 — 10. Les signes, 209 — 11. Le désir de la souffrance, 211 — 12. La souffrance cachée, 216 — 13. Le sourire, 218 — 14. La vérité, 220.	

Achévé d'imprimer en novembre 1997
sur les presses de Saint-Paul France S.A.
55000 Bar le Duc
Dépôt légal : novembre 1997
N° 10-97-1638



L'ACTE D'OFFRANDE

RETRAITE AVEC LA PETITE THÉRÈSE

Thérèse de l'Enfant-Jésus est "entrée dans la vie" à vingt-quatre ans, à l'aube du XX^e siècle. En la proclamant Docteur, l'Église nous invite à regarder ses écrits avec un intérêt nouveau et leur confère une autorité toute spéciale.

La sainteté de Thérèse se caractérise par une recherche incessante de vérité et par l'ardeur de son désir qui est comme l'écho du cri de soif de Jésus à la Croix. Ne dit-elle pas, avec l'audace prodigieuse de l'enfant, qu'elle a trouvé le secret pour s'approprier la flamme de l'amour Divin ? Elle exprime ici quelque chose de particulièrement important pour notre monde mené par des idéologies qui, en prônant la laïcité et l'efficacité, entraînent les jeunes dans l'angoisse et le désespoir, jusqu'à mettre en doute le sens de la vie humaine. A ceux-là, Thérèse apporte son expérience de Dieu, centrée chaque jour sur la confiance en l'amour qui rend simple, qui donne la vraie liberté et conduit à sa maturité la vocation personnelle de chaque chrétien.

Conscients de notre fragilité dans une société sécularisée, ne devons-nous pas découvrir que ce que Jésus aime le plus, c'est notre soif d'aimer, notre désir d'aller toujours plus loin ? Il y a là un abîme qui appelle l'amour du Christ... un appel creusé au fond des cœurs par l'Esprit Saint.

C'est dans le cadre d'une retraite prêchée que l'auteur a repris pas à pas la lecture de *l'Acte d'offrande*, d'où jaillit le témoignage de Thérèse, conduite par l'Esprit Saint "de l'amour à l'Amour".

Théologien et philosophe renommé, le Père Marie-Dominique PHILIPPE o.p. est le fondateur de la Communauté Saint-Jean. Il a déjà publié aux éditions SAINT-PAUL : Suivre l'Agneau (1995), "J'ai soif" (1996), Le Mystère de Joseph (1997).

ISBN 2 85049 727 4



9 782850 497278

82 F